

F			7
Famille (divine)	Famille (divine)		
Fécondité	Fécondité Rites Survivance Article Esunertos Plougastel		
Fées	Fées Bansid		
FEMMES			
Fer Isarnos	Isarnos		
Fergus Viragusos			
Festins Vestis			
Fercherne Virocerdinia			
Fêtes veilis litus			
Feu foyer			
Filiation druidique			
Fin Divedon	Divedon		
Fingen Vindogenos			
Fleuriot Léon			
Fodla			
Notes sur le Folklore	Texte Roger Vaillant Dix pages		
Fomoire			
Fondation			
Fontaine			
FORETS			
Forgeron	Gobagennos		
Foudre			
Frêne			
Fraternité			
Fronde			
Fumée			
Funérailles	Funérailles Bostogarios Cérémonie de passage Rite		

Famille divine

FAMILLE (divine)

Le couple divin :

LA DIVINE FAMILLE et sa génération

En Gaule : **Matrona** ou mieux **MATIRONA** et **TARANIS**
donnant naissance à
MAPONOS ou (**TARANUCNOS**°
Pour **TARANU-GENOS** « Le fils de Taranis »

En Irlande : **DAGDA** et **BOAN**
donnant naissance à
MAG/OG * **Maquonos**

En Grande
Bretagne : **PWYLL** et **MODRON**
donnant naissance à :
MABON – abs Melit. « Fils de l'éclair »

Ancienne Galles : TEUHE ou **LLWYGH**,
Indique dans l'ancienne Galles un véritable clan.
(d'après les Triades de Dyunwal Moelinut. Le famille
comprenait tous les parents jusqu'au neuvième degré)
(cf. NEUF)

Cf. Claude Sterckx « Le Fils de Taranis * TARANUCNOS : Mabon ab
Melit ? – in Ollodagos volume I – p. 21-27 – Bruxelles 1988.

Cf. Esunertos – triades – Revue d'Etudes druidiques : IALON clairière
N°6 – p. 4 et 14 – Trémuson 1994.

Famille humaine

FAMILLE HUMAINE :
Paradigme de celle des Dieux.

C'est sur le même type de structure humaine qu'est conçu l'ordonnement de la société divine.

Trois est un nombre divin, base de toute cellule familiale : la Mère – le Père – l'Enfant. C'est le nombre des degrés de parenté en ligne directe, père, grand-père, bisaïeul, qui est la base de la famille indo-européenne.

C'est également le nombre des plus anciennes divinités connues : la Terre – le Ciel - et l'Eau.

La Triade est connue de tout le monde celtique. Les irlandais avec les Tuatha Dé Danann – population divine dont les clercs chrétiens feront une race humaine ayant à leur tête un groupe de trois dieux TRI DEI, sur lesquels les textes ne s'accordent pas en ce qui concerne leur dénomination.

Le carré de TROIS est NEUF. NEUF est le nombre des degrés qui constituent la famille, trois en ligne directe ascendante, trois en ligne directe descendante, enfin trois en ligne collatérales.

Le caractère prégnant et quasiment magique de ce nombre ne peut laisser de doute sur son origine sacrée. Le développement du trois et de ses carrés ou multiples apparaît comme un leitmotiv dans la littérature celtique traditionnelle et laisse à penser qu'il était la base d'un puissant concept théogonique dont les horizons débordent peut-être celui du monde indo-européen.

famille

FAMILLE

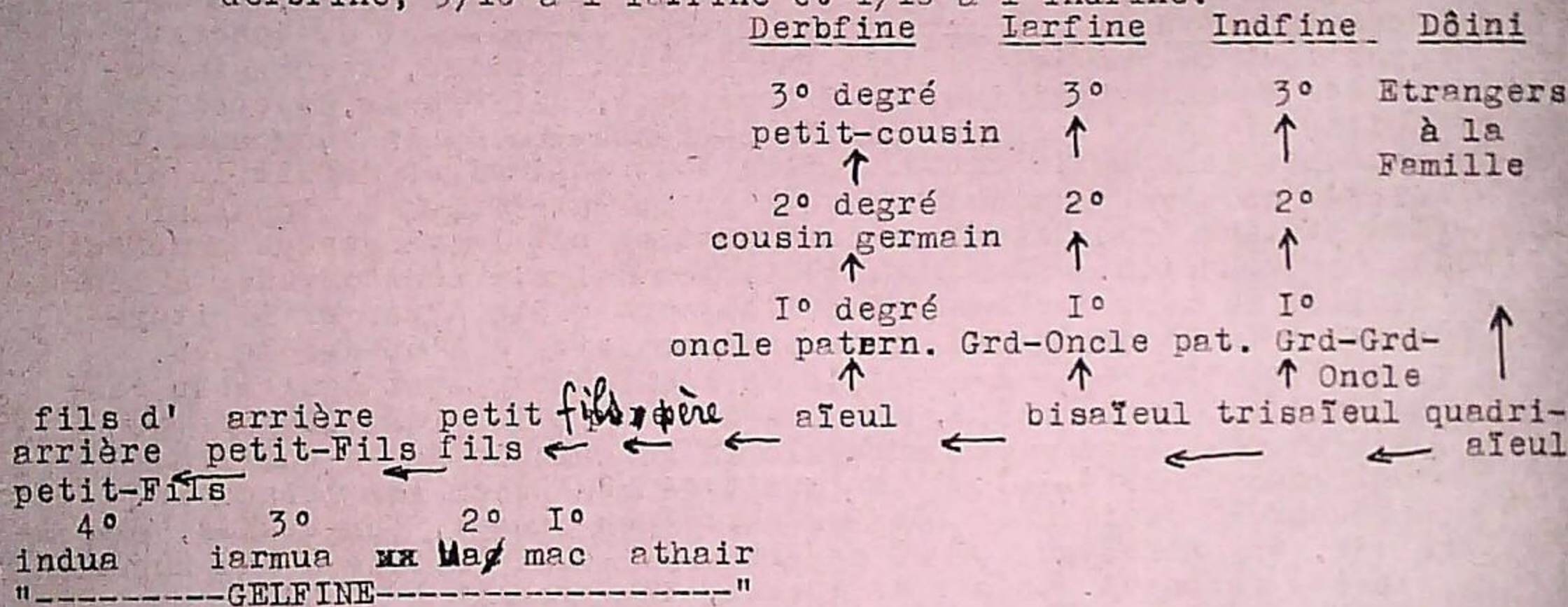
Cat.

R.C., XXV, 1904 : "La famille celtique" par d'Arbois de Jubainville, pp. I à 16 & 181 à 207.

D'après le Senchus Mór: quatre groupes de proches parents qui supportent la responsabilité du crime: gelfine, derbfine, iarfine, indfine. La GELFINE = famille de la main; la puissance paternelle durait en principe aussi longtemps que la vie du père, du grand-père ou du bisaïeul. Chez les Gallois médiévaux, dès 14 ans le fils doit être émancipé par le père. Mais en Irlande, l'antique puissance paternelle persiste au Moyen-Age.

DERBFINE = famille certaine - IARFINE = famille d'après - IARFINE = famille de la fin. GELFINE = l'ancêtre et 4 générations de descendants. En Galles, la famille ne comprend que la "gelfine" et 4 "personnes" au lieu de 5: ancêtre, fils, petit fils, arrière-petit-fils, - et s'appelait "gwely" = lit. Si l'ancêtre mourrait (ses fils étant morts), le partage se faisait entre les petits-fils, sans représentation.

En Irlande, si la gelfine s'éteint, les 3/4 du bien vont à la derbfine, 3/16 à l'iarfine et 1/16 à l'indfine.



"E.C.", N°3, juin 1937 : p.169. On distingue 5 espèces d'unions: trois légitimes et deux avec des femmes dites: carthach (=amante) et airech. Le mariage n'empêche pas la présence d'une concubine (adaltrach) "for cenn cétmuintire" = en plus de la femme légitime. L'adaltrach fait partie des "mnâ dligthecha" (femmes légitimes). A l'origine, le "coibche" est le prix d'achat remis par le mari au père de la femme; il est devenu plus tard un bien matrimonial commun au mari et à la femme; puis, ce fut la dot constituée par le père à sa fille et possédée par elle en bien propre.

"R.C., XLIX, 1932 : "L'origine de la légende d'Arthur, fils d'Uther Pendragon" par J. Loth, pp. 132 à 149 : la famille qui comprenait, d'après les Lois galloises, tous les parents jusqu'au 5° ou 6° degré, était solidaire en tout, en toute occasion. D'après Giraldus Cambrensis, le dévouement à la famille passait par des-

Roger Vaillant - Catarnos

sus tout. La moindre atteinte au moindre membre libre était vengée. Aussi, selon Giraldus Cambrensis, le Gallois le plus vulgaire tenait-il soigneusement sa généalogie.

R.C., XLVIII, 1931 : "Un genre particulier de compensation pour crimes et offenses chez les Celtes Insulaires" par J. Loth, pp. 332 à 350 : 336, Le clan, à l'origine, comprenait un groupement de population considérable, avec à sa tête un chef ayant des pouvoirs royaux. Tous ses membres se considéraient comme descendants d'un ancêtre commun dont le clan portait le nom. Chaque clan occupait un territoire défini qui lui appartenait en propre; c'était une nation en miniature (voir : Edin mac Neill: Phases of Irish History). 337, A l'époque historique, en Irlande, le clan s'était fortement réduit. La derb-fine (la vraie famille), la famille libre la plus étendue, ne comprenait que 4 générations; à sa tête le bisaïeul avec tous ses descendants jusqu'aux plus jeunes membres; à la 5^e génération, la derb-fine se subdivisait et un nouveau groupe semblable se formait. En Galles, la cenedl comprenait 5 générations, en Galles du Nord elle en comprenait 6; le clan avait disparu, l'esprit de clan subsistait. C'était une corporation de parents descendant d'un ancêtre commun connu, se reconnaissant unis par les liens du sang et agissant de concert dans tout ce qui intéressait la famille: mariage, reconnaissance des enfants légitimes ou illégitimes, différends, querelles qui devaient se terminer par la compensation ou la vengeance. Tous les membres de cette famille sont solidaires depuis le plus élevé jusqu'au plus humble. Tout crime ou offense à l'honneur les atteint tous, leur devoir essentiel est la vengeance à défaut de compensation. Par dessus tout, les Gallois sont dévoués à leur famille au sens de "cenedl" et toujours prêts à venger impitoyablement tout dommage ou toute offense faite à l'un des leurs. Tous les membres de la famille de l'offenseur sont également responsables. 338, L'homme du peuple le plus vulgaire tenait avec le plus grand scrupule la généalogie de sa famille (Giraldus Cambrensis); il en était de même chez les Irlandais. Le "cenedl" avait à sa tête un chef (pen-cenedl, pen-teulu), élu à vie, apparenté au roi ou appartenant à une famille d'une supériorité reconnue. En cas de guerre, il marchait à la tête des hommes de la cenedl. Ses privilèges ressemblaient fort à ceux d'un roi.

FAUCON.

1111.111

FALC'HUN

Freyja possède un déguisement de faucon.

Le faucon veðfolner

Rev. Archéol., 1868/2, pp. I-17: le corbeau est associé à l'aigle, au faucon et à la cigogne, comme ne devant pas être tué sous peine d'une amende au roi (lois galloises).

fécondité

FECONDITE : (rites – survivances)

Jacques CAMBRY (voyage dans le Finistère – 1836 – Brest . p. 288).

« C'est au fond de la rivière de la Penfeld qu'existait le fameux Saint Guignolet 1^{er}, et cette chenille éternelle si favorable à la fécondité. Puisque la religion catholique a fait des saints de tous les dieux du paganisme, Priape pouvait t'il être oublié ? Le bois de cette chenille râpée était avalé par les femmes infécondes ; elles concevaient au bout de quelques temps. Les méchants prétendaient que des moines voisins aidaient beaucoup à ce miracle ».

Lisez Saint Guénolé. La petite chapelle dont il est ici question tombe en ruine et depuis longtemps on a enlevé la statue du Saint (M. de Fréminville). (Cambry - p.238) La chapelle ne fut fermée que vers 1740 : La poudre était infusée dans un verre pris à la fontaine. Cambry assure à Dulaure que lorsqu'elle fut rouverte on y découvrit Saint Guignolet avec sa chenille miraculeuse (Des divinités génératrices, p. 278 -279).

Ce même Saint Guignolet était honoré dans une chapelle du village de la Chatelpette, commune d'Alichamp en Berry ; les femmes stériles venaient faire neuvaines, invoquaient le Saint Fécondateur, raclaient sa branche phallique et la poussière qui en résultait, mêlée à du vin, était avalée par elles. Quoique défendue par un archevêque de Bourges, la dévotion subsistera jusqu'à la révolution. D'après M. Pastureaud de Vaux, qui donne ce renseignement à l'auteur (Dulaure p. 271 – 279 – 280) cette pratique n'avait pas disparue vers 1910 (Sébillot p. 172).

UN DIEU DE LA FECONDITE CHEZ LES OSISMIL.

On sait avec quel acharnement les zélés propagateurs de la foi chrétienne tenteront tout au long des siècles et particulièrement durant le premier millénaire de notre ère, d'extirper des consciences occidentales, toutes vellétés, idées ou modes religieux issus du paganisme. Même l'occupant romain de la Gaule n'avait marqué pareille intolérance à l'égard des cultes étrangers et des populations soumises à ces lois. Si les moines évangélisateurs venus sur les traces des cohortes romaines et de ses esclaves, consacèrent tant d'ardeur au défrichage des forêts gauloises, ce n'était pas dans un but uniquement "économique", les forêts constituant des refuges et des sanctuaires pour les derniers païens.

La construction de prieurés, d'abbayes, sur d'anciens lieux de cultes locaux définitivement enfouie sous les pierres de la nouvelle foi, la destruction des idoles apparaissent comme autant d'éléments de coercitions pour briser toute résistance idéologique de la part d'une population décidément rebelle à la nouvelle foi. Le VII^{ème} siècle naissant devait marquer pour la Gaule (selon la doctrine officielle) le "triomphe de l'église" sur les derniers païens (1).

Mais l'assimilation d'un peuple et de sa culture, l'effacement d'une croyance ou encore d'une langue n'est jamais un fait définitivement acquis. Après une longue série d'édits promulgués par les conciles; celui de Tours réuni en 1163 par les Evêques des Gaules, constatait qu'à cette époque le peuple "retournait" (sic) au culte des Arbres, des Pierres et du Soleil.

Ces éruptions épisodiques de paganisme en plein Moyen-Age, marqueront toute l'histoire du christianisme "trionphant". Aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles des statuts manuscrits du Consensans, mentionneront encore les chevauchées nocturnes de femmes allant honorer Diane ("interpretatio romana" tardive de la déesse EPONA). Tout au long des siècles les prosélytes de la vraie foi, n'auront de cesse d'arracher les racines affleurantes et toujours vivaces de leurs ancestrales et naturelles croyances. Cette, auto-répression, cette censure des racines s'exercera sur toutes les populations celtiques sans qu'à ce jour l'on puisse décider d'un quelconque mieux-être spirituel parmi celles-ci.

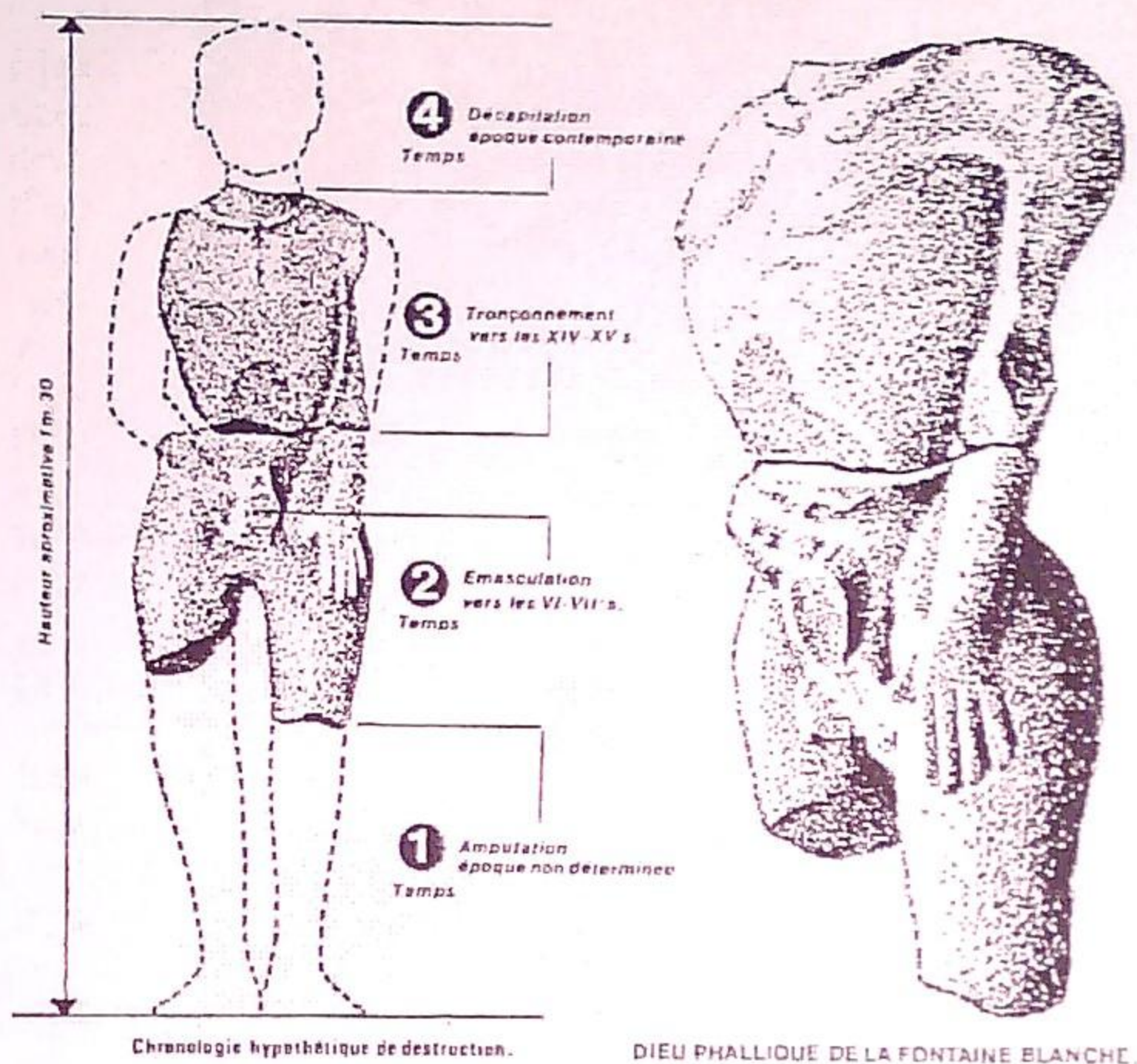
En Armorique cette "chasse aux sorcières" s'est focalisée sur ce qui était lié de près ou de loin à l'art de vivre, à la vie naturelle, à la génération, à ses attributs ainsi qu'à la femme, rappelons pour mémoire la place "privilegiée" qu'occupait celle-ci à l'époque du sinistre prédicateur Maunoir, dans la longue liste des "créatures du diable" entre le singe (marmouz-doué) et la pierre ferrugineuse (coc'houarn). cf. Sébillot Folk de la Bretagne.

L'acte sexuel, la fécondité, ce qui pouvait les provoquer, les suggérer, demeurait l'œuvre de Satan et de ses sbires païens. Le rigorisme chrétien aura ici, plutôt accru l'austérité léguée par son modèle hébraïque, que cherché à épanouir et libérer l'homme de ses angoisses naturelles.

Un dieu antique de la fécondité découvert en 1977 par Y. P. CASTEL, dans la presqu'île de Plougastel-Daoulas à la Fontaine Blanche a fait la triste expérience de ces siècles d'évangélisation et de rigorisme imbéciles et stérilisants.

Cette divinité masculine ou ce qu'il en reste, était reléguée au fond d'une chapelle où elle fut découverte torse et bassin séparés, le raccordement des deux fragments, sculptés dans le granit de Kersanton, ne pouvait assurément prétendre figurer aux nombres des objets de piété encombrant ce saint lieu. Le personnage reconstitué se présentait nu, tenant dans sa main

droite mutilée, un sexe cassé, aux annexes martelées, le plan et la surface de base de la cassure au niveau du pubis, suggèrent que le sexe volontairement démesuré, se présentait en érection.



L'état de conservation des deux blocs, d'aspects différents, s'expliquerait par l'exposition prolongée à l'air libre de la partie supérieure (torse) qui révèle des traces d'usure très nettes, alors que la partie du bassin moins altérée le devrait à son enfouissement sous un calvaire du IV^{ème} siècle, d'où elle aurait été exhumée en 1951. Ce fragment lui-même amputé à divers titres, ne possédait plus les jambes sur lesquelles la statue s'érigait; il n'est pas impossible comme le constate l'équipe des chercheurs de l'université de Brest, chargée d'étudier cette statuaire que l'accident ait été intentionnel" et de rappeler les Edits des premiers conciles de l'Eglise tel celui d'Honorius (418), ratifié par les évêques de Rennes et de Nantes, enjoignant de détruire les emblèmes païens et que réitérera en 658 le concile de Nantes ordonnant que soient creusées des fosses profondes afin d'y enfouir les pierres païennes de sorte que leurs adorateurs ne puissent les retrouver (1).

A cette recommandation, souscrira Saint-Gouesnou, évêque du Léon et évangelisateur de la région brestoise. C'est peut-être au cours de ces campagnes anti-paganisme du haut Moyen-âge, suggèrent les chercheurs, que la statue de Plougastel, eut à subir sa première mutilation.

C'est dans un second temps que l'on s'en prit à l'attribut essentiel du dieu, arrachant avec l'objet délictueux qu'il présentait à ses adorateurs, le bras droit jusqu'à l'épaule.

La représentation du phallus/liṅga est centrale dans la pratique du culte à Śiva. On soupçonne que cette pratique fort ancienne remonte aux temps pré-védiques des sociétés proto-indo-européennes. Le liṅga apparaît dans l'iconographie hindoue à partir du II^{ème} siècle avant notre ère.

Le Yoni, attribut et image très sacrée des forces régénératrices de la déesse Devi, signifie à la fois "utérus" et "source". Le culte du Yoni va de pair avec celui du Liṅga.

Le Muto et la Tuta dans la théonymie des Celtes

Mutinos-Tutinos ("le Phallique Vaginal"), est une divinité masculine; il peut être simplement *Mutinos*.

Ce nom de *Mutinos* provient de *muto* ("phallus", comme d'ailleurs ses synonymes *butta* – bien conservé en français moderne par le biais de l'argot – et *calgos* "dard, épieu, pénis"); *Tutinos* quant à lui est issu de *tuto/tuta/tota* ("vagin"), et cette appellation est un jeu de mots entre *tuto/tuta* ("vagin") et *touta* ("communauté", "tribu").

Dans la théonymie irlandaise nous avons *Fuamnach* (celtique ancien *Uamaca/Uambaca* "l'Utérine", "la Féminine", du celtique ancien *uama* et *uamba* "utérus" et "femme"); c'est peut-être elle la *Sheila na Gig*. Elle est la femme de Midir (*Medros*) le Fier gardée chez Breasal.

Dans la théonymie gauloise nous avons *Toutatis-Medros* ("Père du Peuple habile"). Ainsi, *Mutinos* est peut-être *Medros* dans le culte du phallus ?

⌘ Boutios

SOURCES :

Doniger O'Flaherty, Wendy. *Hindu Myths*, Penguin Classics, New York, 1975.

Monard, Joseph. *Dictionnaire de celtique ancien*, Keltia Publications, Édinbourg, 2000 & 2001.

(I) Malgré cette prétendue "victoire", le pouvoir religieux bénéficiant du temporel, légiféra tout au long de l'histoire contre les résurgences spontanées des cultes antiques :

En 538, le synode d'Auxerre porte ses attaques sur ceux qui perpétuent des cultes à l'endroit des fontaines, des bois et des pierres sacrées.

En 567, le concile de Tours fait défense au peuple de célébrer la fête du premier janvier en l'honneur de Janus et excommunie tous ceux qui vouent un culte aux pierres et simulacres.

En 585, Le concile d'Auxerre interdit cette fête et l'usage de s'y déguiser en cerf ou en vache.

Au VII^{ème} siècle, le concile de Nantes renouvelle ces canons. Les écrits de la dernière période du moyen-âge maintiennent par ailleurs que les effets du paganisme étaient loin d'être effacés des consciences populaires.

Le souvenir persistant de la signification fécondante de l'idole et les pratiques rituelles y afférent (on connaît les rites de "friction" en usage en Bretagne du moins jusqu'au début du XIX^{ème} siècle et l'on constate sur la divinité de Plougastel une usure par frottement au niveau du thorax), lui vaudront sa troisième mutilation, constituée en un débitage régulier au burin, du torse et du bassin. Désormais le buste "convenable" continuera d'être vénéré par les fidèles sous l'appellation d'un saint quelconque, tandis que la partie inférieure, objet de scandale ira rejoindre les profondeurs de la terre.

Dès lors, définitivement émasculé et honteusement sanctifié sous un vocable qui ne nous est pas parvenu, ce vénérable martyr de la foi païenne, selon une tradition bien celtique de la "chasse aux têtes" n'aura d'autre ressource que de perdre la sienne, ce qu'il fera allègrement en l'offrant à un amateur d'art finistérien ou à un ferrailleur parisien des dernières décennies, qui, suivant tel un pointillé la trace du torse qui orne le cou de cette divinité et en atteste le caractère celtique, en détachera le chef d'un ou de plusieurs coups de masse.

Cette douloureuse histoire désormais sans queue ni tête est soigneusement et intelligemment étudiée par l'équipe du Centre de Recherche Bretonne et Celtique de la faculté de lettres et sciences de Brest et publiée dans le Bulletin de la Société Archéologique du Finistère T. CV. 1977. à travers les pages 71 à 92.

∞ Esunertos



NOTES SUR Duzinos

Le Liṅga et le Yoni dans la Tradition hindoue

Le Liṅga est le phallus sacré du dieu Śiva Rudra (lequel dans le monde celtique correspond plus ou moins à *Roudios Rouessos* ou à *Medros*).

Attentifs à ses émotions (Prajāpati), les trois dieux éternels allèrent retrouver sa femme Anasūyā et lui parlèrent. Rudra lui-même avait le liṅga dans sa main; Visnu était rempli de désir pour elle; Brahmā épris de passion amoureuse perdit temporairement son éminence et fut subjugué par le pouvoir de Kāma. *Bhaviṣṣya Purāna*.



FEES : BANOSID : Banshee

Ben sidé « femme surnaturelle » : fée.
Side-chaire « troupe d'Elfes »
Sithchaire « troupe d'Elfes »
Sedocorios = « établissement » (de fées)

C'est, dans le monde celtique, une femme mystérieuse qui dans les pays gaéliques (Ecosse – Irlande) annonce la mort imminente des personnages importants, ou le plus souvent des membres de la famille, par un grand cri plaintif poussé à proximité du siège de la maison.

La plupart du temps, ces cris des Banshee sont des gémissements qui délivrent seulement un avertissement de l'imminence de ce départ.

Dans le cas où un membre de la famille revendique avoir vu la Banshee, elle est généralement décrite comme une vieille femme avec de longs cheveux.

Il en existent qui sont chargées de conduire les âmes des enfants nouveaux nés dans la Terre de Jeunes « Tir na Nog »

(cf. P.Y. Sébillot « Le Folklore de la Bretagne » Paris – Payot -1950 pp. 55-69).

Femme

FEMME :

"Si tous les rayons de la roue, bien qu'opposés en apparence, concourent au même point, ils sont cependant en équilibre autour de ce centre ; et l'équilibre ne s'obtient que par l'égalité des contraires" (Le Symbolisme N°275, p.11)

Le rôle important de complémentarité de la femme, au sein de la Société Celtique ancienne, a prouvé - et prouvera encore - son apport positif et indispensable au bon fonctionnement de la Société des humains. La vision à la fois pragmatique et intuitive des choses, que développe la féminité, est bien souvent supérieure à celle, peu concrète et souvent peu pratique, de certains hommes .

Dans la Société celtique, la femme jouit de droits peu différents de ceux des hommes. Son degré d'indépendance est, comme pour l'homme, en rapport avec son rang social. Une femme noble peut posséder des biens en propre ; elle peut intervenir dans le choix de son époux ; s'en séparer ; l'accompagner à la guerre ; combattre à ses côtés, car certaines femmes sont connues pour égaler au maniement des armes les meilleurs guerriers. Cūchulainn sera initié aux secrets des arts martiaux par des femmes, des magiciennes particulièrement expertes dans ce domaine, comme dans celui des soins apportés aux blessures.

Il est clairement démontré que les Celtes n'éprouvaient, entre autre, aucune difficulté à concevoir une situation où la science et la pratique militaire n'étaient pas un monopole masculin.

Fait significatif entre tous, une femme qui appartient à la famille royale peut accéder, dans certains cas, à la royauté sans avoir à se désister en faveur de son époux. L'existence de Reines, gouvernant aux côtés d'époux ramenés au rang de subalterne, n'est pas attestée uniquement en Irlande, mais aussi en Grande Bretagne où les Reines Boudicca et Cartismandua s'illustrèrent à la tête des armées qui l'opposèrent aux légions romaines (Vencesla Kruta « *Les Celtes en Occident* », p.50, édit. Atlas, Paris 1985).

*« La présence fréquente de restes féminins, dans les sépultures de la Tène I et II, témoigne d'une place sociale de la femme Celte continentale plus proche de l'image irlandaise moyenne de l'épopée, que des dures indications du Bello Gallico sur le primauté masculine, dans la Gaule de la Tène III » (Jacques Harmand, *Les Celtes*, p.118).*

Dans cette primauté, signalée par le Bello Gallico, nous voyons l'image d'une société en état de décomposition, un signe de dégénérescence sociale et culturelle, un glissement de tout le système sacré vers le profane. L'abandon de la royauté elle-même, dans la Gaule de la fin de la dépendance, marque parfaitement l'importance et l'état d'altération du système social idéal des anciens Celtes.

La Déesse Mère :

Mythiquement, il faut noter que le premier arrivant sur la terre d'Irlande fut une femme, Cessair, qui venait du Pays d'Espagne (localisation symbolique pour désigner le Pays des Morts).

D'autres disent que Banba était le nom de la femme qui prit l'Irlande avant le Déluge.

Jean de Vries, dans "La Religion de Celtes", p.128, précise : « Il est donc incontestable que dès leurs origines, les Celtes ont connu une puissance première féminine, dont est issue toute la génération ultérieure des dieux ».

Cette pré - éminence de la divinité-mère était connue des plus anciens Indo-Européens. Et lorsque les Celtes s'installèrent dans l'ouest de l'Europe ils disposaient déjà, de la notion héritée de la préhistoire et transmise par leurs lointains ancêtres, d'un culte dédié à une puissance féminine. Au contact des populations occidentales du bronze il semble que cet aspect se soit nettement amplifié. Les populations autochtones sédentaires de type rituel étant spécialement vouées aux cultes de la nature, le rôle des Déeses Mères y était particulièrement exalté.

« En sa capacité de mère, la Déesse était aussi considérée comme génitrice des peuples ; croyance qui est bien attestée dans la littérature irlandaise, comme aussi dans la littérature galloise ou Branwen, dans la 2ème branche des Mabinogion, est décrite comme une des trois grandes ancêtres de la Grande Bretagne ». (Proinsias Mac Cana, Religion et Mythologie celtique, dans Les Celtes, p.599).

Mère - Déesse Mère :

Dans leur vision métaphysique de l'Univers les Celtes auront l'originalité de demeurer fidèles, jusque dans l'approche la plus contemporaine du monde, aux plus anciennes conceptions religieuses de leur préhistoire, et en particulier à celle accordant une quasi exclusivité à la suprématie, comme à l'antériorité, d'une substance active ou énergie cosmique féminine (Celtique *CENCTIS « Puissance », sanscrit SHAKTI- "Force"), celle-ci se manifestant dans toute l'oeuvre de la Nature au travers de ses rôles fécondateurs et fertilisateurs.

Cette puissance connue comme la Grande Mère du Monde, sa primauté dans le temps sur toute autre créature sera attestée par le fait mystérieux qu'on ne lui connaissait ni Mère, ni Père, ni Frères, ni Soeurs. Elle apparaissait sous diverses dénominations telles que : Déva Ana, ou Anu, « **Déesse d'Abondance ou de Prospérité** », génitrice des dieux, comme leur première nourrice : « *Ana mater deorum Hibernensium* » ; « *Robo maith didiu, robiathad si deos* » (Samas Cormaic).

La prééminence de cette Déesse, avec ce qu'elle comporte de notions abstraites et métaphysiques, ne cessera de croître tout au long des siècles avec une constance de formes, de noms et d'épithètes assez remarquables. Et ceci, que ce soit dans la Saga du cycle de la Table Ronde, où elle prolongera à travers les thèmes courtois la Souveraineté spirituelle et vitale sous les traits de Guenièvre (*UINDOSEBARA, « La Blanche Fée ») femme du roi Arthur, ou encore, dans la dévotion toute chrétienne et quasiment matrilatérale accordée au culte de Sainte Anne et de Sainte Brigitte (cette dernière n'étant qu'une épithète laudative jadis attribuée à la Déesse Ana en Irlande et en Armorique. Ces saintes demeureront, au-delà des siècles, les deux intercesseurs privilégiés des Celtes christianisés qu'elles seront censées soutenir et protéger lorsqu'un grand danger menace la famille humaine.

Fondement et soutien du monde, potentialité de vie, cette puissance suprême, sous les traits de la Déesse-Mère, apparaît en majesté sur l'un des panneaux d'argent du chaudron sacrificiel de Gundestrup, formant le motif éminent et central d'une composition

ternaire qu'encadrent deux petits personnages en bustes, disposés tels des satellites de chaque côté de son image et comme soutenus par ses épaules ; un Dieu Père, placé à sa droite, facilement reconnaissable à sa figure barbue, a les bras levés comme pour soutenir le ciel ou faire appel à celui-ci ; et, dans la même attitude sur la gauche, le résultat de la hiérogamie : le fils, jeune homme imberbe, auquel on ne manquera pas de rapporter le nom gaélique qui lui est ordinairement donné de : MAC OG, « Le Fils du Jeune », ou encore celui tiré du gaulois MAPONOS (même sens), né de la "Grande Reine", ou mieux de la « Grande Mère » MAT(I)RONA.

Il importe de souligner qu'il n'existe guère de compréhension du druidisme, ou de voie d'accès à celui-ci, si l'on oublie que le Premier Dieu fut ... Une Déesse (La Grande Mère) ! Et que celle-ci n'a rien d'exclusivement Indo-Européen. Dès lors, on ne peut continuer d'accepter la thèse paternaliste, uniquement "aryenne", que beaucoup se complaisent à imaginer et soutenir, alors qu'elle paraît bien difficile à confronter avec la réalité des faits de l'histoire du druidisme et ce qu'il est convenu d'appeler « le monde celtique ».

Cette dernière thèse est concrètement démentie par l'état d'esprit qui subsiste encore de nos jours, dans ce qu'il y a de plus profond à travers les mentalités des populations aujourd'hui qualifiées de celtiques ou celtophones, à savoir : l'importance du matriarcat dans la vie quotidienne contemporaine, et son rôle juridico-politique de souveraineté dans le monde antique. Cette primauté du matriarcat s'est toujours avec plus ou moins de vigueur opposée, d'une part aux doctrines des classes dominantes judéo-chrétiennes dans lesquelles elles seront culturellement intégrées de force, tout comme elles le furent à celles du conquérant nomade indo-européen où, à basse époque, la pratique et la prééminence du patriarcat était de mise.

Cette différence apparaît également à travers les traces incontestées d'un sacerdoce féminin à l'époque du druidisme. Non pas uniquement dans un rôle de voyante, comme on a tenté de le faire croire, mais dans l'exaltation de son rôle de « prêtresse » dans le domaine du sacrifice, en parité avec le druide pour cet office, ceci n'étant possible que dans une doctrine à caractère populaire largement orale ou visuelle (ici, héritage des populations pré-indo-européennes néolithiques).

Certains textes dont nous disposons, et que l'on fait mine d'ignorer, relatent très clairement l'exaltation de la féminité, son antériorité sur le masculin et, d'autre part, son rôle dans l'oblation chez les druides. C'est à la femme (la Bandruid) en effet, que revient en premier et dernier ressort le contrôle de la rituelle. C'est elle qui remplit, dans cette fonction, le rôle assigné à l'autre bout du monde indo-européen à « l'Upadrastri », surveillant normalement immobile et muet, qui suit le développement du sacrifice et intervient pour redresser les erreurs éventuellement commises par ses assesseurs ; c'est à dire assume, au sein du rite, la fonction de Moteur Immobile.

Cette vision particulière du druidisme, qui en définitive a su concilier avec hardiesse et tolérance la dialectique « Terre-Ciel » est, comme nous le disions ci-dessus, loin d'être la tasse de thé de tous nos modernes druides, ceux-ci demeurant littéralement imprégnés par vingt siècles de culture machiste judéo-chrétienne que conforte agréablement une vision pénique et patriarcale indo-européenne. Et s'ils n'en veulent démordre, c'est parce qu'en définitive, elle sauvegarde des prérogatives et affirme des prétentions de Maîtres ou de Chefs sur la gent féminine, ce refus cachant, à notre avis, une peur inconsciente de ce que représente Delbaeth = (Prakriti) la Mère « Dévoratrice ».

Prérogatives de la femme :

L'on sait pertinemment, malgré une apparente subordination sociale, que la femme a joué un rôle important dans la politique chez les Celtes. En Gaule, un texte de Plutarque nous invite à en prendre conscience : « *Avant que les Celtes eussent franchi les Alpes et occupé en Italie les pays qu'ils occupent à présent, une sédition s'éleva parmi eux, terrible, implacable, et alla jusqu'à la guerre civile... Les femmes, paraissant au milieu des armes et prenant en mains l'objet de la querelle, firent l'enquête et le jugement de façon si irréprochable qu'il naquit de là entre eux tous une merveilleuse amitié, de cité à cité et de maison à maison. Depuis lors ils n'ont pas cessé, quand ils avaient à délibérer sur la guerre et la paix, d'admettre leurs femmes au Conseil et de les prendre pour arbitres dans leurs différends avec leurs alliés. Dans leurs traités avec Annibal ils écrivirent qu'en cas de réclamation des Celtes contre les Carchédonniens, les gouverneurs et généraux des Carchédoniens en Ibérie seraient juges, mais que dans les réclamations de ceux-ci contre les Celtes, ce seraient les femmes des Celtes qui jugeraient* » (Plaute - *Virtut mulier*, VI).

Polyen, in *Stratag*, VII, 50, déclare plus succinctement que « *Quand les Celtes délibèrent, soit sur la paix, soit sur la guerre, soit sur d'autres sujets d'intérêt commun pour eux-mêmes ou pour leurs alliés, c'est sur l'arbitrage des femmes qu'est réglée chaque affaire* ».

On verra qu'à une époque plus tardive, qui semblerait correspondre à la disparition d'un état social traditionnel qui sur le plan politique engendrera la disparition de la royauté en Gaule, il ne subsistera plus trace de ces usages. Aristote signalait en son temps, expressément et selon nous un peu abusivement, que les Celtes n'étaient pas soumis à la domination des femmes. Il est vrai qu'Aristote fait état de mœurs pédérastiques qui auraient existées chez les Celtes et qu'il complimente, comme un moyen de se soustraire à la domination des femmes (ce qui laisse à penser sur les goûts et mœurs d'Aristote lui-même).

La femme dispose des mêmes prérogatives juridiques que l'homme dans la tradition irlandaise (cf. les modèles mythiques).

La femme Irlandaise :

Un article de Zimmer, revu par Kuno Meyer, (*der « kilturgeschichtliche Hintergrund der allen irischen Heldensage »* paru dans la Revue Celtique, t.XXXII), nous donne un autre éclairage sur la place de la femme dans la Société Celtique :

« *Une doctrine fort répandue parmi les celtistes, et souvent exprimée notamment par d'Arbois de Jubainville, est que les récits épiques de l'Irlande du moyen âge présentent le tableau d'une civilisation pré-chrétienne, qui correspond en gros et en détail à la civilisation du continent, laquelle est en son fond indo-européenne* ». Zimmer s'inscrit en faux contre cette doctrine ; et reprenant un argument utilisé par lui dans son fameux article de la (*Zeitschrift der Savigny-Stiftung* (XV- (1894), 209) : « *das Mutterrecht der Pikten und seine Bedeutung für die arische Altertumswissenschaft* ») soutient : « *que la condition des femmes dans l'Irlande païenne suppose un état social tout à fait différent de celui que nous font connaître les textes épiques hindous, grecs ou germaniques. Sans doute, la monogamie est à la base de la famille, et le droit paternel est en vigueur comme chez les autres peuples aryens. Mais le dévergondage des femmes est une chose admise, publique, officielle ; et cela constituerait une spécialité des Irlandais* ».

Dans cet article, toujours commenté par Kuno Meyer, celui-ci donne une explication du dévergondage des femmes irlandaise : « A quoi cela tient-il ? A ce que les Celtes ont succédé à des populations qui pratiquaient le "Mutterrecht". « Chez les peuples où règne le Mutterrecht, les rapports des sexes sont inversés ; il y a une transposition dans l'offre et dans la demande ; ce sont les femmes qui exercent le droit du plus fort, qui établissent le code de l'amour et qui, par exemple, séduisent les hommes ».

Position sociale de la Femme irlandaise dans l'ancien temps :

La première épouse, ou épouse légitime, en irlandais « CETMUNTER », littéralement "la première sous la main" se devait d'être, par rapport à son mari, d'égale naissance et d'égale fortune ; ce qui assurait à la femme une parité de fait et une certaine indépendance à l'intérieur de la communauté.

A la dot exigible par le mari, qui consistait le plus souvent en cadeaux faits à la mariée par sa famille et son clan, l'époux offrait en contrepartie de la virginité de la femme une douaire qui consistait, dans le cas des gens sans fortunes, en dons à l'épousée : bague d'argent ou ustensiles ménagers. Les plus riches remettaient à la mariée sept femmes esclaves ou trente cinq bêtes à cornes.

BEN URNADMA (Femme de contrat, concubine) :

C'est à la fête de Belténe, c'est-à-dire vers le 1er mai, où encore au 1er août, fête de Lugnasad, que se tenaient les assemblées où les femmes, mariées pour un an à mêmes dates, pouvaient se séparer de leurs époux précédents pour se faire vendre par leurs pères à de nouveaux maris. Le nombre de concubines, ou femmes de contrat « Ben Urnadma », négocié par l'homme à ces occasions n'était pas limitatif et dépendait davantage de ses moyens de fortune que de ses désirs ou de son appétit sexuel.

« La femme valait, en Irlande, trois bêtes à cornes. Il s'agit, il est vrai, de la femme esclave » (Cumal).

Femmes Reines (Rigani) :

« De l'étude des différentes divinités féminines, il ressort que celles-ci ont un pouvoir qui s'étend sur les trois domaines de la Souveraineté céleste, de la guerre, des activités productrices liées au sol et au monde des morts -le sous-sol -. Bien que rattachées à la troisième fonction, elles agissent sur les trois niveaux en doublant la polyvalence des spécialités masculines » (J.J.Hatt, « La divinité féminine souveraine chez les Celtes continentaux d'après l'épigraphie romaine et l'art celtique », CRAI, 1981, pp.12-30 - comprend des observations de Michel Lejeune « En marge d'une RIGANI : gauloise, p.29/30 »).

Femmes guerrières :

Attestée par les textes irlandais du Dindsenchas conservé à Rennes, la femme guerrière : BANAMUS, est également connue en Gaule et spécialement en Armorique.

Un témoignage numismatique du 2ème siècle avant notre ère, gravé et fondue par le peuple des REDONES, en fait foi. Une monnaie d'or présente une cavalière nue, montant à cru et armée du long bouclier ovale des Celtes de la Tène. Elle brandit une épée en l'air, dont on aperçoit juste le pommeau. Sous la monture une lyre, à l'avant un soleil levant

(iconographie p.648, *Les Celtes*, 1991). Une autre figuration monétaire, la représente la chevelure dénouée, courant au combat l'épée levée.

Cette condition particulière de la femme, jugée inconciliable avec la vision patriarcale des clercs irlandais, les a profondément choqués.

Egalement, sur une monnaie d'or Armoricaire, figure une guerrière nue, l'épée tenue de la main gauche, se dirigeant en courant de gauche à droite (cf. Al Grenier, *Les Gaulois*, p.351).

« *Les femmes avaient pour habitude de prendre part aux hostilités* » (Tacite, *Annales*, XVI, 35). Cf : Demande en mariage d'Emer, *Revue Celtique*, XI, 1890, p.451).

« *Ce n'est que vers la fin du VIIème siècle que l'abbé d'Iona, Adamnan, aurait exigé pour les irlandaises l'exemption de toute pratique militaire* » (Kuno Meyer, *Irisch Texte*, VI, L.5128). Mais ceci, il est vrai, en échange de la spoliation pure et simple de leurs biens immobiliers !

Du temps des Hauts Rois de Tara, ce sont elles qui gardaient militairement la salle du Festin (Tech Midchuarta).

« *On notera que dans certaines circonstances, des femmes peuvent devenir Fianna* » (Jean Paul Persigout, *Dictionnaire Mythologique Celtique*, P.129).

Les femmes dispensent des conseils, des pratiques et des techniques. Leur rôle judiciaire fut un temps, chez les Gaulois, des plus important. Plutarque et Polyen déclarent que : lorsque les celtes avaient à délibérer, soit de la Paix, soit de la guerre, soit d'autres sujets d'intérêt commun pour eux-mêmes ou leurs alliés, c'était à l'arbitrage des femmes qu'en était confié le règlement.

A l'égal des héros, tels que Cūchulainn, Lancelot ou Peredur, Finn Mac Cumail, membre des Fianna, reçoit l'initiation et l'éducation des druidesses-sorcières-guerrières d'Ecosse,

Parmi les bandes de FIANNA allant à l'aide des Celtes de grande-Bretagne, dans leurs luttes contre les Angles, existait une Reine Creidne « *Elle avait trois bandes de neuf hommes avec elle. Elle portait un chignon natté. Elle combattait sur mer comme sur terre. C'est pourquoi on l'appelât : « Creidne la guerrière* ». Une autre reine, telle Boudica, commandait elle-même ses troupes contre les Romains. (Kuno Meyer, *Fianaigeacht*, XI (L.L., 318 c23) : *Tri nonbuir di for Fiannas, Culmong fichthi Furri, Cumma nofiched de muir 7 tir ; is aire atbertha di Creidne ba Feinnid*).

Femme et Sacrifice :

Dans l'histoire des religions révélées l'on dénie, généralement, toute intervention de la femme dans le domaine du sacrifice habituellement considéré comme une prérogative réservée à l'homme. Et ceci sur l'affirmation simpliste et dogmatique que le sacerdoce est, a été et continuera à être exercé par l'homme !

Un dogme qui n'a de justification qu'une « tradition constante et universelle » de ses églises ; ou encore, pour la religion judéo-chrétienne, la prétention abusive que l'« exclusion des femmes du sacerdoce est en accord avec le plan de Dieu sur l'église ».

Femme Druides - Ban-Druid :

« Ils avaient des femmes avec eux qui assistaient aux sacrifices et aux offices sacrés » (A propos des druides, chez Strabon ? d'après L.G. de Saint Victor 1781).

« Les Femmes des bretons figuraient nues dans certaines cérémonies religieuses » (Pline, « Histoire naturelle », XXII-2).

« ... l'institution d'une forme féminine de Sacerdoce, comme le fut celle des druidesses chez les Celtes » (René Guénon, *Symboles fondamentaux*, p.182).

On retrouve, dans la littérature irlandaise, les trois degrés sacerdotaux appliqués aussi bien aux hommes qu'aux femmes. Il existe un parallèle qui ne peut faire de doute sur la présence et l'obtention des mêmes grades, pour l'homme comme pour la femme, à l'intérieur de la classe sacerdotale.

Ainsi existe en Irlande :

la BAN BARD	« Femme Barde », dans Laws V, 388,7.
la BAN FILE	« Femme Prophétesse » BAN FILI
la BAN DRUI	« Femme Druides »
la BAN DIA	« Déesse »
la BAN ECES	« Femme Sage » (et non pas "Sage-Femme" au sens d'accoucheuse obstétrique)

... « L'existence des druidesses est assurée par l'histoire » (Auguste). Suivant Lampride (Alex. Seu., 60,6), Alexandre Sévère en aurait rencontré une qui lui aurait adressé la parole en gaulois. Suivant Vopiscus (Num., 13,2 et Aurel, 44,4), Numérien et Aurélien auraient consulté des druidesses. On ne saurait mettre en doute pareils témoignages, puisque Pomponius Méla, de son côté, parle des prêtresses de SENA (Sein) (III,6), qui en étaient aussi. (Cf. également les Femmes d'une île au large de Piriac, l'île Dumet). On argumente sur le fait que ces druidesses n'étaient, certes, que des diseuses de bonne aventure, mais les druides de la même époque, en Gaule, n'étaient guère d'un rang plus relevé.

En Irlande, le mot ban-druid, « Femme druide », est connu. On le rencontre dans un passage de la Tain (I.2402, éd. Windisch, L.L., 75 b 13) : *TRI FER-DRUID 7 TRI BAN-DRUID* « trois druides hommes et trois druides femmes », où, il veut peut-être dire simplement « Femmes de druides », si l'on compare le passage correspondant de la version du Lebor na h-Uidre, 6268, où on lit : « *tri druid 7 a teora mna* ». Mais on rencontre BAN-DRUI ailleurs, où il ne peut se traduire que par « Druidesse » : *Macginn Finn* (*Revue Celtique*, V, 198, 30) et *Rennes Dinds*. (*Revue Celtique* XVI, 34 et 276). Il ne paraît guère douteux que chez les Celtes le métier de Druides, comme celui de Filé, ait de bonne heure admis les femmes comme les hommes. Au temps de Saint Patrice, deux druides donnaient leur enseignement aux filles du roi Laogaire (*La Religion des Celtes*, Collection « MANA », p.304, Prf. Joseph Vendryes).

En composition, sur le modèle de BANDRUI "druidesse", existe également BANFAITH, autre spécialisation généralement attribuée aux femmes, mais qui apparaît également aux deux sexes. C'est dire que la carrière prophétique entre dans les attributions « vatiques » de la femme chez les Celtes et relève des techniques sacerdotales. Le thème *UAT- explique de quel type de fonction sacrée il s'agit : « Être inspiré, possédé » (s'enfler de colère).

On trouve dans le Livre de Leinster, (p.75, b. l. 12-13), le passage suivant : TRI FERDRUID OCUS TRI BANDRUID, on traduirait par « trois Druides et trois Druidesses ». Faut-il considérer ces « Femmes Druides » comme femmes de Druides , ou comme Femmes Druides, c'est-à-dire comme femmes exerçant une fonction sacerdotale proche ou identique à celle des Druides ? BANDRUID est une expression spéciale au Livre de Leinster qui ne se trouve pas dans les autres mss. de l'époque. Mais, comme le note M. Windisch, comment interpréter les BANFHILID et les BANFHATI, si ce n'est que par le sens de « Femmes prophètes » appartenant au groupe des UATES, en irlandais FAITH ; ou à celui des « Femmes Voyantes » BAN FHILID, dont une apparaît au début de la Tain Bo Cualngi. Il faut donc admettre la BANDRUID comme une femme DRUIDE à part entière.

« Alors dit Gairech, fille de Gumor, mère nourricière de Mide : Sublime (UAIS) est chacun qui est ici cette nuit ». D'où « Uisnech et Mide ». (Mide, maintenant Meath. Uisnech, maintenant Usnagh Hill dans le comté de Westmeath. (Rennes Dindsenchas 7 Mide).

Gairech = * GARIACA dérivé de Gaire « Le Cri » *GARIA soit « La Crieuse », fille de Gumor, pour un ancien *GUTUMAROS « La grande voix ».

Cette Gairech est qualifiée, par ailleurs, de « femme druide » (Bandruid) « mère nourricière de Midhe ».

Il faut également citer le texte du BAN-SENCUS, (cf. p.12 de notre Bibliographie), qui note : *Deux femmes druides « IN DA BAN-DRAOI », il s'agit de BE CHUILLI et DANAND.*

BANBUANAN, fille de Derg Dualach :

Lorsque le pouvoir, ou la connaissance des Druides, est dépassé, c'est à la « druidesse » qu'ils s'adressent. Ainsi, lorsque le très puissant Mogh Ruith -Druide du Munster- est confronté au Roi Suprême Cormac mac Airt et à ses troupes, il n'hésite pas à solliciter les conseils de « Banbuanann "la druidesse" » pour lui demander de l'aide et comment ses propres combattants devaient marcher au combat : « Dès qu'il arriva à Sidh Cairn Breachnatan, on lui souhaita la bienvenue ; il passa la nuit en ce lieu et demanda, du commencement à la fin, tout ce qui avait rapport à la guerre. Banbuana lui dit alors : Mets-toi en marche demain de bonne heure, tu remporteras la victoire avec les gens du Munster ». (Siège de Druinn Danhghair, 108, XLIII, p. 104/105).

Druidesses : (Sacrifice)

Dans les aventures d'ART, fils de CONN et la courtise de DELBCHOENN fille de MORGAIN, il est clairement fait mention d'une femme se substituant aux prérogatives des druides, à l'occasion d'une immolation sacrificielle, leur imposant un rituel différent qui finalement sauve la victime humaine du sacrifice :

... « Ou sont les druides ? » dit la femme « Ici » dirent-ils. « Trouvez ce que sont les deux sacs qui sont aux flancs de la vache, à savoir un sac de chaque côté ». « Par notre conscience » dirent-ils « nous ne le savons pas ». « Moi je le sais » dit-elle, « c'est une vache qui est venue ici pour sauver ce jeune homme innocent. C'est ainsi qu'il en sera fait : **que la vache soit abattue, que son sang soit mêlé à la terre d'Irlande et aux portes de Tara, et que le garçon soit libre** ».

(Eugène O'Curry - Manners and Customs - I - pp. 333-334, et Revue ERIU - 3 - pp. 154-160).

C'est là, et à ce jour, l'unique mention assurant l'intervention d'une femme dans un rituel d'oblation et de son ordonnancement dans la Tradition celtique. Il valait pour nous la peine d'être cité, d'autant que cette décision apparaît ici comme péremptoire et primant le jugement des druides, l'homme (le druide) n'agissant que comme l'instrument d'exécution du sacrifice, alors que la femme apparaît ici, à la fois comme l'ordonnateur et le dédicant.

Ce texte nous semble infléchir terriblement, l'a-priori qui voulait que dans le monde celtique :

- 1 - Il n'existait pas de femme druide,
- 2 - Qu'elle était écartée de toute approche directe du sacré, et particulièrement du sacrifice.

Il illustre et induit l'opinion du Professeur Joseph Vendryès - Directeur des Etudes Celtiques - qui, dans sa conclusion sur les druides écrivait : *« Il ne me paraît guère douteux que chez les Celtes, le métier de druide, comme celui de filé, ait de bonne heure admis les femmes comme les hommes. Au temps de Saint Patrick, deux druides donnèrent un enseignement de cet ordre aux filles du roi Laogaire »* (J. Vendryès - La religion des Celtes, collection "Mana p.304).

Textes à propos des Femmes druides :

« Il est à remarquer que l'existence d'un sacerdoce féminin, chez certains peuples, apparaît comme lié à la domination de la caste guerrière » (René Guénon *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*).

Femmes Druides dans le Siège de Druim Damhghaire :

78 - *BAN BUANANAN, la druidesse, fille de Derg Dualach BAN BUANAINDI, BANDRAI INGINE DEIRG DUALAIGH.*

107 - *Quant à Mogh Ruith, il alla trouver BANBUANANN, la druidesse, à Sidh cairn Breachnatan, pour y chercher de l'aide et pour lui demander comment les gens du Munster devaient marcher au combat.*

Comment se fait-il que le druide Mogh Ruith, « surqualifié de voyance », stratège guerrier hors pair, en vienne à chercher l'assistance d'une femme ? Ceci pourrait encore se comprendre dans une collaboration tactique où le nombre pouvait l'emporter dans un affrontement militaire, mais poser la seconde question relève d'une méconnaissance prévisionnelle étonnante à laquelle il aurait dû, aussi, prétendre. Faut-il distinguer là, la reconnaissance d'une qualification supérieure réservée à la BANDRUI, en tant que femme, sur les propres pouvoirs d'un druide ?

Ceci nous reporte aux qualifications acceptées par les Celtes, dans les décisions, où le droit intervient, et se trouve tranché par le jugement de celles-ci. L'intelligence subtile et intuitive de la femme, par rapport à celle, à la fois, peu concrète et pratique des hommes, apparaît souvent supérieure.

Druidesses de l'île de Sena :

« L'île de SENA, placée dans la mer Britannique, vis-à-vis de la côte des OSISMII, est renommée par son oracle gaulois, dont les prêtresses, sanctifiées par une virginité perpétuelle, sont au nombre de neuf. On leur attribue le pouvoir extraordinaire de déchaîner les vents et les tempêtes par leurs incantations, de prendre telles formes d'animaux qu'elles veulent, de guérir les maladies passant pour incurables et de prédire l'avenir ; mais elles réservent leurs remèdes et leurs prédictions pour ceux qui n'ont entrepris de navigation que dans le but de les consulter » (P. Mela, de Situ orbis, III, VI, 6).

Prêtresses de l'île Dumet ?

Strabon, dans sa Géographie, I.IV, fait état d'une petite île située non loin du littoral, en face de l'embouchure de la Loire, et habitée par des femmes de la nation gauloise des NAMNETES (peut-être l'île DUMET ?) : « cette île était assez petite et très rapprochée des bouches mêmes de la Loire » - (Strabon IV, c. IV. 6). (Denys Le Perigète, Orb descr Géogr. min. II, V. 570/79, parle au contraire d'un groupe d'îles qui formaient un archipel ; et cet archipel pouvait bien être l'ensemble des trois îles de Saillé, Batz et du Croisic). Ces femmes NAMNETES qui étaient vouées à (Bacchus, fils de Zeus), y célébraient ses mystères et accomplissaient d'autres rites en l'honneur de ce dieu, de Cères et de Proserpine. Les hommes ne pouvaient mettre le pied dans cette île, et celles qui voulaient avoir commerce avec eux devaient traverser périodiquement le bras de mer et rentraient ensuite chez elles pour célébrer, en toute liberté, les mystères de l'excellent Bacchus.

Denys le Perigète rapporte qu'elles célébraient leurs fêtes la nuit couronnées de lierre, en poussant des clameurs aussi bruyantes que les hurlements des Thraces ou des femmes de l'Inde aux bords du Gange (Denis le Pér. V, 570). Eustache ajoute, dans son commentaire, qu'elles dansaient en bondissant comme des folles.

Au dire de Strabon, probablement d'après Posidonius, ces femmes défaisaient et reconstruisaient, tous les ans, le toit* de leur temple dans la même journée, avec des matériaux que chacune avait apportés. Cette oeuvre devait être terminée avant le coucher du soleil, et la malheureuse qui laissait tomber à terre une partie de son fardeau était mise en pièces par ses compagnes qui portaient autour du temple ses membres déchirés, en courant et poussant de grands cris jusqu'à ce que leur frénésie fut calmée. Il ne se passait point d'années où il ne périt quelque victime.

**La destruction et la réfection du toit du temple est l'homologue de la destruction et de la rénovation cyclique du monde. La toiture, faite probablement en roseau, devait évoquer par sa forme, la voûte céleste. La répétition annuelle de ce rite, à une période donnée - comme celle de Samain - correspondait à la destruction de la vieille année et à son remplacement par un temps « nouveau », « pur » et saint, le temps ne pouvant renaître qu'à condition que son modèle exemplaire - le temple image du monde - ne soit indéfiniment détruit et reconstruit*

Coutumes similaires dans la même région :

A. Brohand et J.Y. Richard : dans le bourg de Batz, rapportent la coutume qui voulait que les paludières fissent et défissent dans la même journée, et une fois l'an, un mulon de sel. Celle qui laissait choir sa charge était plongée dans l'étier.

Selon Caillo (*Notes sur le Croisic* publiées en 1869), dans la même région, il était coutume à la **Quasimodo**^{*}, que les Croisicaises, réunies en cercle, se jettent de main en main des ustensiles de poterie. Quand l'une laissait tomber un vase qui lui était lancé, les autres se précipitaient sur elle et lui faisaient subir la bascule.

Toujours dans cette région du Croisic, un écrivain du milieu du XVIIIème siècle rapporte une coutume qui n'a été relevée dans aucun autre lieu : « *Sur le bord de la côte se dresse une grosse pierre, haute de douze pieds. Je ne sais quel hasard ou fantaisie l'a placée debout comme elle est. Les femmes et filles qui attendent le retour de leurs maris ou galants, vont danser autour le jour de l'Assomption. Les plus légères montent au sommet et de là crient de toute leurs forces en chantant : Goélands, goélands, goélands gris, ramenez-nous nos amants, nos ami* ».

Il semble qu'une cinquantaine d'années après, cette incantation et le but de la cérémonie étaient oubliées ; un historien local n'en parle plus lorsqu'il relate une autre pratique qui avait lieu à cette même date du 15 août, probablement au même endroit : « *Les femmes désertaient leurs maisons avant le lever du soleil, et se tenant toutes par la main, en poussant de grands cris, se dirigeaient vers HIRMEN, la pierre longue, autour de laquelle elles dansaient des rondes toute la matinée* ».

Cambry, en 1794, rapportait autrement cet usage, auquel il donnait, comme théâtre un rocher qui s'élevait au-dessus de la mer : « *Les femmes et les filles du Croisic, parées avec recherche, les cheveux épars, ornées d'un beau bouquet de fleurs nouvelles, couraient, s'élançant sur la roche et là, les yeux au ciel, les bras levés, chantaient : Goélands, goélands ...* » (Voyage dans le Finistère, p.71).

* *Quasimodo* : fête qui avait été située à l'équinoxe du Printemps par le concile de Nicée, aux alentours de Pâques, fête commémorant la résurrection du Christ.

Femmes : Complémentarité :

« *Partout et depuis toujours ... la gauche a appartenu au principe féminin et la droite au principe masculin* » (Le Symbolisme, N° 282, p.241)

Vision chrétienne de la femme Celtique :

- 1 - Elles détruisent ce qu'elles ne peuvent atteindre.
- 2 - Elles compromettent ce qu'elles ne peuvent protéger.
- 3 - Elles engrangent des provisions qu'elles ne peuvent consommer.
- 4 - Elles réunissent en quantité ce qu'elles ne peuvent retenir.
- 5 - Elles s'engagent à ce qu'elles ne peuvent effectuer.
- 6 - Elles promettent ce qu'elles ne peuvent tenir.
- 7 - Elles lient ce qu'elles ne peuvent délier.
- 8 - Elles détruisent ce qu'elles ne peuvent rétablir.
- 9 - Elles frappent contre ce qu'elles ne peuvent ériger de nouveau.
- 10 - Elles distribuent les nourritures dont elles ne peuvent procurer une nouvelle provision.
- 11 - Elles affirment ce qu'elles ne peuvent faire.
- 13 - Elles demandent ce qu'elles ne peuvent obtenir.

- 14 - Elles dispersent ce qu'elles ne peuvent rassembler.
- 15 - Elles allument ce qu'elles ne peuvent éteindre.
- 16 - Elles jouent des tours qu'elles ne peuvent racheter.
- 17 - Elles vendent les choses qu'elles ne peuvent de nouveau se procurer.
- 18 - Elles prodiguent ce qu'elles ne peuvent gagner de nouveau.
- 19 - Elles prononcent ce qu'elles ne peuvent accomplir.
- 20 - Elles entreprennent ce qu'elles ne peuvent achever.

Le machisme de l'évêque de Cashel est symptomatique de l'état d'esprit judéo-chrétien qui s'était développé au courant des siècles de christianisation de l'Irlande. Jusqu'à celle-ci, la civilisation celtique avait une haute opinion et un respect certain pour le rôle civilisateur important de la femme. Les sarcasmes de Cormac visent toutes les femmes de pouvoir, position difficilement tolérable pour les tenants d'une religion qui, jusqu'en 1848, tiendra la femme pour un être sans âme, ou seul le dieu père Yavhé avait droit de cité.

La Franc Maçonnerie et les femmes :

« L'initiation maçonnique, du fait de son origine opérative, à un caractère essentiellement masculin qui ne peut être favorable au développement de la « féminité », objectif essentiel d'une initiation féminine » (O. Wirth).

Opinions concernant la femme :

« Les femmes ont un grand sens de la proximité, beaucoup de pragmatisme, une sensibilité qui n'appartient qu'à elle. Elles sont de plus très travailleuses et plus consciencieuses et précises dans leur travail » (Michèle Barzach, Ouest France 17 février 1994).

Triades des qualités de la femme en Irlande : (paru dans la *Revue Celtique* XLVII, 1930, p.31).

CIALL, COIMHNE, CONNLACHT ;

Discrétion, prudence, modestie ;

PESLA -

NAIRE, AILLE, AILGINE ;

Humilité, beauté, douceur ;

NARIA - AGLIGENA

SAIDHBRE, SAOIRE, SUGUIDHE ;

Opulence, noblesse, gaieté (allégresse) ;

SURIA

TLAS, FOS, FEILE ;

Douceur, constance, générosité ;

UODALOS - UELIA

GAOS, IODHNA 7 IONNRACAS ;

Sagesse, pureté et intégrité.

(Cf. *Revue Celtique* XLV, p.60, « Les sept signes d'une honnête femme »).

Bibliographie :

« Le droit des femmes chez les Celtes » (Extrait de la Nouvelle revue historique de Droit, in 8°, 9p.)

« Courses de Femmes et de chevaux » (au 1er août à Taitiu).

Il existe un important recueil d'Antiquités, concernant les femmes célèbres du mythe et de l'histoire irlandaise, avec leurs noms et leurs généalogies, sous le titre de BAN-

SENCUS, publié dans la *Revue Celtique*, t. XLVII 283 et XLVIII, 163, suivi d'un index des noms féminins dans le volume XLIX, 436.

« *Le rôle de la femme dans l'histoire de la Gaule* » (Andrée Lehmann, 1944).

« *Le culte de la déesse-mère dans l'histoire des religions* » (James).

« *Le dieu Lug, la Terre-mère et les Lugoues* » (Joseph Loth, dans *Revue Archéologique* II, 1914, pp. 205 - 230).

« *La Femme Celte* » (Jean Markale, Paris 1972, éd. Payot (avec réserve).

« *La Grande déesse* » (Przyluskij, Payot).

« *Des divinités génératrices* » (J.A. Dulaure, Paris 1987, Mercure de France).

« *La Déesse* » (A. Getty, Paris 1992, Le Seuil).

« *The great Mother* » (E. Neumann, Princeton University Press, 1991).

« *Déeses ou servantes de Dieu ?* » (Odon Vallet, Femmes et religions, Paris 1994, Gallimard Découvertes).

« *Une femme du nom d'ONOMARIS à la tête des Galates passant le Danube* » (Georges Dottin, cr. *Revue Celtique* XXVIII, p.104).

« *Les prétendues druidesses gauloises* » (M. Toutain, cf. *Revue Celtique* XXVII, p. 171).

Femmes celtes

Supplément aux notes sur la Femme Celte.

Faut-il voir dans les « hérésies » irlandaises de l'institution des CONHOSPITAE, également en vigueur dans l'Armorique du Vème siècle, les réminiscences opiniâtres d'anciennes coutumes celtiques rappelant l'idée du partage du sacrifice (ATEBERTA) entre sacerdotes de sexes différents, tel que paraît l'avoir pratiqué le druidisme ?

Il est pour le moins étrange que les deux protagonistes bretons de ce schisme, dénoncé avec véhémence par les évêques de la Province de Tours, portent les noms celtiques - hautement païens tels que : LOVOCATUS et CATIHERN. Le premier rappelle qu'il était le « combattant de Lugus » * LUGUCATUS, la grande divinité des Celtes païens, et le second « Catihern » pour *CATUTIGERNOS « le Prince de Combat ». C'est à ceux-ci que les évêques adressèrent leur harangue fulminatoire. On y lit ceci : *Vous ne cessez point de porter chez vos compatriotes, de cabane en cabane, certaines tables sur lesquelles vous célébrez le divin sacrifice de la messe, avec l'assistance de femmes auxquelles vous donnez le nom de CONHOSPITAE. Pendant que vous distribuez l'Eucharistie, elles prennent le Calice et administrent au peuple le sang du Christ. C'est là une nouveauté, une superstition inouïe. Nous avons été profondément contristés de voir réapparaître de notre temps une secte abominable qui n'avait jamais été introduite dans les Gaules, qui osa associer des femmes dans le ministère de l'autel ? Renoncez à ces abus ».*

■ Référence de la bulle protestataire : Joseph Loth, *Un ancien usage de l'église celtique*, in, *Revue Celtique*, XV - 1894, pp.92-93.

« Les méfaits de Saint Adamnan »,

Adamnan, missionné en Irlande en 697, tenta de faire aboutir une campagne contre l'usage ancestral de l'exercice militaire chez les femmes. Les dispositions de cette réforme seront consignées dans le CAIN ADAMNANI « Les Lois d'Adamnan », se substituant au « Droit naturel » RECHT ECNID de la tradition orale, qui entérinait la coutume et l'usage d'une défense commune aux deux sexes pour la protection des biens mobiliers et immobiliers, contre toute spoliation et attaque volontaire. Adamnan se chargea d'offrir aux femmes, l'exemption totale d'une service immémorial que se devaient les deux sexes dans la préservation de leurs propriétés. Cet abandon du devoir des femmes aux recours des armes, considéré comme un « privilège » par Adamnan, ne devait plus être réservé qu'aux hommes. Ce désengagement réservait cependant une clause « scélérate » dans le sens ou, « libérées » de cette contrainte militaire, la femme s'engageait, à travers cet échange, à renoncer purement et simplement à ses droits de propriétaire au profit de l'église et de ses congrégations. Cette organisation assurait, dès lors, une sorte de protectorat, usant de l'usufruit des ces appropriations. Les moines englobèrent de la sorte de riches domaines, y touchant les offrandes, et y prélevant d'importants tributs.



FER – Isarnos :

Ce nom celtique a été emprunté par les Germains au celtique.

Il pourrait avoir été emprunté à l'Illyrien d'un mot du type *EISAR (répandu en Italique et dans les régions voisines avec le sens de « divin »).

Julius Pokorny reconnaît que ce mot a été emprunté aux Celtes par les Germains, et rapproche celui-ci d'hydronymes comme ISARCOS (Eisack, en Tyrol). Le fer serait donc (le métal) divin ou céleste.

Les faits hittites et égyptiens attestent que le fer a d'abord été connu sous sa forme météorique (venant du ciel) et n'a été à l'origine utilisé que dans des buts magiques ou pour l'apparat.

L'exploitation des gisements de fer tellurique n'a commencé, en Italie et en Europe, qu'au XI^{ème} siècle avant notre ère. Les Celtes ont été les initiateurs de sa métallurgie en Europe centrale et les Germains ont appris d'eux les noms et la technique de ce métal.

Le nom du Fer, avait le sens de « divin, sacré ».

Le Fer était martelé en Irlande et le lingot ou la masse de fer portait le nom de CAER. Le fer n'était pas fondu, ce procédé est inconnu en Irlande avant le XVI^e siècle.

IARN AITHLEGTHA « fer refondu » est une expression inexacte pour « fer trempé, transformé en acier » (= FORLOISCTHE).

AITHLEGTHA s'employait au sens propre avec le nom de l'or (« or raffiné par coupellation »).

Provient d'une racine ISAR « sacré, divin ».

1. = ♂

2. ♂ ≠ ♀

♂

Fer

motricité
 énergie active
 colère
 volonté
 impatience
 vivacité
 domination
 projection
 brutalité
 férocité
 destruction
 feu vital
 ardeur du ♂

♀

Cuivno

sensibilité
 apathie, paresse
 douceur
 docilité
 patience
 calme
 séduction
 attraction
 grâce
 tendresse
 conservation
 fluide animique
 humidité radicale de ♀

Nom celtique :

vx-celt. ISARNOS

bret. houarn -;

gall. haearn -;

corn. horn

ir. iarann -;

écos. iarunn -;

manx yiarn.

festins

FESTIN :

Bena-vestis : Festin nuptial – littéralement «Festin de la Femme ».

Nemetovestis : Festin sacré

Datlovestis : Festin d'assemblée

Maruovestis : Festin de deuil

A cette occasion, avec les distractions proposées par les bouffons et autres jongleurs, étaient écoutés les récits conservés par la tradition orale qui relataient outre les hauts faits des héros vivants, ceux de l'épopée mythique, et les poèmes dits par les filids relataient - sans doute avant la christianisation de festins - l'origine des Dieux et des Ancêtres.

La nourriture était donnée suivant la troupe (sa valeur ?) suivant le degré (la hiérarchie) suivant la noblesse et suivant le nombre (Livre de Leinster – 24433 – 24438 – L.L. vers 1150).

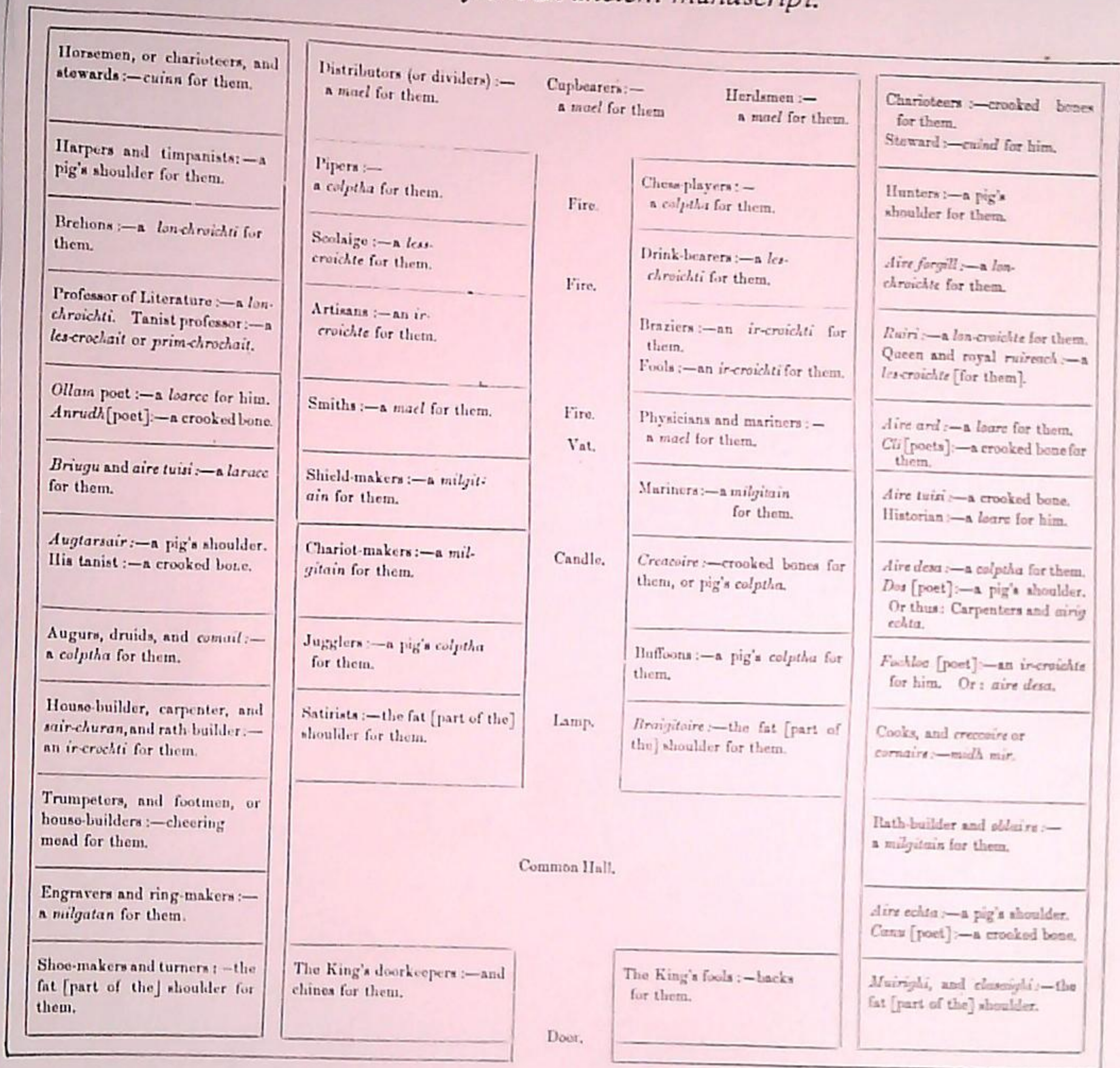
L'on connaît le rôle de la hiérarchie dans le choix du morceau à donner à travers le plan du Festin de Tara, depuis le Roi jusqu'au dernier des invités.

Il est naturel de supposer que les Sui lettrés (Scribes) qui les remplacèrent progressivement et à qui revenait le soin de rédiger l'histoire de l'Irlande en écriture latine, sous influence de leur nouvelle croyance, modifiaient les anciennes traditions orales conformément aux idées de la nouvelle religion, y évacuant toute trace de paganisme.

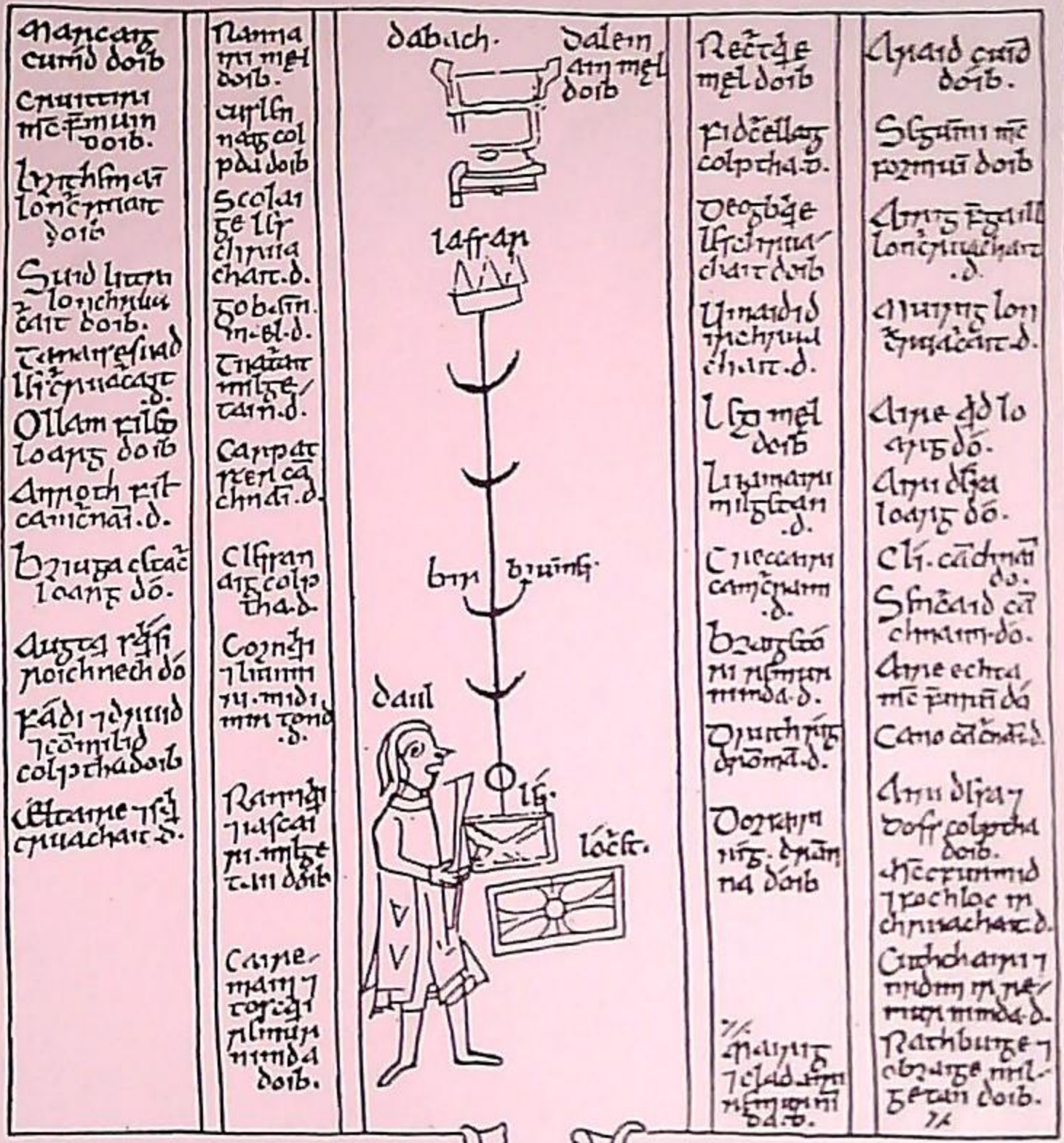
Il existait des Maisons pour banqueter – v. irl :

FLETTECH = Fled +Teg - *VLEDOTEGOS « salle de Festin (B.M.T., 162)
– gall.GWLEDD-DY.

The seating plan of the banqueting hall at Tara,
from an ancient manuscript.



Nuado me felleon me all doir me tnatu
me carit atotomd cerna fhu lafndim
tech moz midcuigda qtz mhlfa.



PLAN OF BANQUET HALL FROM THE BOOK OF LEINSTER



*Tara, cross-quarter days,
8 November and 4 February*

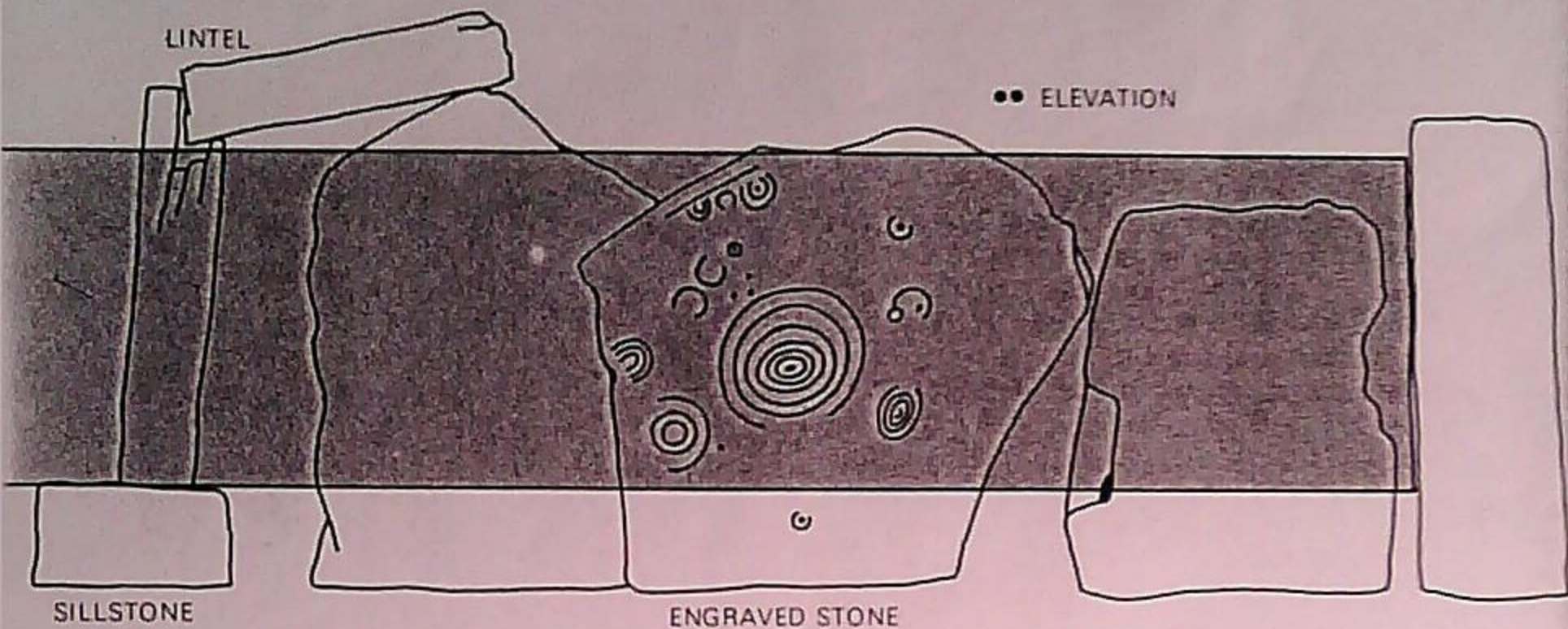
Cairns L and U on Loughcrew, and, according to the ground plans, passage 1 at Dowth in the Boyne Valley, are all aligned to mark the cross-quarter days in November and February. Solar and lunar observations made at Tara during 1980 by our research group, and further observations made in February 1981 by local researchers Denis McCarthy and Patrick McNamee, confirmed that Tara is synchronized to Cairns L and U. This group of four mounds indicating the commencement of winter and spring shows that these points in time had major significance in the calendar of the mound builders. Cairn L and Dowth are both large focal mounds. Compared with this only one passage mound, the diminutive satellite, Cairn S, remains to indicate the cross-quarter days in May and August marking summer and autumn. It is the corresponding alignments of the four mounds in the November-February group that present the most convincing evidence for cross-quarter day observation.

The beam of light that enters the chamber of Tara is formed by a sillstone, a lintel and two uprights at the entrance. These form an aperture 24 in. wide, allowing a stream of light to strike the 48-in.-wide backstone. The sillstone is aligned to the horizon, so that the light beam strikes the backstone at the moment when the sun's disc appears above the horizon. The cross-quarter

An aerial view of the Hill of Tara. The megalithic mound is to the right of the circular earthworks.

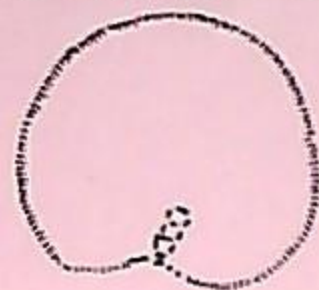
day is indicated when the patch of light is centred on the backstone. As a solar construct Tara could not be as accurate as Cairns L and U, where the passages are twice as long, or Dowth, which is at least three times as long. Yet, considered essentially as a sundial, Tara is still monumental in scale and daily changes in the position of a 13-ft-long sunbeam are more than adequate to determine specific dates.

Tara lies 10 miles southwest of Newgrange and, like Newgrange, it is steeped in ancient myth and tradition. It has always been associated with *Samhain*, the Celtic observance of the year's turning in November, and this event is well documented. Mythologically, the mound also has associations with the Tuatha Dé Danann, or the 'Lords of Light'. They arrive from the air and cast a darkness over the sun for three days. They bring four talismans, one of which is the Great Fál or the 'Stone of Knowledge'. According to the Dindshenchas, the ancient lore associated with features of the landscape, this stone was one of four stones positioned in the cardinal directions on Tara. It may be significant that the Hill of Tara, the political centre of ancient Ireland, is aligned north-south.

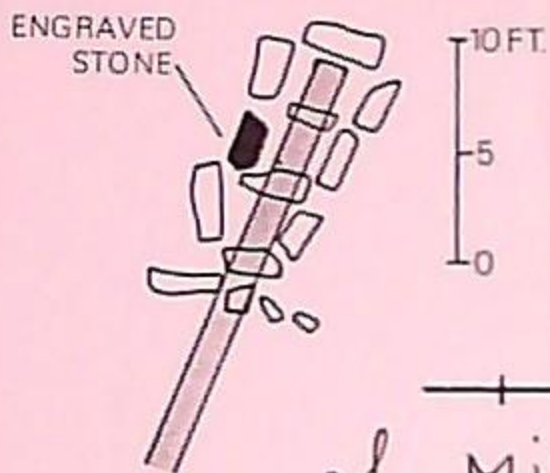


A view of the mound from the southwest.

THE MEGALITHIC MOUND AND PASSAGE AT TARA



GROUND PLAN



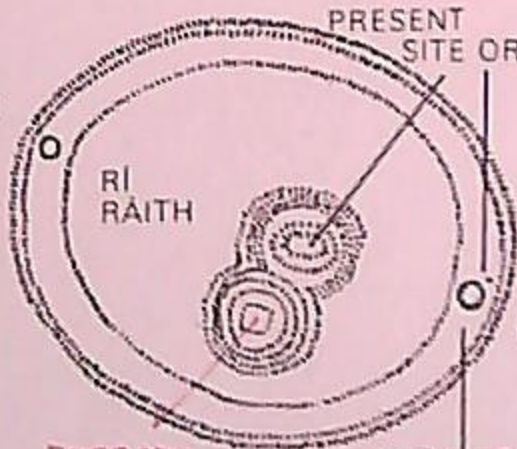
of MIDCHVANTA.

THE HILL OF TARA

0 500FT.



RATH DU ROI LAOGHAIRE



FORRATH siege royal.

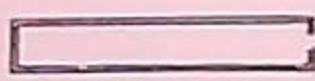
MEGALITHIC MOUND

STONE OF FAL

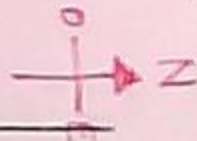
PRESENT SITE ORIGINAL SITE

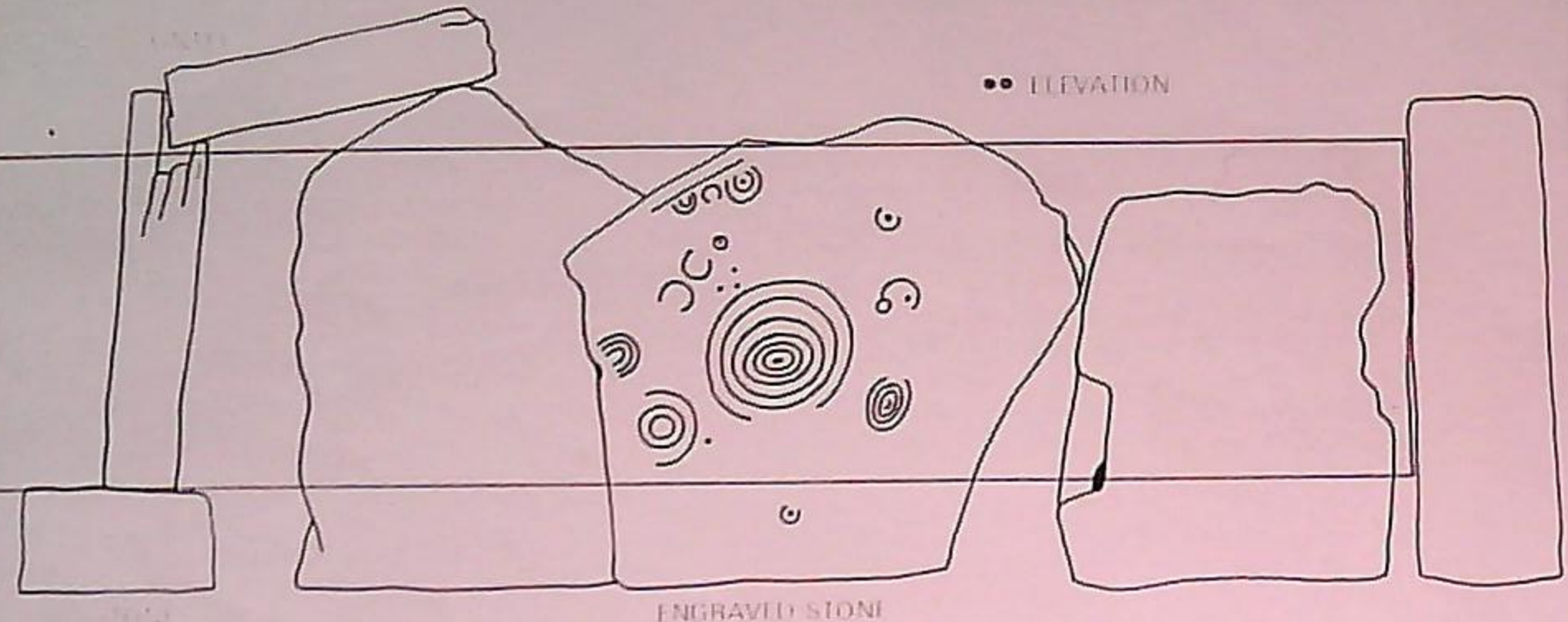


RATH OF THE SYNODS



HALL OF TARA TERAH MIDCHVANTA

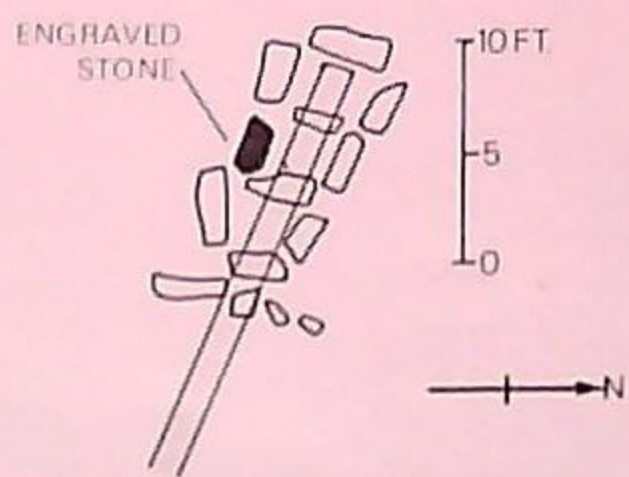




THE MEGALITHIC MOUND AND PASSAGE AT TARA



A view of the mound from the southwest.



Tara, cross-quarter days, 8 November and 4 February

Cairns L and U on Loughcrew, and, according to the ground plans, passage 1 at Dowth in the Boyne Valley, are all aligned to mark the cross-quarter days in November and February. Solar and lunar observations made at Tara during 1980 by our research group, and further observations made in February 1981 by local researchers Denis McCarthy and Patrick McNamee, confirmed that Tara is synchronized to Cairns L and U. This group of four mounds indicating the commencement of winter and spring shows that these points in time had major significance in the calendar of the mound builders. Cairn L and Dowth are both large focal mounds. Compared with this only one passage mound, the diminutive satellite, Cairn S, remains to indicate the cross-quarter days in May and August marking summer and autumn. It is the corresponding alignments of the four mounds in the November-February group that present the most convincing evidence for cross-quarter day observation.

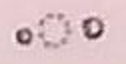
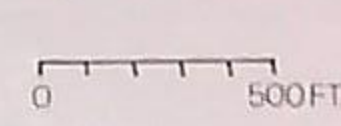
The beam of light that enters the chamber of Tara is formed by a sillstone, a lintel and two uprights at the entrance. These form an aperture 24 in. wide, allowing a stream of light to strike the 48-in.-wide backstone. The sillstone is align-

An aerial view of the Hill of Tara mound is to the right of the circle.

day is indicated when the p centred on the backstone. As Tara could not be as accurate as where the passages are twice as which is at least three time considered essentially as a sun monumental in scale and daily position of a 13-ft-long sunbea adequate to determine specific

Tara lies 10 miles southwest and, like Newgrange, it is st myth and tradition. It has associated with *Samhain*, the Cel the year's turning in November well documented. Mythologic also has associations with Danann, or the 'Lords of Lig from the air and cast a darkness three days. They bring four t which is the Great Fál or the ledge'. According to the Di ancient lore associated with landscape, this stone was on positioned in the cardinal direc

THE HILL OF TARA



Lía faíl

Fail (Lia Fal)

La majorité des anciennes sources la dépeint comme une pierre plate, comme un marche pied, ou encore une pierre de gué.

Des sources tardives la voient comme une pierre dressée ayant une configuration phallique.

Feux de St. Jean

FEUX DE LA SAINT JEAN :

Je prends le risque de passer pour un trublion, ma fois tant pis. Cela ne sera pas la première fois et malheureusement pas la dernière. Mais il importe, malgré les on-dits, les clichés tout faits, les poncifs et autres lieux communs, d'apporter le maximum d'éclairage sur les sujets particulièrement galvaudés, où le merveilleux se mêle le plus souvent au rocambolesque, le tout l'emportant sur les faits et la réactivité..

Ainsi donc, quelquefois, souvent, la pyramide d'illusion s'écroule au grand dam et scandale de ses fidéistes.

Qu'en est-il donc des « Feux de la St Jean » et qu'il y a-t-il de « druidique » pour ne pas dire de Celtique, dans la célébration de ceux-ci ? Patatras, ça s'effondre dès le départ ! Car, depuis 1868 (Roger de Belloguet « Ethnogénie gauloise ») avait déjà déterminé la constitution de l'année celtique et remarqué que celle-ci ne comportait que deux grandes fêtes partageant l'année en deux saisons : l'une au 1^{er} mai (approximativement) Beltène – gaulois * BELOTENEDOS (l'été), et Samain *SAMONIOS, l'hiver. Uniquement à ces deux fêtes l'on allumait des feux : BELTENE signifiant justement « Feu de Belos » (ou Belios). L'on y amenait les troupeaux pour les protéger de l'épizootie en les faisant passer entre deux grands feux. Le second feu était allumé après que tous les feux aient été éteints, puis rallumés à partir d'un bûcher central par la personne d'un sacerdoce, à savoir le Druide.

A remarquer donc, que ces fêtes celtiques n'étaient ni solsticiales, ni équinoxiales, car décalées de ces repères de quarante à quarante cinq jours par rapport à la saison réelle.

Cette proposition offerte en 1868 par R. de Belloguet a été confirmée depuis par la découverte de l'étude du Calendrier celtique, dit de Coligny (Ain) en 1897 ! Bien que cela fut donc connu depuis le début du siècle dernier. Le grand Folkloriste Arnold Van Gennep, dans le tome premier, IV, paru en 1949, rappelait aux admirateurs aventureux et aux néo-druides français : « *Le choix des celtes, notamment, pour expliquer les feux et bûchers solsticiaux de la France, est l'un des plus absurdes. Car il se fait, et ceci les celtisants le savent, mais les celtomanes, ceux d'Ile-de France et de bourgogne entre autres l'ignorent, que les celtes proprement dits, ceux des Iles britanniques et de l'Irlande, ne font pas de feux au Solstice d'été ou à la Saint Jean, même maintenant encore, depuis leur conversion au christianisme. Ils en font deux fois par an, et ceci aussi loin qu'on puisse remonter historiquement, à deux moments de l'année, séparés exactement par six mois : la veille du 1^{er} mai, ce sont les Beltane fires : et la veille du 1^{er} novembre, ce sont les Allhow Even Fires, ou les Hallowéen fires, dates qui j'insiste, ne coïncident pas avec les équinoxes.*

.....

On admettra que dans ces conditions, je ne vois aucune utilité à dissenter longuement cette théorie « absurde » dans le chapitre suivant au cours des exposés analytiques.

Malgré cet avertissement autorisé, nos néo-druides mettent assez rarement leur nez dans les recherches entreprises par les Universitaires, pour lesquels ils manifestent un « sainte » horreur, car elles les obligeraient à rectifier de nombreuses légendes parfaitement erronées. Aussi continuent-ils imperturbablement à annoncer « leurs propres vérités ».

1949 est peut-être déjà loin. Mais il existe un ouvrage suffisamment récent et diffusé avec abondance, pour s'informer de ce qu'il en est des « fêtes celtiques ». Le dernier livre de Françoise Le Roux et Christian J. Guyonvarc'h, publié en 1995 aux Editions Ouest France Université, spécialement consacré à ces Fêtes celtiques.

Quant à savoir quelle est l'origine exacte des « Feux de la Saint Jean », je laisse à d'autres le soin d'en discuter. Certains les pensent d'origine germanique ? C'est possible, mais là-dessus rien de bien net à développer.

Pour ce qui concerne le rituel « néo-druidique » proposé par Monsieur Louis Berbot, je lui laisse le soin de démontrer l'authenticité celtique et traditionnelle d'une composition inspirée par les tenants de nombreux Gorseddou de Bretagne. Elle-même est en partie tirée de fragments du Barddas gallois de Williams Ab Ithel. Il y a longtemps que le procès des forgeries de cet inventeur a été fait, et je ne vais pas m'étendre là-dessus au risque de vous indisposer et de vous faire perdre votre temps. Tout cela est bien sûr du plus pur romantique aussi bien pour l'époque que pour l'esprit.

Donc, désolé de vous laisser la corvée du choix. Celui-ci risque de décevoir, de peiner, ou encore de mettre en boule, ce charmant et probablement gentil rêveur. Mais il faut parfois savoir remettre ses pendules à l'heure.

Amitiés et bon courage à vous tous.

Fêtes calendaires

Principales fêtes calendaires :

Dans le domaine des survivances païennes quelques traditions celtiques ont survécu à travers les collèges ou « Covents » des sorciers et sorcières de Grande Bretagne et d'Irlande, notamment en ce qui concerne le découpage du temps journalier, comme de celui de l'année.

Les grandes assemblées de sorciers se tenaient en général au dehors et à l'écart des villages. Elles commençait le soir entre neuf et dix heures et ne se terminaient qu'à l'aube.

Il existait quatre « Sabbats » par an : le 2 février (Candle moy Day), la veille du 1^{er} mai, le 1^{er} août (Lammas) et la veille de novembre (All Hallow E'en). Cette partition correspondait à une division en deux parties : mai début de la saison d'été et novembre début de la saison d'hiver, avec l'addition de deux dates intercalaires ne tenant compte ni des semailles, ni des moissons, ni des solstices, ni des équinoxes. En revanche l'ouverture de deux saisons « l'une lumineuse », l'autre « nocturne » marquaient la reproduction des animaux sauvages ou domestiques.

C'est à ce type de fêtes calendaires que dès le X^{ème} siècle fait allusion Cormac, archevêque irlandais de Casher quand il note que : « *de son temps on allumait quatre grands feux aux quatre grandes fêtes des Druides, à savoir : en février, en mai en août et en novembre* » (C. Vallancey – Collectanea de Rebus Hibernicae – édi. 1770-1804 – N°X – p. 464).

Sept siècles plus tard, en 1661, Isobel Smyth de Forfar reconnut que « *grâce à ces réunions, elle rencontrait le diable chaque trimestre, à Candlemas (chandeleur), Rood Day, Lammas et Hallowmas* ».

Le rapprochement des deux textes montre, à travers le temps, les liens de continuité de la vieille croyance celtique sous la couche superficielle du christianisme, à travers le Convents des « sorcières insulaires » (G.R. KINLOCH – Reliquariae Anticae Scoticae – éd. 1642 – p.133)

(Références données par Margaret Murray « le dieu des sorcières » – Ed. Denoël – Paris 1957)

fêtes (CALENDAIRES)

= *veilis, litus.*

cf. "FÊTES CALENDAIRES"
DOSSIER CENTRALE
(BLEU-VERT).

Termes vieux celtique sur les Fêtes calendaires :

LITUS	« cérémonie, célébration, fête sacrée »
LITUCCOS	a / on – adjectif « pieux, dévot »
LITUMAROS	« Maître de cérémonie » « rituel »
LITUVIROS	« homme pratiquant »
LITIS//LITUS	n. c. f. « rite, culte »
LITOM	celtibère LITON , n. c. n. « sacrifice, faste »
LITOMU	n. c. f. « culte, acte rituel ».
NE LITOM	« pas de culte » formule d'anathème « excommunication »

LITUS BLEDANAS : Les liturgies de l'année.

En attendant la réédition des liturgies de l'année (Litus Bledanas) composées et mises en forme par notre regretté Maître VISSURIX, à partir du schéma calendaire de Coligny, études parue dans le numéro 14 de l'année 3830 M.T.. Nous donnons ci-dessous et résumée sous forme de tableaux circulaires, les principales fêtes de l'année celtique (AGINACAS) à commémorer par les kredennouriens, avec les éléments symboliques s'y rapportant.

Pour mémoire, rappelons que l'année celtique primitive qui était chargée de rythmer la vie humaine en accord avec le rythme cosmique, dont le cycle illustre les différentes fonctions de la vie, était luni-solaire et divisé selon un rythme binaire partageant l'année en deux grandes périodes de six mois.

Une période sombre débutait le temps rituel, et une lumineuse le clôturait, cela à l'image même d'une journée complète avec ses phases d'obscurité et de jour. Ces deux parties de l'année traditionnelle hiver-été, étaient respectivement indiquées par GIAMON et SAMOS. Une subdivision quaternaire fait néanmoins partie des axes annuels du Festiaire des Celtes, joignant aux deux grandes fêtes du pivot solsticial les deux points équinoxiaux.

Les fêtes y sont à célébrer selon les contraintes du bas monde le jour le plus proche des jours indiqués, soit vers midi, soit le soir au coucher du soleil. Pour ce faire on consultera utilement le tableau des Litus Blédanas figurant au dos des calendriers celtiques. La fête retenue dans le mois et le jour celtique décidé, on se reportera au calendrier qui porte en marge les correspondances grégoriennes, permettant de situer avec exactitude la date profane de la commémoration.

Les groupes druidiques possèdent un cycle de fêtes fixes dont les suivantes sont à observer par les croyants et initiés des trois ordres et des trois classes. Elles sont associées à des couleurs qu'empruntent les décors et ornements et assorties de recommandations alimentaires.

1 – La première nuit de l'année CINTUNOXSAMONI, (Kentroz)

2 – Les huit Grande fêtes :

Les quatre BENNAS :

- La Naissance – GENIMALACTA (Ginivelezh) Solstice d'hiver
- Les Semailles – SATI (An Had) Equinoxe de printemps
- Le milieu de l'été – MEDIOSAMONIOS (Mezheven) Solstice d'été
- la bonne récolte –SUTREBA (Trec'h Trevad) – Equinoxe d'automne

Les quatre AGNACAS SENOCOMENES (c'est-à-dire les quatre fêtes celtiques traditionnelles)

- SAMONIOS Récapitulation de l'été, début d l'année (Heven)
- AMBIVOLCIOS/BRIGANTIA – Lustration/la très sacrée (Amgwalc'hi)*
- BELOTENEDOS – Le feu de Belos (Beldan)
- LUGUNASADA – les Noces de Lugus (Eured Lug).

3 – Fêtes particulières liées au calendrier grégorien :

EPONA (le 18 décembre)

Et les cinq archégètes :

- NATROVISSUS (le 17 décembre)
- LUGUMARCOS (le 16 janvier)
- VISSURIX (le 14 mars)
- OLLOVINDOS (le 11 juillet)
- ARTONOVIOS (le 3 août)

On banquette aux huit grandes fêtes, ainsi qu'à Epona et Caterva Epona (Kaderven Epona) « le sillon d'Epona » à Vestis (Evadeg) « les frairies ».

Chaque sacrifice est suivi d'une libation rituelle et commune.

ferchertne

Virocerdinia

FERCERTNE – FERCHERTNE :

Fercertne file – Sous ce nom la tradition désigne trois personnages mythiques qui auraient joué le rôle de poètes, respectivement à la cour de LABRAID l'exilé (Labraid Loingsech), Roi de Leinster, de Conchobar, roi d'Ulster et de Curoi, Roi de Munster.

Cette trinité ne représenterait qu'un seul et même personnage et il faudrait interpréter FERCERTNE FILE, comme FER-CERTNE « l'homme de l'art ».

Un Fili (poète et prophète) joue un rôle principal dans le récit de l'Immcallam in da thuarad (Le Dialogue des deux Sages).

TRAIG SRUTH FERCHERTNE – 1. COIG FEDA IN GACH SNAITHI
« Torrent (de science de Ferchertne, c'est-à-dire cinq lettres dans chaque fil ».

finn.

FINN – Vindos :

Finn était le petit fils ou l'arrière petit fils de Nuadu, ce qui semble l'apparenter de près au BWYNN ap. NUDD de la tradition galloise.

GWYNN ap. NUDD est «un guerrier chasseur voyant », et le Roi de ANNWFN, domaine comparable au Sid de la Tradition irlandaise.

La place forte de FINN, chef des FIANNA est ALMU en Lagin (Leinster » et son rival GOLL est le chef du Fian de Connacht –Connaught).

On souligne la **générosité sans limite** de Finn, vertu essentielle de la « troisième fonction ».

FERCHERTNE : Serj Pineau - Esunertos
FINN : Serj Pineau - Esunertos

rapport à la longue nuit d'ignorance qui les précédèrent. Nous voulons parler ici, de nos frères et Maîtres en esprit, Morvan Marchal fondateur de la première revue d'Etudes druidiques : Nemeton, Guillaume Berthou-Kerverzhiou et Arzel Even dans le domaine de la Tradition spirituelle, des Professeurs comme d'Arbois de Jubainville et Georges Dumézil, l'un chargé de l'érudition et de la civilisation des Celtes, l'autre d'explorer l'immense domaine des indo-européens. Autant de chercheurs infatigables du Graal qui, aujourd'hui passés au couchant du monde occidental, auront eu l'inestimable mérite d'ouvrir dans les méandres et les brousses de mémoire, des laies forestières conduisant au seuil de la Première Clairière.

Dans cette tâche de défricheurs, aucun ne manquera, et c'est heureux pour notre démarche, de bousculer dans leurs tailles salvatrices quelques-uns des vieux poncifs hérités de l'obscurantisme du XVIIIème siècle. Poncifs auxquels s'attardèrent avec complaisance, en plein XXème siècle certaines écoles dites "druidiques". Nous avons signalé dans l'alouette N°3 (ou 1^{er} série réédition fascicule C), sous le titre : *"De quelques idées reçues concernant la religion des Celtes et des Druides"* les remarquables et romantiques absurdités qui parfois y circulent encore. Nous éviterons donc ici de radoter dessus.

En enfourchant notre machine à remonter le temps, il nous paraît indispensable, et cela ne fera de mal à personne, de découvrir à travers le clair-obscur de l'histoire, le lieu et le temps qui nous feront rencontrer pour la première fois l'image des philosophes dont nous sommes en quête. Au risque de décevoir la vision toute profane de romantiques attardés, et d'écorcher la fable, les druides ne surgirent point tout armés de pieds en saie blanche, baguettes magiques à la main, des forêts profondes d'où sortirent des bandes nomades indo-européennes. Après l'atomisation, de ces groupes d'où les Celtes essaimèrent, de ces Hautes régions du Danube, jusqu'aux rivages de l'Atlantique. Les écrivains antiques les signaleront pour la première fois, installés à l'ouest et au centre de l'Ibérie, ceci dès le Vème et IVème siècle avant notre ère.

Simple indication lapidaire, qui n'apportent rien quant à l'existence ou à l'absence d'un sacerdoce particulier à ces peuples, pour cette période. Ce n'est que dans le second siècle avant notre ère, à travers les écrits du grec Sotion d'Alexandrie traitant de la "succession des philosophes", que nous trouvons mention du nom des Druides, sans pour autant que cet auteur nous fournisse plus de précision géographique que leur appartenance aux Celtes et leur présence chez les Galates d'Asie Mineure, dont les bandes mercenaires envahirent le pays au 3ème siècle avant notre ère. Ce témoignage ne signifie nullement qu'à l'époque où écrivait Sotion, ces philosophes constituaient un Collège sacerdotal organisé.

On ne possède par ailleurs, nul autre témoignage antérieur de la création d'une institution de ce type, ni pour la celtique d'Allemagne, ni pour celle de Bohême-Moravie, du Danube ou de la Celtibérie. Il faut donc cesser d'imaginer repousser l'origine d'un druidisme préhistorique au-delà du début des Ages des Métaux jusque dans une mystique ou lointaine et introuvable Atlantide.

Ce qu'il y a de plus assuré aujourd'hui, c'est que tout se passa en effet comme si l'institution proprement dite avait vu le jour dans la partie la plus occidentale de l'Europe, sur les lieux même où s'installèrent, le plus tardivement et le plus durablement, l'expansion finale des derniers bords celtiques. Il apparaît d'autre part, que cette institution dûment constituée peut être située avec quelque certitude, pour la celtique des Gaules, vers le temps des premiers effondrements de la royauté, c'est-à-dire vers l'ultime quart du second siècle avant notre ère.

On ne peut pour autant douter de l'existence chez les Celtes de l'antiquité, d'individus socialement chargés d'assumer au sein des groupes des fonctions rituelles et cérémonielles, ainsi qu'un rôle de maintenance de la Sagesse, de l'histoire et des lois morales de ces sociétés, ceci pour les périodes antérieures au second siècle avant notre ère.

En cela, la situation d'une prêtrise à l'intérieur de ces groupements nomades ne différait en rien de celles rencontrées dans les autres corps indo-européens de l'Europe préhistorique : moitié prêtres, moitié médecin-men, comme il en ressort de l'observation de César pour le monde germanique (César, B.G. – VI -21), qui ne disposera jamais à l'encontre de l'univers celtique d'une corporation sacerdotale apparemment structurée. Avant l'apparition du druidisme constitué, existait donc une prêtrise en milieu celtique ; Tite-Live (XXIII, 24-12) en parle incidemment à propos des Boïens d'Italie pour l'année -216. On y parlerait même de prêtresse « Antistita ». (cf. *cic, Verrem actio.*)

A côté d'eux, et comme dans tout le domaine Indo-européen, le père, mais aussi la mère de famille, disposaient de la responsabilité pour le culte domestique, et en de nombreuses occasions suppléaient, en l'absence de tout membre sacré, aux fonctions religieuses de celui-ci.

Sous quelle pression, mouvement ou individualité, la fonction traditionnelle du chef religieux précédemment clanique, voire familial, s'est-elle constituée en une collectivité devenue fameuse sous le nom de « Druidisme » ? Au point de former à l'intérieur de celles-ci, une classe particulière qui couvrira au moins trois domaines : celui du culte, de la justice et de l'enseignement. Ceci fait partie de ces énigmes encore non résolues pour lesquelles, en l'état, nous ne disposons d'aucune réponse.

Par contre, ce qui paraît le mieux assuré, c'est la connaissance de l'épicentre géographique d'où serait issu ce Collège sacerdotal, assez tôt repéré des observateurs antiques. César qui commença la guerre des Gaules en l'an 58 avant l'ère commune et la finira en 51, a réuni sur les druides un certain nombre d'informations consignées dans son livre VI, à la lumière desquelles il apparaît que l'opinion généralement reçue en Gaule à son époque, faisait du druidisme une importation étrangère venue de Grande-Bretagne. Cette origine insulaire de la doctrine druidique, retiendra toute notre attention.

C'est dans ces îles au nord-ouest du monde, comme l'indique les textes irlandais, c'est à dire au nord ouest de l'Ecosse, qu'était apparemment situé le centre de l'enseignement druidique, et les Gaulois contemporains du conquérant romain traversaient la Manche pour en recueillir la doctrine, tout comme les Gaëls du premier

cycle héroïque de Conchobar et Cūchulainn franchiront la mer d'Irlande pour y apprendre, avec le maniement des armes, les techniques magiques et médicales que devait comporter l'essentiel de l'instruction morale et philosophique des Druides.

Ainsi donc, l'introduction de ces doctrines en ce qui concerne la Gaule, ne remonterait pas à une période tellement éloignée du premier siècle avant notre ère. Au milieu de ce siècle, on se rappelait encore un temps où le druidisme n'existait pas en Gaule. Pour ce qui est de la date exacte, nous sommes probablement destinés à l'ignorer toujours.

A l'appui du témoignage de César, nous possédons par ailleurs celui d'un presque contemporain du conquérant, le rhéteur Timagène, qui attribue au clergé gaulois des druides, l'enseignement qu'une partie du peuplement de la Gaule était indigène, mais qu'il y en avait une autre qui était venue des Iles extrêmes "*Ab insulis extimis*" et des régions situées au-delà du Rhin "*Tractibus Transrhenans*".

A la lumière des quelques bribes de connaissances dont nous pouvons disposer qui, comparées à celles des autres peuples de même famille indo-européenne peuvent éclairer la physionomie du doctrinal druidique, se dégagent un certain nombre d'éléments qui n'apparaissent pas tous conformes aux grands schémas de la pensée traditionnelle et des croyances véhiculées par les ancêtres indo-européens des Celtes.

En, effet le druidisme considéré habituellement comme une création héritée de ce monde de par ses origines ethniques, en diffère sensiblement sur bien des points. Parfois même, il s'écarte quelque peu du schéma type originel que proposent les autres familles de ce groupe, que le comparatisme considère généralement comme relativement homogène.

Cependant, deux courants de vie et de pensée paraissent bien, à l'observation, se dégager. Nous les analysons, personnellement, comme la résultante vraisemblable (car elle eut historiquement lieu) d'une fusion de deux populations d'origine très différentes. Celles-ci, au contact forcé l'une de l'autre, réussirent, non sans difficulté, à établir un compromis. Concrètement, ces deux composantes peuvent se présenter ainsi : Aux confins du monde occidental, là où nous trouvons leurs descendants encore présents, existait une population que l'on considérait comme autochtone. Celle-ci était vraisemblablement accrochée au sol occidental, que limite ou entoure l'océan, depuis la révolution agricole du néolithique. Cela donc, bien des siècles avant l'arrivée des Celtes.

Le réchauffement des terres ayant permis aux anciens chasseurs de rennes une sédentarisation, ces populations y apprirent à cultiver les plantes, élever et contenir les animaux en enclos.

Ces nouveaux paysans regardaient alors la Terre, comme l'origine même de toute fécondité, la dispensatrice de toute nourriture et le bienfait des hommes. Ils en firent une Mère providentielle et divine, dont le culte depuis le mésolithique jusqu'à l'Age du bronze prédominera partout : de l'Inde du Mohendjo Daro, à l'Irlande de New-Grange. Le système social prédominant de ces populations était de type matriarcal. Un culte et des usages religieux étaient rendus à la Terre-nourricière, mais également par voie de

conséquence à l'eau, à la lune porteuse de formes, à la femme et à la fécondité.

L'image de la Grande Déesse apparaissait gravée sur les dalles mégalithiques, dont l'hommage et la célébration privilégiait la vie féconde et toujours renaissante, par le biais du culte des morts que l'on réintérait dans les matrices telluriques qu'étaient les sépultures mégalithiques qui nous sont toujours familières.

Par ailleurs, une recherche attentive de ses élites primitives s'élaborait, pour appréhender, par une voie magique, les secrets ressorts d'une nature que l'on voulait encore plus bénéfique. Nous est parvenu l'écho lointain des pouvoirs de ces temps, dans l'admirable chant gaélique d'Amérigin, qui prétend soumettre à l'emprise de cette magie et par la vertu même de la volonté, les éléments eux-mêmes. Y sont retracés par ailleurs, tous les thèmes des cultures antérieures, auxquels le poète ajoutera ceux de sa propre civilisation.

Dans le système d'excroissance territoriale des civilisations antiques, la poussée des peuples était essentiellement motivée, par la recherche du développement des espaces de pâtures nécessaires à la subsistance du bétail qui constituait l'une des principales richesses vivrières, indispensables à la survie de ces groupes.

Généralement, ce système expansif se faisait au détriment des populations sédentaires, dont le mode de vie, l'économie, la culture différaient considérablement du nomadisme. Et, la confrontation de ces deux mondes se soldait habituellement au détriment de ces populations paisibles, nettement moins aguerries que les coureurs de plaines et de forêts, uniquement préoccupés, comme le notait César en parlant des Celtes, à moissonner le champ des autres.

Selon la fortune des armes, ou l'esprit de résistance qui s'y opposait, l'une des cultures absorbait ou annihilait l'autre. On trouve ce phénomène généralisé sur toute la planète, le monde antique n'y échappait pas. Les Egéens du néolithique devinrent Grecs, les Sumériens du bronze Chaldéens, les Dravidiens du sud de l'Inde Indiens. Mais souvent aussi, juste retour des choses, l'envahisseur était parfois absorbé par le vaincu.

La seconde composante est clairement définie par l'arrivée des grands nomades blonds, pasteurs et cavaliers redoutables, que furent les Celtes. Portant dans leurs bagages les croyances et les dieux des indo-européens, au terme d'une course qui de l'est les projeta contre le mur liquide de l'océan, la plupart d'entre eux n'ayant jamais vu la mer, ils se trouvèrent confrontés à une population sédentaire de cultivateurs besogneux et enracinés, peuples armés de bronze et de cailloux, réfugiés dans des péninsules inaccessibles, ou retirés dans des marécages infranchissables. Eux-mêmes le dos au mur, ils ne possédaient d'autre possibilité que d'opposer à la déferlante celtique la plus vive résistance.

Les Celtes insulaires, sans possibilité de retour en arrière, littéralement bloqués dans leurs ambitions d'expansion à l'ouest, n'auront que le loisir de réfléchir et de composer avec ceux-là mêmes qu'ils espéraient bien asservir. Ils se prirent assez vite d'inquiétude devant ces êtres étranges qui, sans battre la campagne et les bois, savaient tirer

ressource des richesses de la terre, et de leurs mains en renouveler les produits pratiquement à leur gré. Ce qui leur permettait de nourrir sur place un important bétail. Populations qui prétendaient, par ailleurs, agir par magie sur les hommes et les bêtes, et en général sur toutes les forces de la nature, en rendant hommage à la Terre nourricière.

Comme toute sagesse inhérente au mythe, qui ne relègue pas ses antécédents dans l'oubli, mais vit de leur répétition et de leur mémoire, le mythe celtique de la bataille de Mag Tured fait état de ce type de situation ou de drame, connu par la protohistoire, et qui le sera par l'histoire elle-même. Conflit et résolution du conflit. Lequel, sur un plan symbolique correspond en définitive à une création, tout au moins à une remise en Ordre du Monde à la suite d'un état chaotique, ou à une prise de possession de l'Espace suivie de son aménagement. Schéma cosmique type, amplement illustré dans cette Bataille entre civilisations sédentaires et nomades, dont la première est décrite comme des démons de la glèbe, ou Fomoiré, affrontés à la race divine des Tuatha. Au terme du conflit, où chacun confronte ses armes et ses hommes, ses techniques et ses maléfices, dans un combat eschatologique, se négociera un accord consistant pour les premiers, à délivrer à ceux qui en ignorent tout, le secret du temps et la manière de labourer, semer et récolter les richesses de la terre, indispensables à la survie des seconds.

De ce jour, la dialectique Ciel-Terre était installée pour un long temps au couchant du monde. De ce jour "indispensable et merveilleux", les fils des grands nomades blonds se mêlèrent aux filles des sombres démons de la glèbe, qui devinrent elles-mêmes, mères des Dieux des peuples de la Déesse Ana.

Les populations mêlées, les croyances et secrets échangés, les prêtres Celtes aux divinités célestes connurent et incorporèrent à leurs connaissances spécifiques, les techniques particulières des prêtres et prêtresses, sorciers mégalithiques, chacun bénéficiant de l'acquis et des pratiques de l'autre. C'était bien là un plus en matière de comportement sacré, une véritable révolution culturelle à l'échelon de l'extrême occident. Le sens de l'organisation collective, dont paraissent avoir été particulièrement dotées les populations néolithiques et celle du bronze final, contribuera très probablement à l'édification d'un vaste système de pensée, basé sur une structure magique et sacrale, où souvent le sacré était réduit au magique. Aspect particulier que les historiens des religions ont maintes fois observé dans la croyance des Celtes, sans en vouloir, ou pouvoir, déterminer les causes ou l'origine.

Ce système est au demeurant facilement reconnaissable et attribuable aux populations préhistoriques qui devancèrent les Celtes au nord-ouest de l'Europe ; telle : l'importance accordée au matriarcat dans le système celtique de l'épopée et dans les siècles suivants : la primauté de la nuit sur le jour dans le cours du temps, l'influence de l'astre lunaire dans le système calendaire, l'origine funèbre du père divin comme co-géniteur des Celtes, la désignation du Roi à la souveraineté par les femmes, les pratiques médicales développées par l'usage de la phytothérapie, le partage et la distribution des terres par la mère de famille aux enfants mâles sans souci de prérogative de droit d'aînesse etc....

Tous ces traits, à la fois sacrés et juridiques, relevaient en grande partie d'un usage étranger au monde indo-européen. Ils fusionneront pourtant dans un corps de doctrines communes, avec celles des plus anciennes croyances véhiculées par les Celtes. Ces Croyances constitueront globalement l'essentiel et le fondement de la philosophie qui donnera naissance aux premières fratries qui édifièrent les collèges sacerdotaux druidiques.



Fíngen.

Vindogenos

FINGEN *UINDOGENOS

Cf : divination – médecine.

Druide médecin (faith légis) du roi Conchobar il possède les trois médecines qui font de lui un parfait patricien.

A savoir :

- 1 – la médecine du sang (chirurgie)
- 2 – la médecine des plantes (phytothérapie)
- 3 – la médecine du chant (incantation).

Comme tout Vates il pratique une forme de divination particulière la capnomancie, méthode de lecture inductive par la fumée qui s'élève du toit d'une maison.

Ce qui lui permet de poser un diagnostic sur l'état des êtres de la maison : leur santé, leur maladie et même le nombre des habitants.

fin
(divedon)

cf. ESCHATOLOGIE.

Fin d'un Monde
(Cf - Prophéties)

« Avant que vienne la fin de ce monde, la plus mauvaise terre donnera le meilleur blé » (Proverbe breton)

P. Sébillot - Le Folklore de la France :
Fin du monde tome I : 31-51-52-328-330
II : 38 - 96 - 210

Eschatologie

ESCHATOLOGIE

Apocalypse Now ?

"Il se peut que la substance cosmique prédestinée à devenir un monde nouveau, provienne d'un monde évanoui qui l'a précédé et dont la fin était non moins prédestinée".

(Prof. Huxley, Evolution and Ethics)

On ne s'étonnera pas de trouver, dans la dernière partie du « Dialogue des Deux Sages », une longue référence prophétique aux signes du mythe d'un cataclysme cosmique interprété ici comme une « Fin du Monde ultime ». Si les doctrines cosmologiques de la destruction du monde apparaissent comme universelles, il ne semble pas toutefois qu'elles aient toutes hérité de la même finalité que celle proposée à l'Occident par la "civilisation chrétienne". A savoir : la croyance où l'Univers, après jugement d'une déité omnipotente, se résorberait définitivement dans une permanence et une sécurité d'un paradis éternel et immuable.

A côté de cette vision d'un monde strictement linéaire, réclamant un commencement **ex-abrupto** et une fin **ultime et irréductible**, existait une autre vision qui, si elle n'était pas moins catastrophique dans ses effets, n'envisageait pas pour l'Univers un déroulement ultime et irrémédiable ou seul le néant prendrait place.

D'autres mythes décrivent en effet, une autre représentation de la destruction du monde impliquant une théorie cyclique, posant dès lors dans le changement même, la seule permanence de l'Univers. Ces doctrines étaient bien celles des Celtes avant l'arrivée du christianisme, comme elles étaient celles des anciens germains, où le Ragnarok (récit de la destruction du Monde) rappelle qu'elles recélaient en elles-mêmes le germe d'une potentialité à partir de laquelle un nouvel Univers se dégagait : la Fin n'offrant ici, aucune signification au sens cosmique du terme, mais seulement à l'échelle de la condition humaine.

Selon toute vraisemblance, cette doctrine de la destruction du monde, en celtique **DIUEDON** (Celtique **DIUEDON**, littéralement « poser le joug, fin, climax, mener à l'extrême ». Vx. Bret. **DIVED**, Vx. Gall. **DIUED**, Vx. Irl. **DEAD**, **DEOD.**), était déjà connue à l'époque des Védas sous le terme de « Pralaya », littéralement « dissolution ». (Atharva Vêda - 10. 08. 39/40. Selon le Mahabhrata et les Pouranas, l'horizon s'embrasera et 7 ou 12 soleils apparaîtront dans le ciel, brûlant de leurs feux la terre et asséchant les mers. Puis surviendront alors des trombes d'eau, submergeant la terre et détruisant l'humanité (Pourana 24 - 25). Nous retrouvons ici les deux éléments, **FEU** et **EAU**, selon lesquels les druides affirmaient qu'ils prévaudraient un jour sur l'Univers (Strabon, IV. 4. 4). Elle se manifestait à l'issue d'un grand cycle cosmique où l'évanouissement était suivi d'une création nouvelle. Il paraît naturel que cette doctrine ait perduré à travers tout le monde Indo-européen et s'y soit diffusée jusqu'aux confins occidentaux.

Intimement liés au concept primitif du renouvellement annuel du monde que représentent les saisons, les Celtes ont illustré cette notion de dissolution et de récréation périodique à travers leur propre festiaire religieux. La célébration annuelle de la fête de Samonios, répétant la cosmogonie, marquait par sa rituelle non seulement la « sénescence » et la décadence de l'année passée, mais également le signe annonciateur du rajeunissement imminent du monde.

Dans cette phase critique de l'année, était joué un scénario catastrophe, répétition en raccourci de l'achèvement du cycle de la Grande Année cosmique

En Gaule au dire de Strabon (*IV. C. IV. 6.*) dans une île située aux embouchures de la Loire, image symbolique du monde situé au sein de l'Océan cosmique, tous les ans à la même date se défaisait et se reconstruisait dans le cours d'une même journée le dôme qui couvrait un temple, pour lequel chacun avait pris le soin d'apporter les matériaux nécessaires à son recouvrement. Cette oeuvre double devait impérativement être achevée avant que le soleil ne se couche. Destruction et réédification du temple semble avoir été homologués dans l'espace, à la disparition du Monde, suivi de sa reconstruction. Interprétée dans le temps, cette oeuvre évoquait la disparition de la vieille année et son remplacement par un temps « nouveau, frais et saint ».

D'autres témoignages gaulois de l'eschatologie celtique, et des plus anciens, laissent apparaître une vision précise de la Fin du Monde, mais aussi de sa renaissance. D'abord très certainement transmises par l'oralité à défaut de l'écriture, les légendes apocalyptiques bénéficieront dès le 2ème siècle avant notre ère de l'expression monétaire où l'imagerie, toute hermétique qu'elle paraît être, avait charge de les fixer.

Ces monnaies attribuées aux Unelli, tribus gauloises fixées au nord du Cotentin, décrivent un condensé graphique de ces événements exceptionnels dont le sens pourrait devoir s'éclairer par analogie avec le légendaire germanique.

Georges Dumézil constatait que Celtes et Germains ayant eu dès une époque très ancienne des eschatologies analogues, en raison même de leur proximité et de leurs langages apparentés, les descriptions de Fin du Monde décrites par les Scandinaves du Moyen-Age, avant toute influence chrétienne, pouvaient remonter à une époque beaucoup plus ancienne : « *Quand on songe aux Celtes voisins, à l'eschatologie druidique qui existait si bien, qu'elle rappelait aux grecs certaines doctrines de chez eux* » (Georges Dumézil - *Loki*, 1948 p. 162,163)

C'est donc à ces germains que nous emprunterons une partie de l'interprétation qu'il nous est donné de lire sur ces monnaies gauloises du second Age du Fer. Monnaies provenant d'une région maritime profondément celtique, liée aux Armoriciens, et en constante relation avec l'île de Bretagne et l'Irlande.

L'on sait qu'un épisode du *Voluspa*, rédigé au Xème siècle, fait état du cataclysme germanique et de la destruction du Soleil et de la Lune par un loup gigantesque qui dévore le Soleil, alors qu'un autre fait de même avec la Lune, un serpent et un aigle intervenant en plan secondaire. Le texte vaut la peine d'être cité, car il offre à la fois une description et une explication développée de l'abrége graphique que nous présente le monnayage gaulois. « *Il arrivera quelque chose d'extrêmement remarquable : le loup avalera le Soleil, et les hommes découvriront que cela leur est d'un grand préjudice. L'autre loup avalera la Lune, et cela aussi sera un grand détriment... La mer déferlera sur la terre, car le serpent de Midgard se retournera dans sa fureur de géant et montera à terre... Puis, Surt projettera du feu sur la terre et détruira tous les mondes* » ... « *La race de Fenrir (le loup) : parmi eux tous il y en aura un qui détruira le soleil sous la forme d'un monstre. Le serpent fouettera les vagues, l'aigle miaulera* ».... « *Sutr (chef des géants du feu) arrivera du sud avec la mort des branches. Le soleil s'obscurcira, la terre sombrera dans la mer* »

L'on connaît l'importance du loup dans la tradition celtique, image et symbole de la Mort (Cūchulinn, Morrighu, « *Je serai une louve géante...* », et comme Dieu Père des Celtes VALUATIR « le Loup-Père », ou encore CATUUALUATIR, est à la fois berceau et tombeau des hommes.

Comme les mondes viennent de lui et retournent à lui, son rôle eschatologique est patent sur de nombreuses et diverses monnaies gauloises le représentant. Ce loup se retrouve sur les monnaies en question, énorme et hérissé qui dévore le Soleil. Y figure également sous la forme classique de ses représentations gauloises, la roue solaire à quatre ou huit rayons, associée ici à un croissant lunaire cloisonné, l'aigle et le serpent sont présents sous le ventre de l'animal. Au-dessus du carnassier, une feuille géante. Derrière lui, sous la queue, sortant visiblement de son corps, deux paires de feuilles. Nous disposons là, d'un film complet de l'eschatologie celtique. Après avoir avalé Soleil et Lune les détruisant, le féroce carnassier porte ou digère les mondes, qu'il rendra dans un second temps sous la forme de végétation nouvelle, après une opération interne permettant à la vie humaine de renaître.

Le retour de l'Univers après la fin du monde est précisément le deuxième temps du déroulement de ce drame païen. Pour les Celtes, la vie du monde était une suite de processus continus, et son éternité n'avait de sens qu'à travers les alternances successives de veille et de sommeil, de destruction et de création. C'était la permanence même de ces fluctuations qui constituaient l'éternité de l'Univers et cette permanence, faite de régénérations périodiques de l'Univers, apparaît comme le seul sens qui soit applicable aux grandes eschatologies indo-européennes.

Les parallèles existant entre les rédactions médiévales de la légende Scandinave, avec l'image de la monnaie des Unelles, sont évidents. Ils prouvent et confirment la grande ancienneté du modèle mythique de cette Fin du Monde, sans qu'il y ait à chercher pour autant une influence quelconque du monde celtique sur le germanique, ou vice-versa. Ils font simplement partie de ce fond d'intrigues mythiques indo-européen fidèlement bien conservé aux extrémités du monde occidental.

En Gaule, le moyen-âge qui en fixera le thème par l'image, renseigne avec sincérité sur la vision la plus ancienne du paganisme des Celtes, qui concevaient après la catastrophe un renouvellement du monde. C'est sur ce dernier épisode que porteront les retouches des clercs de la nouvelle foi, gommant d'une part l'antique concept, incluant de l'autre l'a priori de la faute originelle, de l'Antéchrist, du jugement et d'un châtement suprême, comme celle d'une fin ultime.

Toutefois, dans sa version initiale, le Dialogue des Deux Sages malgré ces malversations inévitables, a su préserver le mécanisme du syndrome de la catastrophe à venir. Et il apparaît comme un héritage authentiquement païen. Il se présente en fait, comme l'ultime refus des lois naturelles, RECHT AICNID, qu'entraîne leur renversement. Ces lois étant édifiées autour des références aux éléments, lesquels ne peuvent être dédaignés ou méprisés sans que la dégradation progressive du cosmos ne s'ensuive, avec pour conséquence, ses effets plus ou moins nuisibles sur la santé des hommes. Au fur et à mesure de sa mauvaise gestion du monde, l'ordre social humain se dissout, entraînant inévitablement la destruction du Monde. Dans le déroulement du mécanisme, il n'est pas question d'Agents divins : antéchrist ou autres divinités, intervenant pour châtier les contrevenants au bon ordre de l'Univers. Mais il apparaît que ce sont les éléments eux-

mêmes qui se retournent contre les fauteurs de troubles.

A la lecture des paragraphes 175 à 266, qui clôturent le Dialogue des Deux Sages, nous laissons aux lecteurs le soin de déterminer, selon leur propre réflexion sur l'état présent du monde, le futur de celui-ci. L'interprétation personnelle des signes qui leurs sont décrits dans ce dialogue, nous paraît la meilleure indication chronologique pour décider ce qu'il en est du temps et de l'heure où surviendront les événements annoncés par Ferchertne, le File du roi Conchober Mac Nessa à la cour d'Emain Machae.

Esunertos

LE DIALOGUE DES DEUX SAGES



Léon FLEURIOT⁹

L'AUTEUR



Léon Fleuriot (1923-1987) est né à Morlaix. Après des études en histoire, il est détaché au C.N.R.S. en 1958. En 1964, il présente sa thèse de Doctorat sur le vieux-breton (*Dictionnaire et Grammaire*). Il est nommé professeur à l'Université de Rennes en 1968, et Directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études en 1977. Il meurt à Paris en 1987 et est inhumé à Morlaix.

Léon Fleuriot est connu principalement pour ses travaux sur le vieux-breton : *Dictionnaire des gloses en vieux-breton* (1964) et *Le vieux-breton*.

Éléments d'une grammaire (1964), ouvrages indispensables pour tous ceux qui travaillent sur les langues celtiques, et tout spécialement sur la langue bretonne. Le premier de ces ouvrages a été réédité, avec des compléments, à Toronto, en 1985.

Il est également l'auteur d'un important ouvrage d'histoire : *Les origines de la Bretagne* (Payot, 1980 - réédité), où il fait montre d'une étonnante érudition.

Il a écrit beaucoup d'articles, participé à des ouvrages collectifs, etc. On trouvera dans les *Mélanges* (voir plus haut) son importante bibliographie (p.19-50).

A

Les textes ici rassemblés ont été publiés entre 1962 et 1987, année du décès de L. Fleuriot, soit pendant une période d'un quart de siècle. Il ne faut donc pas s'étonner si l'auteur a jugé bon de revenir sur tel ou tel point. Dans un de ses articles il écrit "En revoyant, après des années, un travail déjà ancien, il est fréquent d'avoir à se corriger" (EC t.19 p.266). S'il ne nous avait pas quitté prématurément, il aurait probablement apporté bien d'autres corrections, modifications et compléments, car il savait que les travaux de recherche, même les plus savants, sont perfectibles.

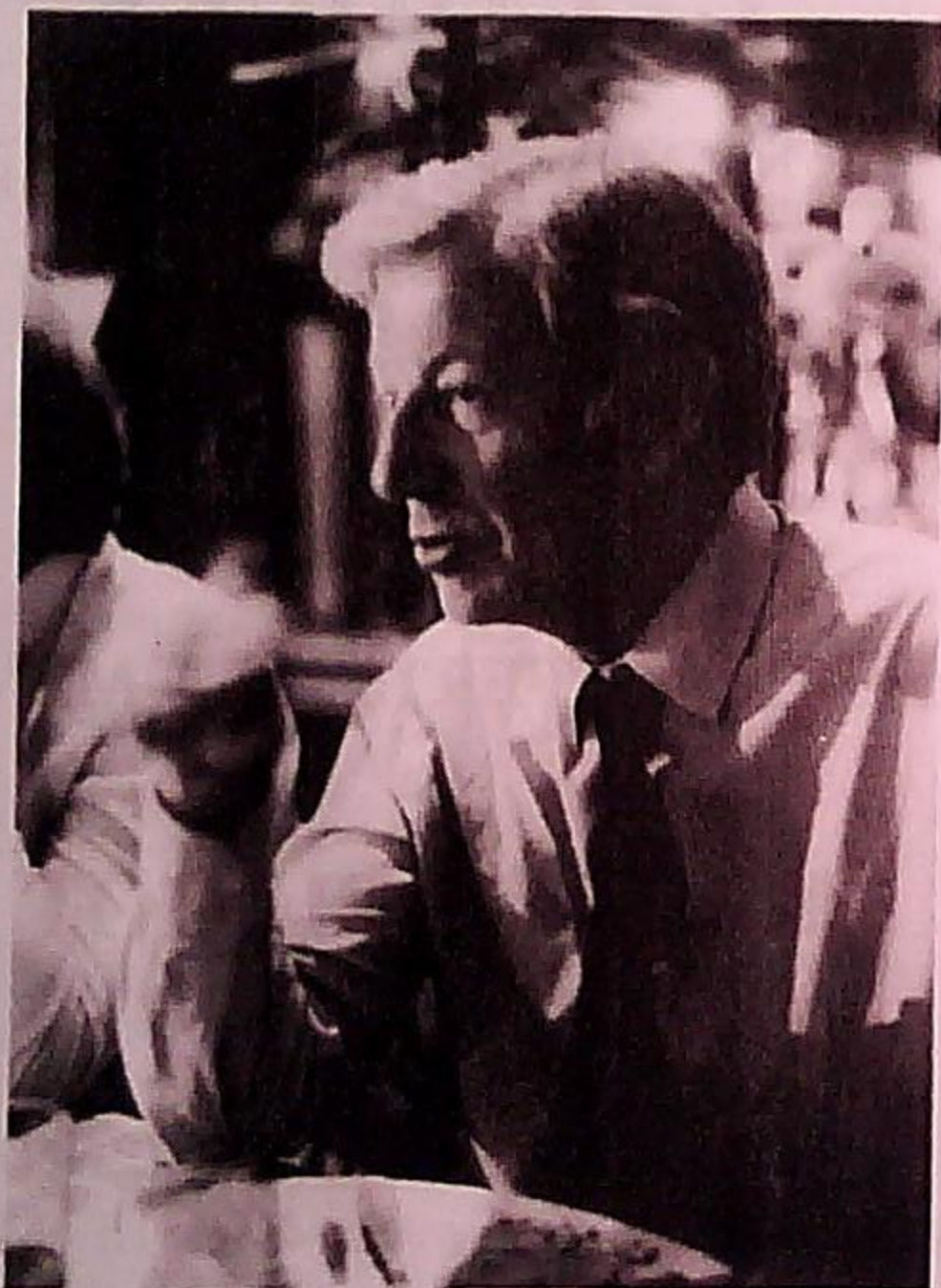
Nous avons reproduit les articles sans apporter de modifications, mis à part une homogénéisation des abréviations utilisées, en adoptant en général les plus récentes, plus conformes aux habitudes prises par la majorité des celtisants. Nous avons également corrigé quelques coquilles, parfois changé de police, modifié quelquefois la présentation, etc. Mais le texte lui-même n'a pas été changé.

Nous avons respecté la pagination de la revue afin que les références soient les mêmes pour ceux qui consulteront ce livre ou ceux qui liront les *Études celtiques*.

Nous avons pensé ajouter en note, avec l'aide de P.-Y. Lambert, de Gw. Le Duc et de quelques autres celtisants, quelques remarques, corrections ou compléments. Pour diverses raisons, il s'est avéré difficile de faire ce travail, ces notes pouvant parfois prendre des dimensions trop importantes pour l'ouvrage. Aussi avons-nous finalement préféré présenter les articles de L. Fleuriot tels qu'ils ont été rédigés entre 1962 et 1987.

Je tiens ici à remercier cordialement Pierre-Yves Lambert qui a eu l'amabilité de me faire un certain nombre de remarques qui m'ont permis d'améliorer la présentation de l'ouvrage.

Gwennole Le Menn



LÉON FLEURIOT,
1923/1987

RAKLAVAR

D'ar 15 a viz meurzh 1987 - pemp bloaz zo dija - ez ae hor c'henvreur ha keneil Fleuriot da anaon. En un doare trumm ha dic'hortoz. Dic'hortoz dezhañ, dic'hortoz d'ar re all. Gwech ar mare e c'hoarveze dezhañ komz din eus un trubuilh bennak gant e bouez-gwad hag aketus e kemere amzer da ziskuizhañ. E Lokireg, en hañv : e-pad pell amzer en doa tremenet e vakañsoù o sevel e di, lavarout a ran mat, o sevel e di, gant e zaouarn e-unan, hag ar wech nemeti on bet ouzh e welout eno, em boa e skoazellet da veskañ simant a-benn fontañ ur voger bennak; diwezhatoc'h avat, diwar furnez, en em redie da chom ur mizvezh dilabour, o vageal pe o pourmen. Pa veze er Skol-Veur ivez e klaske kaout, da vare kreisteiz, etre e genteliou, un herradig diskuizh. Marteze, goude-holl, e oa chalet un tamm gant e yec'hed. Met un doare sioul a veze gantañ atav, ur prezeg kompez ha kempouez, hag ur galloud souezhus da chom ingal e gomz pa veze reuz ha freuzh war e dro : piv 'oar, bez' e c'hell bezañ e chome stegnet e nervennoù ennañ e-unan dic'houzvez d'ar re all. Kentoc'h e kredfen avat e oa deut a-benn da gemer gant pasianted kudennoù ar vuhez, hep reiñ re a bouez da draoù hag a zo, dre ret, berrbad.

Evel kelenner eil derez en doa kroget Leon Fleuriot gant e labour en Deskadurezh-Stad : ar vicher avat ne blijje ket dezhañ ha ne zegouezhe ket gantañ. Er C.N.R.S., dre chañs evitañ hag evidomp, e kavas e hent : ober furcherezh. N'eo ket avat war an hendraouriezh hag an istor, hag a oa bet an danvezioù pleustret gantañ da gentañ, met war ar yezhoù keltiek. Ha, da gentañ holl, war ar brezhoneg-kozh, diwezhatoc'h war ar galianeg.

E dezenn a zo evel ur maen-miltir e studi ar brezhoneg. Meur a hini a oa bet, araozañ, oc'h embann pennadoù, kavadennoù war ar brezhoneg-kozh : Thurneyesen, Whitley Stokes, ha dreist-holl Loth. Met an hini kentañ eo bet Leon Fleuriot o vont a-zevri war ar studi-se : a-hed tri bloavezh (1957-1960) en deus ensellet 1300 dornskrid latin eus an IX^{vet} hag an X^{vet} kantved ha kavet, en o zouez, 36 gant spisc'herioù ha spisfrazennoù brezhonek. Talvoudus eo ivez gouzout n'eus ket a zanvez henvrezhonek en 1200 bennak a zornskridoù all. Un nebeut spisc'herioù all en deus kavet c'hoazh L. Fleuriot war-lerc'h embann e dezenn. Met, abaoe, n'eus bet den ebet oc'h ober eveltañ, o vont, diouzh e ali, da ensellout dornskridoù kozh Bro-Italia ha Bro-Spagn. Ken-se e chom e C'heriadur hag e Yezhadur (1964) evel an Thesaurus eus hor yezh kozh.

N'eo ket gant ar furcherezh arouarek ha dibal e oa troet Leon Fleuriot : an tremened a oa evitañ diazez an dazont. Ar gerioù kozh a vire enno o-unan, evitañ, testeni un amzer ma oa hon hendadoù dieub, kreñv, mistri warno o-unan, oc'h ober gant o yezh evit traoù uhelañ ar vuhez er gevredigezh - al lezennoù da skouer. Ha dezhañ e oa pec'hed lezel an teñzor-se, adkavet gantañ, da vont da goll : e c'hoant a oa lakaat da adveañ

fôdla ou fôvla

* v. celt. VODOLO
"couchant, "Occident"

Fôdla ou Fôvla :

Reine mythique des T.D.D. lors de l'arrivée en Irlande des Goidel.

L'une des éponymes « personnages mythiques de l'île » qui se partagent l'Irlande avec ses deux sœurs Banba et Eriu.

Probablement pour Vodolo « couchant, occident »

Considérées comme les 3 déesses sœurs primitives de l'Irlande : Eriu, Bamba et Folta.

ERIU génitif d'Eren (Irlande) épousera Mac Greine, fils d'Ogma.



TRIOBIS ÉVABIS

FLUX.

Guide Bleu "Bourgogne, Morvan, Nivernais, Lyonnais" (Hachette, 1955)
p. 370 = fontaine du Grain, au pied de la Montagne de Rondail-
le à Azé (Saône-et-Loire), remarquable par son flux
et son reflux à minuit et à midi.

Guide Bleu: "Cévennes, Languedoc" (Hachette, 1955):
p. 413 = source de Las Doux, dans les gorges de l'Argentdouble,
entre Caunes-Minervois et Espinassière (Aude),
qui subit régulièrement en 12 h. un mouvement de
flux et de reflux.

" DIVISION. — " BUREAU.

NUMÉRO
DU DÉPARTEMENT

DÉPARTEMENT

OBJET
Le FolkloreE. T. N° 236-237-238
20 - sept. - oct. 39.

DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS OU D'INSTRUCTIONS.

(La présente note doit toujours être renvoyée
avec la réponse ci-contre.)

RÉPONSE OU DÉCISION.

N°

le

19

le

19

Le contenu du folklore est métaphysique -
Les deux idées de "fin" et de "perfection" se trouvent dans les sens
du verbe finir et dans ceux du verbe achever. Perfection est
synonyme de mort; qd une chose est devenue ce qu'elle doit être
sa fin est arrivée; son devenir n'est plus de venir d'être -

Ces deux idées aiment meurent jeunes.

L'Eglise officielle qui ~~demande~~ que les contes de fées soient retirés
des mains des enfants ^{comme} ~~comme~~ étant "faux", tandis que le
folklore d'un peuple de la Méditerranée orientale qui nous
est totalement étranger doit être considéré comme "vrai" -

C'est un fait établi que la destruction des "superstitions" entraîne
d'une façon ou d'une autre la mort du peuple, ou du moins
un appauvrissement de sa vie -

Une civilisation traditionnelle pré suppose une correspondance
entre la nature la plus intime de l'homme et sa vocation parti-
culière (R. G.)

Dans les gouvernements prolétariens, on rencontre toujours l'inten-
tion de réaliser une uniformité rigide et inflexible; tous les
forces d'"éducation" sont dirigées vers ce but: elle tendent à cré-
ter un type national, plutôt qu'un type de civilisation, et
l'on compte que chacun se conformera à ce type unique, sous
peine d'être considéré comme un ouvrier, voire même comme
un tisserand

L'ordre extérieurement imposé à l'individu est un ordre sys-
tématique, une "formule" sèche conçue par quelque école de théo-
riciens -

Séants = titans; - bottes de sept lieues = pas d'agui ou de

Monsieur le

Bouddha

Monsieur le

Roger Vaillant - Catarnos

(La présente note doit toujours être renvoyée avec la réponse ci-contre.)

VENTIONS

Toutes les inventions fondamentales sont rapportées à un héros civilisationnel ancestral (en dernière analyse, à un descendant du Soleil) c'è-d. à une révélation primordiale qui fait de toute vérité d'un art un rite sacré -

{ épingle droite, aiguille = } féruation
 { épingle de tûreté, broche, fibule = } référuation -



Il n'existe pas une origine (aux contes populaires) mais une polygenèse.

Les rites populaires sont une érudition méconnue de rite d'initiation - (non pas d'une initiation à la puberté ou au mariage ou à tout autre rite social, mais d'une initiation aux principes qui enseignent la tradition primordiale) -

L'ancienne littérature sacrée de transmission exclusivement orale, nous est parvenue sous deux formes très différentes :

1/ une forme supérieure que le Sacerdote a été fixer par l'écriture avant qu'elle ne soit devenue totalement incompréhensible (Bible, Vedas) -

2/ une forme inférieure qui représentent justement les contes. Les légendes ou les contes se chantaient ou du moins se scandaient (cf. le mode de récitation des saouefs actuels); de plus ils étaient accompagnés de gestes rituels (mime) -

Les contes populaires réduisent les principes en une pure action - l'histoire d'un homme, sa projection spirituelle malgré tous les obstacles voilà le vrai sujet des contes (et celui des meilleurs romans) -

{ transmission des pouvoirs
 mort initiatique
 déviance finale -

la véritable puissance s'obtient par un retour aux origines - Les personnages "doublés" qui s'aident sont presque toujours représentés par des animaux, des fées ou des défunts pour être marqués par "il s'agit d'états supérieurs ou inférieurs de l'Être - le "mort reconnaissant" la "mère morte qui vient aller son fils" -

les fées = le destin; elles sont présentes à toutes les cérémonies initiales, au début de la année, à la venue d'un enfant, ...

DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS OU D'INSTRUCTIONS.

(La présente note doit toujours être renvoyée avec la réponse ci-contre.)

RÉPONSE OU DÉCISION.

états inférieurs extra-humains :
— supérieurs —

carmines, reptiles -
oiseaux.

Octroi d'objets magiques = eau de force, eau de jouvence, eau de vie, eau de mort, épée, bâton, anneau, boîte, chapeaux -

Epuisement des formes en vue d'une régénération future : palais souterrain, forêt, fond de lac, fond de la mer, chambre interdite. Quand on a passé le seuil, on ne peut en sortir sans dommage que grâce à l'influence d'un haut, ou bien on subit une déchéance dans la hiérarchie des états (symbolisée par exemple par la perte d'un œil) -

L'ultime but du travail initiatique est représenté par la conquête d'un objet unique et merveilleux.

Le héros revêt souvent souvent son forme d'un oiseau.

Les contes populaires réduisent les principes en actes et rentrent ainsi (comme toute expression temporelle de la vérité) dans le grand ensemble des rythmes et des rites -

Le conte populaire élimine totalement le sens littéral et le réduit pour ainsi dire à l'absurde, pour laisser jouer avec la plus grande liberté le sens symbolique et le rendre évident aux esprits les plus obtus.

Unique en son genre, le conte populaire présente ainsi le roman-
Elie Sebasquais.

tuel à l'état pur -

Le Folklore dans l'art ornemental" par Titus Burckhardt.
A l'origine de tous les motifs ornementaux sont les symboles de la tradition primordiale. C'est tous de forme d'ornement que les symboles passent ds. le folklore, c' à-d. qu'ils sont connus par la conscience purement passive et horizontale de la collectivité, qui est, par son caractère terrestre, encore comme l' "opposé" ou le reflet inverse de l'esprit qui les créa.
Un folklore peut être consciemment préparé par une élite spirituelle pour servir de véhicule transportant l'héritage symbolique d'une tradition à une autre; mais d'une façon générale, l'existence du folklore exprime tout simplement le caractère purement réceptif et "reflectif" de la substance mentale de l'humanité.
Tout art figuratif traditionnel procède d'une science d'origine, qui base la relation de l'image à son modèle sur un

DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS OU D'INSTRUCTIONS.

(La présente note doit toujours être renvoyée
avec la réponse ci-contre.)

RÉPONSE OU DÉCISION.

géométrique, correspondent à une qualité spirituelle inhérente à la chose qui doit être représentée. C'est là du reste la raison pour laquelle la sculpture et la peinture traditionnelles, restent toujours "ornementales", ne tirant pas leur raison d'être d'une simulation illusionniste de la nature, ni de l'effet d'une passion, elles gardent toujours le caractère objectif de ce qu'elles sont, à savoir, de formes géométriques, ou de couleurs étalées sur un plan.

en lithuanien, le soleil est féminin et la lune est masculine.

Dans des interprétations ésotériques, et surtout quand il s'agit de traditions mortes, il est toujours dangereux d'affirmer quoi que ce soit.

(dans les fêtes folkloriques) l'essentiel devra toujours être l'élément traditionnel, régulièrement transmis, ou, à défaut, repris aux principes par des voies régulières. [??]

N'est superstition que ce qui n'est plus compris; et si nous perdons aujourd'hui que beaucoup de coutumes dont il s'agit ici tout de superstitions, la faute n'est pas en elles-mêmes, mais en nous qui ne les comprenons plus.

Lettre adressée à Colin fin 1948 - Relecture bien entendue sans réponse.
Si ce n'est la promesse d'un article que j'ai eu encore ... A mon avis il
imprime d'insister surtout LE FOLKLORE

sur les chants et
les danses.
Reservant les
idées sur le
dialecte et l'
art populaire
à des développements
ultérieurs.

Insister surtout
sur l'ESPRIT et
LA VALEUR
du Folklore.

Tu connais
sans doute le
livre de Varagnac
sur la querim.

- 1 Origine du mot. Définition. Difficulté de le "traduire" en français; science très récente.
- 2 000 objet du folklore (costumes; chants et danses; littérature; art populaire)
- 3 Déclin de la culture populaire (causes de ce déclin)
- 4 Nécessité d'un retour au sang et au sol des aïeux.
- 5 La conception "statique" du folklore (la simple reconstitution)
- 6 Le folklore doit être populaire (ce qui a été fait à Caen pour la Saint-Jean) et non pas théâtral.
- 7 L'évolution continue du folklore

Il y a d'une part ce qui doit être conservé dans les musées

D'autre part ce qui doit évoluer

Par exemples:

a-costumes: recherche d'une coiffe pour les jeunes filles (simple, pratique, élégante)

b-chants et danses: créer de nouveaux chants adaptés aux besoins actuels de la jeunesse (chants de marche, chants de veillée, ...)

créer de nouvelles danses contrebalancer l'importation des danses "modernes" d'inspiration sud-américaines ...)

c-littérature: avant tout éviter la facilité et la vulgarité (le côté "rigolade" de beaucoup d'auteurs patoisants)

d-art populaire: recherche de nouvelles formes et non pas simple copie de ce qui a déjà été fait. Importance de l'architecture (proscrire les affreuses "villas" des rivages normands) et du mobilier (le mobilier régional ne doit être ni du "faux vieux" ni du "lévitan")

8 Rapports entre le folklore normand et celui des pays voisins (Bretagne; Flandres et Picardie; Scandinavie)

9 Le travail parallèle

- a-des érudits qui recueillent la documentation
- b-des jeunes qui la mettent en (pratique) œuvre.

I

Le folklore n'est pas un retour en arrière mais une manifestation de la vie populaire

Il demande:

- 1-un travail de recherches (documentation; enquêtes)
- 2-un choix sévère (éliminer les niaiseries)
- 3-un effort de rayonnement.

Pour cela il faut définir dans quel ESPRIT on jugera ce qui doit être gardé et répandu parmi l'abondance des vieilles coutumes.

Le folklore (comme toute activité s'adressant à des jeunes) est forcément éducatif. Il doit répondre à un besoin de joie et d'expansion mais aussi à un besoin de formation.

Tout ceci n'est qu'un SCHEMA

Mais je crois qu'il est indispensable de se
poser toutes ces questions (et beaucoup d'autres...)
avant de commencer n'importe quel travail folklorique
- Ne pensez vous pas qu'il y a là matière à
un assez long article pour la revue que j'envisage?
Si vous vouliez développer ce mince canevas
je crois que ce serait une bonne mise au point qui
pourrait commencer à être publiée dès notre premier
numéro.

Qu'en pensez-vous?

Un article sur le folklore rédigé dans cet
esprit devant paraître au plus vite j'aimerais assez
qu'il fut signé de vous

NUMÉRO
DU DÉPARTEMENT

DIRECTION GÉNÉRALE DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES.

N° 238 bis.

(S. G. 108 double.)

(S. S. 71152.)

FOLKLORE

DIVISION BUREAU.

DÉPARTEMENT

OBJET :

20 janvier 52 = 26 Huit-Mars 1941.

DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS OU D'INSTRUCTIONS.

(La présente note doit toujours être renvoyée avec la réponse ci-contre.)

RÉPONSE OU DÉCISION.

N° _____, le _____ 19 _____ et DÉFENSE, le _____ 19 _____.

VALEUR DU FOLKLORE

authentique
usage

mirer les marchands
de tapis levants

Ces rites, ces coutumes sont bien souvent le résidu de croyances qui nous viennent du fond des âges, qui appartiennent au fond, le plus foncièrement européen de l'Occident. Elles n'ont rien à voir avec les importations orientales et méditerranéennes, des dogmes officiels que nous transmettent les marchands de tapis levants. Elles sont la mémoire fidèle du peuple de campagne, de pot sacré transmis par les anciens du village ou par le chef de famille → transmission ininterrompue de rite.

Considérés par quelques primaires comme de conte, de bonne femme, de superstitions sans queue ni tête et par quelques sectaires comme diaboliques.

Nécessité de vivre le folklore : ne consiste pas seulement à s'exhiber dans des danses reconstituées et de se faire applaudir sur des scènes commodes ou de tout faire par quelques femmes snobs. Patrimoine de tout un peuple.

Nécessité d'approfondir le sens de chaque rite, tant en ce qui concerne sa valeur sociale que sa signification métaphysique, et son rattachement au Principe

Pays attardé où les petits-enfants sont pas au XX^e siècle de paraître effranchis en rebâchant les théories matérialistes et évolutionnistes qui permettraient à leurs grands parents au XIX^e siècle de passer pour des esprits éclairés... et de mépriser tout ce qui avait été ou on pense leurs ancêtres. Au nom de la divine Raison

Monsieur le

Roger Vaillant - Cotarnes

(La présente note doit toujours être renvoyée avec la réponse ci-contre.)

"Le Folklore vivant" de Jos Le Saere.

Dances d'exhibition - Folklore de musée ou archéologique = "reconstitutions sans vie".
vulgaires, berrues avec vague degré de plumes, costumes.
aspect traditionnel - folklore actuel mieux accepté et admis par le peuple
aspect spectaculaire: empêche la standardisation d'entraîne
quo conduit à la banalisation et à la médiocrité.
Etude des coutumes, des croyances, des rites, des chants, des arts populaires

"Le Cheval Mallet"

ag.

p. 58 = le niveau social et moral des participants conformément à la descente générale du "Kali yuga" d'ailleurs mais le "jeu" lui-même est identique et garde la signification mythique même si le peuple devient inconscient du sens de ce mythe, jusqu'au point où comme de nos jours, n'est littéralement plus qu'une répétition.

"L'arbre sur la colline"

ag. p. 76

fonction du folklore: exprimer sous une forme familière quelque notions métaphysiques d'ordre très élevé -
Principe d'analyse inverse d'une application universelle en matière d'interprétation du folklore = le point le + haut se reflète dans le point le + bas et le centre dans la périphérie. C'est au peuple qu'est dévolue "dans la période de décadence spirituelle que constitue le cours de l'"âge sombre" la conservation sous forme de folklore de l'enseignement traditionnel dont la classe sacerdotale assurait autre temps plus fortunés la transmission consciente. C'est dans les formes les plus humbles et même les plus "basses" de ce folklore qu'il faut chercher les vérités métaphysiques les plus abstraites et les plus difficilement exprimables en langage discursif -

"Maison du Roitelet"

ag. p. 109

= Les productions folkloriques les plus humbles et les plus dépourvues de sens apparent sont les plus riches de sens caché -

Si vous avez quelques renseignements personnels à me fournir concernant
sejour aux colonies, blessures, de guerre, prisonnier, déporté en Allemagne
etc... ne manquez pas de me les signaler pour que je les mentionne

DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS OU D'INSTRUCTIONS.

(La présente note doit toujours être renvoyée avec la réponse ci-contre.)

RÉPONSE OU DÉCISION.

En attendant avoir l'occasion de faire
votre connaissance au plus prochain retour
chez cousin, lui exprime de mes sentiments les
plus cordiaux.

Mme. Lamontellerie
Sculpteur au bronze
L'ours et le sanglier et la
Grammaire et Vocabulaire
photos VHS.

Chasse du Turco Troyst. (Nator.)
Vx Celt. (Nator.)

Cher cousin

ma lettre va vous surprendre car vous ignorez sans doute mon
existence comme moi-même j'ignorais la vôtre il y a un
mois à peine - et cependant votre père Alphonse Vaillant et
le mien René Vaillant sont cousins - germain -
Je viens de passer une dizaine de jours à St. Aubin - Cellortte
et j'ai entrepris des recherches dans les archives de l'état-civil
afin d'écrire l'histoire de notre famille et de dresser son arbre
généalogique. Pour la période ancienne cela est facile puisque
tous les Vaillants habitaient dans cette commune et que j'ai
pu ainsi remonter jusqu'à 1785


Par contre, pour la période actuelle, étant donné la disper-
sion des membres de notre famille, les actes concernant l'état-
civil ont été passés dans différentes communes, ce qui ne m'est
pas possible de visiter toutes, c'est pourquoi la meilleure
solution est de demander aux intéressés eux-mêmes les
renseignements qui me permettraient de compléter et de ter-
miner le travail que j'ai entrepris -
à la fin de mes vacances je suis parti voir vos pa-
rents à Belbeuf qui m'ont fourni divers renseignements
concernant notre famille et m'ont même fait voir votre acte
me à Belbeuf le 13 août 1918. Pour me permettre de
compléter le paragraphe qui vous concerne pouvez-vous
m'envoyer les renseignements suivants :

- 1 - tout vos prénoms
- 2 - le nom de jeune fille et le prénom de votre épouse
- 3 - ainsi que la date et le lieu de votre mariage -
- 4 - les prénoms ainsi que la date et le lieu de
naissance de vos enfants.

Ces renseignements ~~qui sont publiés~~ n'ont rien
de confidentiel puisque ~~ils~~ sont publiés périodiquement
dans la presse locale sous la rubrique "Etat-Civil"
et je vous les demande uniquement par mesure de simplici-
tation pour me permettre de terminer rapidement cette "His-
toire des Vaillants" et d'en envoyer un exemplaire dacty-
lographié ainsi complet que possible à chacun de vous.

Roger Vaillant - Catarnos

Par ailleurs votre mère m'a parlé de son troisième fils tué à Remon - je n'ai pas voulu
poser de questions à son sujet par discrétion pour ne pas raviver des souvenirs
particulièrement cruels pour le cœur d'une mère - pourriez-vous m'indiquer sur les
prénoms de votre frère les dates de naissance et le date du mariage et la liste des Vaillants
à Remon - la mort de son frère tué pendant la guerre - et s'il y a eu d'autres enfants
à Remon - la mort de son frère tué pendant la guerre - et s'il y a eu d'autres enfants



fomoire

FOMOIRES : *VOMORIA

Il est important de noter que les Fomoires dans la Bataille de Mag Tured, précèdent le temps contemporain, et s'opposent aux dieux (DEVI) qui seront les grands vainqueurs du conflit.

Malgré le triomphe des jeunes dieux « les T.D.D. », leurs adversaires n'en survivront pas moins à leur défaite et seront consultés sur la manière de cultiver les biens de la Terre. Cette condition leur devra de ne pas disparaître et d'être rejetés à tout jamais dans les ténèbres les plus profondes.

Survivants à toutes les invasions successives de l'Irlande et de leur implantation sur la terre, une fois de plus leur existence fut assurée par le fait qu'ils donnèrent au T.D.D. quatre récoltes par an.

Le souvenir de leur implantation sur la Terre d'Irlande n'est pas connu, parce que primordiale. Leur puissance est en fait celle des puissances préexistantes à l'organisation actuelle du monde. Puissances que ne peuvent nécessairement manquer de s'approprier pour leur propre survie, les nouveaux maîtres.

Les invasions successives de l'Irlande et les conflits mythiques qui ne cesseront d'opposer les Fomoires aux races successives qui leurs disputent le territoire illustrent les étapes qui constituent cette époque chaotique primordiale d'organisation cosmique du Monde. Ainsi ; la création des lacs, des plaines se constituera progressivement. Les T.D.D. devront eux mêmes un jour, céder la place à de nouvelles forces et se réfugier alors au sein des tumuli, en se diabolisant à leur tour aux yeux de leurs successeurs, servant alors de sédiment à la culture suivante.

Les états inférieurs de l'existence apparaissent toujours comme antécédents par rapport aux états supérieurs. C'est pourquoi les traditions celtiques, conformes en cela à l'indo-européen, représentent les FOMOIRES comme antérieur aux Tuatha Dé Danann, c'est-à-dire aux DEVI.

C'est ainsi que les Fomoires précèdent sur la Terre d'Irlande les T.D.D. qu'ils trouvent à leur arrivée.

L'Inde représente les Asuras comme existants avant les Devas et décrit leur succession cosmogonique des trois Gunas comme s'effectuant dans l'ordre : Tamas – Rajas – Sattwa, donc allant de l'obscurité à la lumière.

Ces notions rejoignent l'idée celtique que c'est de la Mort (l'obscurité) que précède la Vie (Lumière) – (Sur les Fomoires cf. Revue Celtique XII – 58, 129).

« Les Fomoires incarnent en fait les forces brutes de la Nature, ou plus exactement la résistance qu'oppose l'inertie du Non-être à l'acte créatif par lequel les dieux

actualisent le Monde ». (Claude STERCKX - Nutons, Lutons, dieux Celtes - in Z.C.P. vol. 49 - 1994).

Si l'étymologie des Fomoirs « Celui (ceux) de la mer » est correcte, leur nom paraît être non seulement une référence aux frontières marines (le littoral), des envahisseurs, il est aussi la limite des effets potentiels de leur nature chaotique voir : (Alwyn Rees et Brinley Rees - Celtic héritage : anciennes traditions en Irlande et Wales - London 1961- P.66).

Les généalogies divines révèlent la consanguinité des Dieux (Dévon) et des Non dieux (Andevon). Elles laissent deviner que ces deux Puissances qui paraissent s'opposer, ne font en réalité que se compléter, pour ne former qu'un seul et même principe à travers leurs aspects simultanés à la fois bienveillants et terribles, créateurs et destructeurs, solaires et lunaires, sous lesquelles se dévoilent la perspective d'un principe unique d'explication du Monde où les contraires se résorbent et les oppositions s'annulent.

La différence entre les Fomoirs et les Dieux n'est donc pas une différence de nature, mais de degré. Il est donc délicat de faire une séparation irréductible entre Dieux et Non Dieux. A chaque étape de l'évolution les puissances cosmiques sont utiles et indispensables à celle-ci. Les Fomoirs sont ainsi les aînés des Dieux.

L'Eau et le Feu :

Cette Matière Première du Monde apparaît, en Irlande, personnifiée sous les traits d'une race monstrueuse chaotique associée à la mer. L'on sait que c'est dans l'eau que prennent naissance les germes de la vie. Il semble que cette Magna Mater fut sans sœur, sans frère, sans père ni époux. Elle se présente comme une mère énorme et contrefaite, n'ayant qu'une jambe et un bras. Une femme qui égalait à elle-même la force de toute sa troupe. *BAN - BANUA.

Selon les récits traditionnels, cette femme se nommait BANBA (cf. l'image de la Cailleach Beara). Son nom s'apparente à la truie, à la laie, sans qu'il y ait là un sens péjoratif. (Cf. Phritih - Sanglier sortant la terre de l'eau). Ce nom a également été donné à « La Plaine » * BANNOMAGOS - c'est-à-dire la Terre - l'un des noms mythiques de l'Irlande.

Les Fomoirs « les sous-marins » apparaissent comme les antagonistes constants des évolutions successives représentées par les races mythiques qui occuperont l'Irlande par vagues successives, représentant une mise en forme du chaos primordial.

Selon une version ancienne, ce premier état était marqué par la prédominance de l'aspect féminin. Source de toute vie l'utérus était lié aux profondeurs obscures, Antériorité de l'aspect féminin, de la matière première à l'état chaotique sur l'esprit, le premier Dieu paraît bien être une Déesse.

Le séjour de l'ombre n'est jamais situé « sur » la terre ni « sur » la mer (surface) mais bien « dans » : *in* talamh - *in* muir « monde sous-terrain, ou originalement sous-marin ». Toute vie vient de la mer, c'est ainsi que les plus anciens habitants de l'Irlande - Les Fomoirs -, c'est-à-dire les représentants d'un Monde pré formel, seront considérés comme une race de « démons ».

Cela explique également que structurellement parlant les Fomoires soient représentés comme des créatures asymétriques, soit dans leurs comportements, soit dans leur nature physique, certains d'entre eux n'ayant qu'une seule main et un seul pied, soit un oeil unique, soit une tête animalesque. Ainsi en est-il du Dieu Suprême Lugus, petit fils par sa mère du «Sinistre Balor».

Aussi il est trompeur de considérer les Fomoires - et d'en traduire le nom - comme s'ils étaient les ennemis irréductibles des Dieux, des Diabes ou des Démons, termes impropres à leur véritable nature, et ce qui est plus grave à leur parenté divine.

Formé du préfixe UO- « sous » et du radical celtique *MORI qui apparaît dans le nom Morigain « sorte de démon femelle, puissance malfaisante », composé dont le second terme est le nom de la Reine RIGAN. Le radical *MORI qui existe dans le nom irlandais des Fomoires n'a rien à faire avec le nom de la mer. Il est certainement l'équivalent du radical Indo-européen MAR, radical qu'on retrouve en germanique NIGHT-MARE, - NACHT-MAR qui désigne un démon incube, esprit malfaisant qui tourmente les hommes pendant la nuit. (V. isl. MARA, v. angl. MARE, auj. NIGHTMAE, v. haut allem. MARA en slave, avec le sens de sorcière, en polonais MORA avec celui de cauchemar. MOE ou MORE en suisse alémanique signifie « truie » (c'est aussi une insulte). Le bohémien MURA signifie « Furie nocturne ». cf. anglo saxon MYRE (moira) et le Russe (KIKI-MORAA). Français CAUCHEMAR en est tiré. (Revue celtique XII, 128). Il est vraisemblable de rattacher aussi en gaulois le 1er terme de MORIGASGUS, nom d'un chef Sénon (César V, 54.2) et aussi un dieu guérisseur assimilé à Apollon, honoré à Alésia MORITASGOS (cil. XUUV - 2837). Il s'agit d'un terme de caractère religieux commun aux Celtes, aux Germains et aussi aux Slaves.

Les Devi et les Andedeui :

La différence entre les Dieux (Dévi) et les non Dieux (Andedeui) n'est pas conçue comme une antinomie de nature irréductible, mais bien sur une différence de degré de perception du déroulement dans l'espace et le temps. Il ne peut donc exister une séparation nette entre les Dieux et les Non Dieux, de même que la nuit ne peut brutalement succéder au jour. Les « Non Dieux » d'aujourd'hui ont précédé les Dieux et ils sont les aînés.

Dans la vision de l'évolution religieuse humaine, on s'aperçoit que certaines grandes divinités sont réduites soit à s'effacer de la scène du monde, soit à adopter de force le rôle de démons ou des non dieux.

Ceci correspondrait à des révolutions socio religieuses, où les puissances cosmiques nécessaires aux transformations humaines sont utiles. Ces puissances sont alors déifiées comme bénéfiques, alors que les forces qui paraissent freiner ou s'opposer aux réformes du progrès sont vite considérées comme paraissant obsolètes, comme inadaptées au progrès, à l'illumination et détournées. Elles fournissent alors la cohorte des puissances considérées comme « obscures », sombres et jetées aux Enfers.

C'est le cas de nombre de divinités païennes avec lesquelles la nouvelle foi chrétienne eut maintes fois à composer. Il lui était impossible d'en faire d'irréductibles démons compte tenu de la trop grande vénération des païens. Elles tentèrent alors

de sanctifier ces populations en les baptisant et en leur offrant une place définitive dans le paradis.

Ce serait faire preuve de légèreté que de réduire ces puissances et de les ramener à un rôle mineur, inutile ou encore néfaste. Elles sont les bases mêmes de toute constructions, celles qui précèdent et soutiennent les temps à venir, celles sur lesquelles et à partir desquelles rien ne peut s'établir ou s'élever. Nier ou rejeter ces puissances serait considérer que nos aînés ont compté pour rien dans le devenir de notre destin.

Les Andedeui seraient plutôt les « pré-dieux », les Dieux très anciens.

Sur les ANDE, les textes irlandais les rapprochent tous du monde de la terre, « ceux de l'agriculture ». Il pourrait s'agir des divinités des populations autochtones du néolithique, d'avant l'arrivée des Celtes, qui cultivaient la terre. Mais ces différents groupes sont toujours associés, comme s'ils ne devaient constituer qu'une seule et même génération divine.

BENNACHT DE ANDE FORT OL SE
Bénédiction des dieux et de non-dieux sur toi !

ANDERON « infernal, souterrain »

ANDEDEUI « dieux infernaux »

DEUII « dieux célestes »

ANDE-DII + ANDE-DION (génitif pluriel)
DEVION (génitif pluriel)





FONDATION : (rite) cf. Sacrifice.

Les rites de fondation sont souvent liés aux rites sacrificiels qui en consacrant la construction lui assurent sa solidité et sa durée.

Que ce soit la fondation d'une cité, d'un temple, d'un pont ou d'une maison, c'est le prix qu'il faut offrir aux divinités du sous-sol qui supporte le poids de la construction, afin d'en assurer la solidité et la pérennité.

C'est dans les fondations du sous-sol sur lesquels reposeront les premiers éléments de la construction, poteaux de bois ou premières pierres, que seront offertes et déposées les offrandes : fruits, mets divers, viandes ou sacrifice humain ou animal dans les puits funéraires sacrificiels au dessus desquels l'édifice devait s'élever.

Si c'est un animal qui a validé par quelques signes l'aire destinée à un établissement sacré, c'est à l'endroit qu'il aura déterminé que celui-ci sera sacrifié (cf. le Corbeau pour la fondation de Lyon). Là s'élèvera la structure de bois des premiers fana gaulois.

La Fondation ne sera rituellement assurée qu'à partir du moment où la cérémonie aura sacralisé l'espace par le sacrifice.

Dubh :

L'histoire de la Fondation de la 1^{ère} cité de Dublin, aujourd'hui capitale de l'Irlande, conserve le souvenir d'un ancien rituel de sacrifice par étranglement et noyade. Dubh femme d'Enna, fils de Nos apprit que son époux avait un autre femme. Elle noya sa rivale par sa magie druidique, mais fut mise à son tour à mort, étranglée par une courroie et précitée dans le marais Dubh-pool. Depuis, celui-ci fut dénommé Dubhlinn *DUBOLINDON « La Mare de Dubh. C'est sur ce marais que fut élevé Dublin.

La coutume de ce sacrifice assurant la pérennité des édifices n'est pas uniquement païenne. Un texte de la vie irlandaise de St. Columba fait connaître un moine ODRAN se faisant enterrer vivant dans la fondation du célèbre monastère de Iona.

Fondations (d'édifice) :

Quand on bâtissait une maison ou une église on arrosait les fondations avec le sang d'un animal (bœuf principalement). Aux génies de la terre, parfois on offrait un couple de poulets, on les plumait et les enfouissait au milieu de l'édifice qu'on bâtissait. Au bout de quelques temps, si on les retrouvaient intacts, c'était mauvais signe, s'ils pourrissaient c'était bon signe (environs de Pontivy).

A Quimperlé on arrose les fondations avec le sang du coq.

Lorsqu'on bâtissait une maison en Bretagne, un chat était muré vivant dans les fondations. Parfois c'était un coq. D'Arbois de Jubainville : (in Revue Celtique XXVI, 193)
Des victimes employées par les constructeurs pour assurer la solidité des édifices.

LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE

par Roger LECOTTÉ

N.D.L.R. - Ce texte de notre président écrit à l'occasion de la pose de la première pierre du Centre-école de Quincy-Voisins (Seine-et-Marne), le 9 novembre 1963, n'a rien perdu de son intérêt, d'autant qu'il apporte d'utiles compléments aux articles déjà publiés sur le même sujet dans ce bulletin.

A toutes époques de l'humanité et en tous points du globe on a cru que la durée des constructions, individuelles ou collectives, n'était assurée que si on avait accompli certains actes magico-religieux ayant pour but d'apaiser les divinités sur le domaine desquelles on empiétait et aussi celles susceptibles de garantir la solidité de la construction et le bonheur de ceux qui devaient y vivre ou s'y réunir.

Dans les anciennes légendes françaises, subsiste le souvenir du rite le plus cruel, peut-être suivi jadis par les Gaulois : l'emmurement d'un homme vivant. Puis ce furent des animaux nobles (chevaux) et moins nobles, mais domestiques (chiens, chats). On sait qu'en réparant le château de Saint-Germain, au siècle dernier, on trouva un chat momifié enfermé dans une pierre de taille ; il était là depuis 1547 !). Un autre fut trouvé, en 1886, à Saint-Quentin dans l'ancienne église Saint-Jacques, au milieu d'un pilier.

Nombreux sont les documents, objets, pièces de monnaie, trouvés dans ou sous les premières pierres.

Déjà, sous les Romains, celles-ci s'appelaient « Pierres des auspices », parce que les prêtres ne manquaient jamais d'interroger le ciel, le vol des oiseaux, etc. au moment où elles devaient être posées. Prières, libations, inscriptions, suivaient la séance divinatoire. En un mot, il s'agit de rendre le nouvel édifice « bénéfique » pour lui-même et ceux qui y viendront ou y vivront.

On trouvera des détails bien plus amples dans :

— Sébillot (Paul) : folklore de la France, tome IV, p. 89-99 (constructions).

— « Sur la coutume de la pose de la première pierre », in : Bull. Soc. Hist. de Paris et de l'Île-de-France, tome IV, 1877, p. 101-102.

— Aussi, divers articles des mémoires de l'Académie celtique, de la Revue des traditions populaires, Mélusine, etc. sans oublier l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux (voir les tables de toutes ces publications).

Quelques faits curieux sur la cérémonie :

En 1892, à Paris, à la pose de la première pierre d'un hôtel de l'avenue d'Iéna, les maçons demandèrent qu'on leur donnât le verre dans lequel ils avaient bu en prétendant que sans cela il arriverait malheur à celui qui faisait bâtir. (*Revue des Trad. pop.*, 1892, p. 353.)

En 1824, à Moret, on découvrit un « fossile humain » dans une construction. L'abbé Baruel écrivit une notice à ce sujet. En cette ville on a découvert très récemment des figurines de verre moulé (Dieu et le diable).

Enfin, un fait accidentel de cruelle mémoire semblant évoquer ces antiques sacrifices, est signalé par le *Pays Briard* du 3 août 1948 : deux ouvriers tombèrent dans une coulée de ciment lors de la construction d'un silo à Dammarie-les-Lys, ils moururent pétrifiés et on dut les dégager au marteau-piqueur, après quatre heures d'efforts. Ils étaient tombés de 25 m de haut dans un bain de ciment à prise rapide.

Le rite, inoffensif, actuellement pratiqué consiste surtout en une pièce de monnaie au millésime de l'année, placée sous le seuil (habitations particulières) et un parchemin comportant le procès-verbal de la cérémonie (monuments publics). Mais, en diverses provinces, on arrose encore le terrain à bâtir avec le sang d'une poule noire (satan) égorgée sur place (rite de purification des esprits du mal). Les diseurs officiels ont remplacé les prières (sauf pour les églises où intervient le rite de bénédiction spécial du rituel romain). Le vin d'honneur n'est autre qu'un reste de la coutume des anciennes libations sur la pierre, que l'on peut toujours, au demeurant, baptiser en cassant dessus une bouteille de Champagne comme on le fait pour le baptême des navires.



Pierre angulaire (portant le millésime de l'année de fondation : 1785) d'un bâtiment de la ferme de La Recette, hameau d'Echou, commune d'Echouboulains (Seine-et-Marne). (Photo R. Delahaye-M. Polle.)



FONTAINE : Saint Marc, ou (St. Marc'h)

Fontaine de la vraie croix à Kerampoulo – Ile de Groix

Cette fontaine était la plus célèbre pour les rites qui s'y pratiquaient.

D'après les notes du recteur Le Livec, il semblerait que ce fut à cette fontaine que l'ancien paganisme de l'île faisait ses purifications et commettait des désordres. Il n'y a pas encore longtemps le peuple allait s'y laver.

Cette fontaine possédait une vertu particulière qu'elle avait perdue au début du XIXème siècle au grand désespoir des mères de familles. Les enfants y trouvaient autrefois beaucoup de secours, l'eau les rendaient forts, les préservaient des maladies, de la teigne... et les embellissaient.

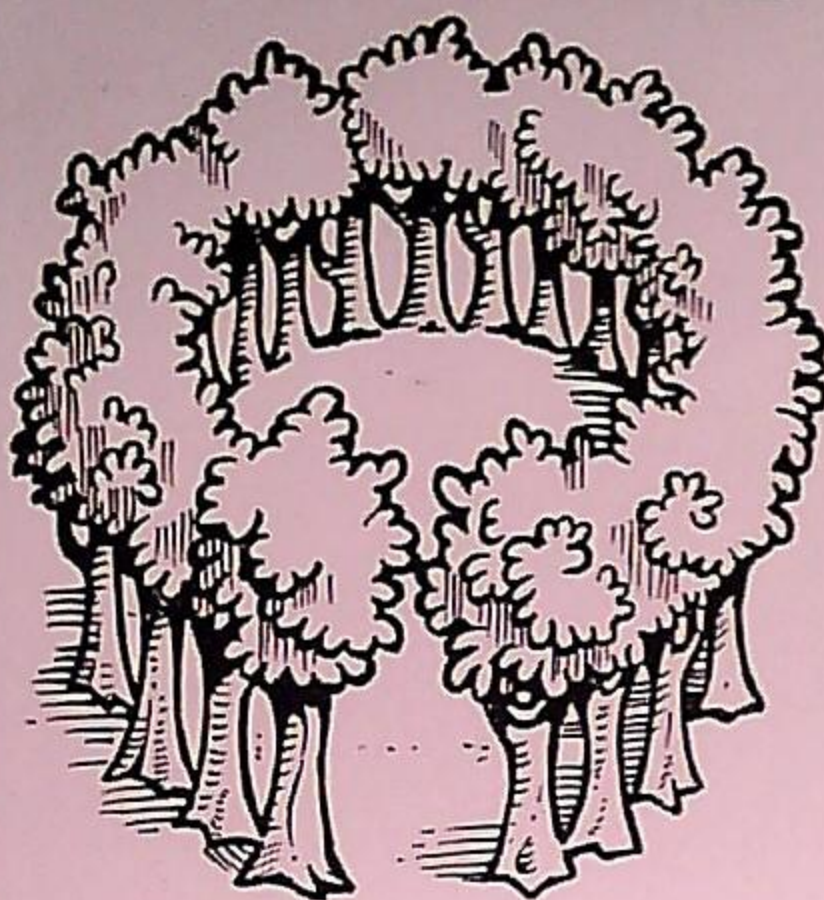
Il était courant de voir ces mères de famille et les nourrices ; venir baigner les enfants dans cette eau pleine de vertus. Les grandes personnes s'y lavaient également, et les anciens croyaient y retrouver les forces et vigueurs de la Jeunesse. (Archives paroissiales).

C'est pour détourner le peuple de ces pratiques que l'on bâtit près de la fontaine une chapelle en l'honneur de la Vraie Croix : « ... pour nous appeler à la connaissance du Vrai Dieu en nous faisant connaître la fausseté des Divinité païennes et la vanité des superstitions qu'on pratiquait en leur honneur ... Alors a cessé le culte infâme qu'on rendait à cet endroit et la Croix a triomphéMais le peuple continuait d'attribuer à cette eau une certaine vertu et d'y exercer plusieurs superstitions. Les premiers apôtres de l'île ont consacré cette fontaine à Saint Marc évangéliste et sa statue fut placée dans la niche qui était dans cette fontaine, et où avait été avant celle de la Divinité païenne.) - (Archives paroissiales).

Et depuis, elle à perdu ces vertus !!!!...

(Les cahiers de l'Ile de groix – Ecomusée de l'Ile de Groix).

ialon



CLAIRIERE

Iconographie : Esunertos

420

FORÊT ET SANTÉ

Note 4 : Échelonnement des floraisons (arbres et arbustes)

Février : coudrier, mimosa.
Mars : cornouiller mâle, bois-gentil.
Avril : cognassier du Japon, merisier, arbre de Judée, marronnier, sureau, tamaris.
Mai : mahaleb, merisier, sorbier, laurier cerise, rhododendron, genêt, aubépine, bruyère, cytise, lilas, magnolia.
Juin : olivier de Bohême, *Albizia*, robinier, mélèze, tulipier.
Juillet : bougainvillée, mûrier, hortensia.
Août : laurier rose, magnolia, *Sophora*, *Albizia julibrissin*.
Septembre : arbousier.
On peut « jouer » aussi avec les fleurs des parterres.

Note 5 : Espèces à fruits décoratifs

Arbres : alisier, catalpa, châtaignier, lévier (*Gleditsia*), if, liquidambar, platane, tilleul.
Arbustes : arbousier, argousier, aubépine, buis, cornouiller, houx, sorbier des oiseaux, épine-vinette, sureau, troène, viorne.

Note 6 : Écorces

Lisse : hêtre, charme.
Lisse avec lanières : eucalyptus.
Lisse avec côtes : saule blanc, noyer, châtaignier.
Lisse avec plaques se détachant : if, érable, sycomore, platane.
Lisse avec plaques à contour sinueux : platane.
En écailles : épicéa, cèdre.
En écailles petites rectangulaires : chêne vert.
En grosses écailles : pin sylvestre.
Avec écailles feuilletées : pin d'Alep.
Avec stries horizontales discontinues : tremble, bouleau, merisier.
Avec stries verticales : cyprès.
Avec crevasses allongées : robinier.
Avec crevasses profondes : pin maritime, chêne-liège.

PARC DE CURE SYLVATIQUE

421

Note 7 : Espèces supportant l'ombre ou la demi-ombre

Arbres :
— Feuillus : coudrier, charme, châtaignier, hêtre, houx, févier, lierre.
— Résineux : sapin pectiné, if (*Taxus*), *Thuja plicata*, *Torreya*, *Tsuga*.

Arbustes : aucuba, azalée, *Berberis darwinii*, camélia, *Evonymus radicans* (fusain), coudrier, hydrangea, liex (houx), *Laurus prunocerasus*, pyracantha, rhododendron, seringa (lilas).

Plantes : muguet, pervenche, arum, primevère, violette, millepertuis, nivéole, scille, hellébore, cyclamen, bégonia, anémone.

Plantes vivaces qui supportent l'ombre :
— En sol sec : *Lamium maculatum roseum*, *Polygonum diversum*, *Iris foetidissima*, *Ajuga reptans*, *Helleborus niger* et *Helleborus viridis*, *Luzula sylvatica*, *Lamium paleodidolum*, *Vincetoxicum*, *Saxifraga umbrosa*.

— En sol frais : *Helleborus niger*, *Hemerocallis*, *Polygonatum multiflorum*, *Geranium grandiflorum*.

Note 8 : Plantes grimpantes

Ampelopsis de Veitch (vigne vierge), bougainvillée, chevrefeuille, clématite, glycine, houblon, jasmin, lierre, *Parthenocissus*, rosier.
Au XVIII^e siècle, on proposait de faire des berceaux, des tonnelles avec haricot d'Espagne, houblon, liseron.

Note 9 : Végétaux odorants

— **Arbres résineux** : *Abies amabilis* (odeur de mandarine), *Abies balsamea*, *Abies grandis* (odeur de citronnelle), *Calocedrus decurrens*, *Cladostrius lutea* (virgillet), *Chamaecyparis thyoides*, *Cupressus arizonica* — *macrocarpa* — *sempervirens*, *Juniperus communis*, *Picea engelmannii* — *mariana*, *Pinus bungeana*, *Pseudotsuga douglasii* (ou *menziesii*), *Thuja occidentalis*, *Thuja plicata*, *Torreya californica*.

— **Arbres feuillus** : eucalyptus divers, laurier noble, magnolia (fleurs), *Melaleuca*, lentisque, myrte, peuplier baumier (*Populus trichocarpa*), robinier (fleurs), tilleul (fleurs), tulipier (fleurs).

Forêts

FORETS :

Forêt des Ardennes : * Arduinna

Situation définie par César : du Rhin et du pays de TREVIRES à celui des NERVIENS. Comprend une partie de la Belgique – Luxembourg et du département Français des Ardennes.

(ARDUENNA SILVA , chez César – B.G. 5.3.4. cf – 6 et 29. – Tacite - An.3.42.).

racine : ARDU- « élevé, haut » - irl. ARD

ARDUINNA « surnom de Diane en Gaule CIL. VI - 46

Forêt d'Arelaunos :

Ce lieu est aujourd'hui la forêt de Brotonne, située sur la rive gauche de la Seine, vis-à-vis de Caudebec, non loin de l'abbaye de Fontenelle – Orderie Vital l'appelle déjà ainsi. On y a découvert des ruines gallo-romaines. (Mémoire des ant. De l'Ouest - 1843. p.387-89).

ARELAUNUS	Silva (Gesta Franc rej. 37), ARELAUNIUM Predium. Fiscus
ARELAUNUS	saltus ARELAUNENSIS , dans vie de St. Condède fiscus
ARELAUNUS	en 673.
ARLAUNUS	Foresti (chr. Fonatanell. Ann. 715).

Forêt d'Hercynie *ARECUNIA /

Situation : comprenait le Jura de Franconie et celui de Souabe : en effet dit César, la forêt d'Hercynia atteint le territoire des HELVETII (Suisse), des RAURICI (Bâle) et des Nemetes (Spire) (César B.G. – VI – c.25).

Le mot ERCYNIA, désignait plus particulièrement les montagnes de la Bohême au Sud Ouest et Nord Ouest, Territoire de BOII avant l'arrivée des Cimbres.

HARCYNIOS	suivant Aristote – 4 ^{ème} siècle avant notre ère.
ORCYNIOS	Eratosthème – 3 ^{ème} siècle avant notre ère
HERCYNIOS	Poseidonios – début 1 ^{er} avant notre ère
FERGUNNA	en 805 – est le goth FAIRGUNI = FERGUNIA « montagne »
	pour un primitif *PERKUNIO avec chute du P. en Celti.
ERCUNIO	« Très haut » soit plus ancien * ARE-CUNIO-

Forêt de Caledonie :

Situation : région septentrionale de Grande Bretagne, Ouest des Highlands. Située entre les EPIDII et les CARNONACAE à cheval sur la fracture du Loch Linnhe et Loch Ness.

CALEDONIA SILVA, chez Ptolémée
CALEDONIA SALTUS (région de bois et de pacages) Ptolémée
CALIDONIA chez Tacite Agr.25.

Forêt de LITANA :

Situation –Italie du Nord (Gaule Cisalpine).

LITANA - chez Cicéron – Tusc. I. 89.
LITANA – chez Tite Live. 23.24.7., traduit « Silva vasta ».

Racine : LITANOS « large » - v. bret. LITAN « large, vaste » - breton LEDAN – gall. LLYDAN – irl. LETHAN.

Cette forêt servit de piège aux armées de Brennus pour y vaincre les troupes de Postumius.

Forêt d'Andred –(Kent et Sussex) Grande Bretagne

Situation – à cheval sur le Kent et le Sussex.

ANDRED en 755 et 893 (The Anglo-Saxon Chronicle)
ANDREDES WEALD en 1018.
ANDRET 1086 – ANDREDESCESTER 491. Originellement ce nom viendrait de ANDERITOS ou –RIDOS vers 425 dans la Notitia Dignitature et généralement identifié avec Pevensey. Le nom est composé du préfixe vieux celtique ANDE + RITU- Gallois RHYD « gué ». Jackson rend ce nom par « the great fords ».

ANDERIDA « ville forte située dans la Forêt appelée par les Bretons COIT ANDRED (bois d'ANDERIDA) longue encore à la fin du IX^e siècle de 120 milles sur 30 de largeur, couvrant toute la partie orientale du comté de Sussex et une partie du Kent.

« Hoc anno, Aella et Cissa obsederunt Andredes – ceaster... » (Chron. Saxon, an 490).

Forêt du Böhmerwald :

Situation : délimite la Bohême au Sud-Ouest.

GABRETA c'est-à-dire « La forêt des chèvres », désigne à la fois la forêt et la chaîne de montagne.

GABRETA – Strabon L. VII, c. I Pt. L. L.II, c. II

Racine : GABRA « chèvre ».



LA FORET

VIE & MYTHES

L'antique forêt n'a pas été taillée
depuis maintes saisons.
Il semble qu'une présence habite ces bosquets.

OVIDE

Écoute, bûcheron, arrête un peu le bras ;
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force
Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce ?
Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
Mérites-tu, méchant, pour tuer des Déeses ?

Cette brochure a été réalisée
grâce au concours
de la Caisse d'Épargne de Béziers.

Contre les Bûcherons de la Forêt de Gastine
RONSARD 1584.

DE LA FORET

Depuis les temps les plus lointains où l'homme trouvait en la forêt, abri et nourriture, jusqu'à nos jours où celle-ci est notamment source de matière pour ses besoins domestiques et industriels, l'homme a toujours "cultivé" la forêt, de façon plus ou moins intensive et l'a façonnée au gré de ses propres besoins. Aujourd'hui, la forêt a essentiellement trois fonctions :

LES FONCTIONS DE LA FORET

- la forêt protège les sols et participe à l'équilibre biologique
 - . en luttant contre l'érosion et la torrencialité des eaux,
 - . en assurant la réalimentation des nappes car l'eau ne ruisselle plus, mais s'in-filtre et se purifie,
 - . en diminuant l'évapotranspiration des terres voisines,
 - . en modifiant le degré hydrométrique et la température de l'air,
 - . en absorbant du gaz carbonique (6 à 10 tonnes/ha/an) et en rejetant de l'oxy-gène (12 à 20 tonnes/ha/an).
- la forêt produit
 - . de la matière ligneuse,
 - . des résines, du liège, du tanin,
 - . de la matière vivante au sens large (plante de toute sorte, grands et petits mammifères, oiseaux, microorganismes etc...).
- la forêt accueille les promeneurs en offrant un lieu de détente et de prome-nade.

LA FORET FRANÇAISE

Constituée pour 2/3 de feuillus (chêne, hêtre, charme) et pour 1/3 de résineux (pin maritime, pin sylvestre, sapin, épicéa), la forêt française couvre 25 % du territoire national et représente à elle seule près de la moitié de la forêt euro-péenne.

Elle est toutefois relativement mal répartie géographiquement, avec un record d'occupation dans les Landes (63 %) et seulement 5 % de couverture du sol dans le Nord-Picardie et la Bretagne.

Un tiers de cette forêt est "publique" puisque appartenant à des collectivités (1 700 000 ha de forêts domaniales et 2 400 000 ha de forêts communales).

Le reste soit environ 10 000 000 ha est partagé entre 1 600 000 propriétaires, c'est dire l'extrême morcellement dont souffre cette forêt, à l'inverse de la plupart des autres pays européens.

LA FORET DE L'HERAULT

Dans l'Hérault, avec 160 000 ha le taux de couverture forestière est sensible-ment le même que le taux national, soit 25 %.

Historique de la forêt domaniale de l'Hérault

Il s'agit donc :

- . d'une forêt jeune (100 ans à peine),
- . d'une mosaïque de jeunes boisements résineux,
- . d'une première génération de forêt.

DEUX GRANDS TYPES DE FORETS AUJOURD'HUI, DANS L'HERAULT

La Forêt méditerranéenne :

Il s'agit surtout de formations subforestières (maquis sur sol silicieux, garri-gues sur calcaire), c'est-à-dire de forêts dégradées, fragiles, très sensibles au feu.

Si autrefois, ces formations boisées fournissaient du bois de chauffage et des produits accessoires (tanin, liège, etc...) aujourd'hui, la fonction principale de la forêt méditerranéenne est la protection avec une tendance de plus en plus marquée pour la récréation.

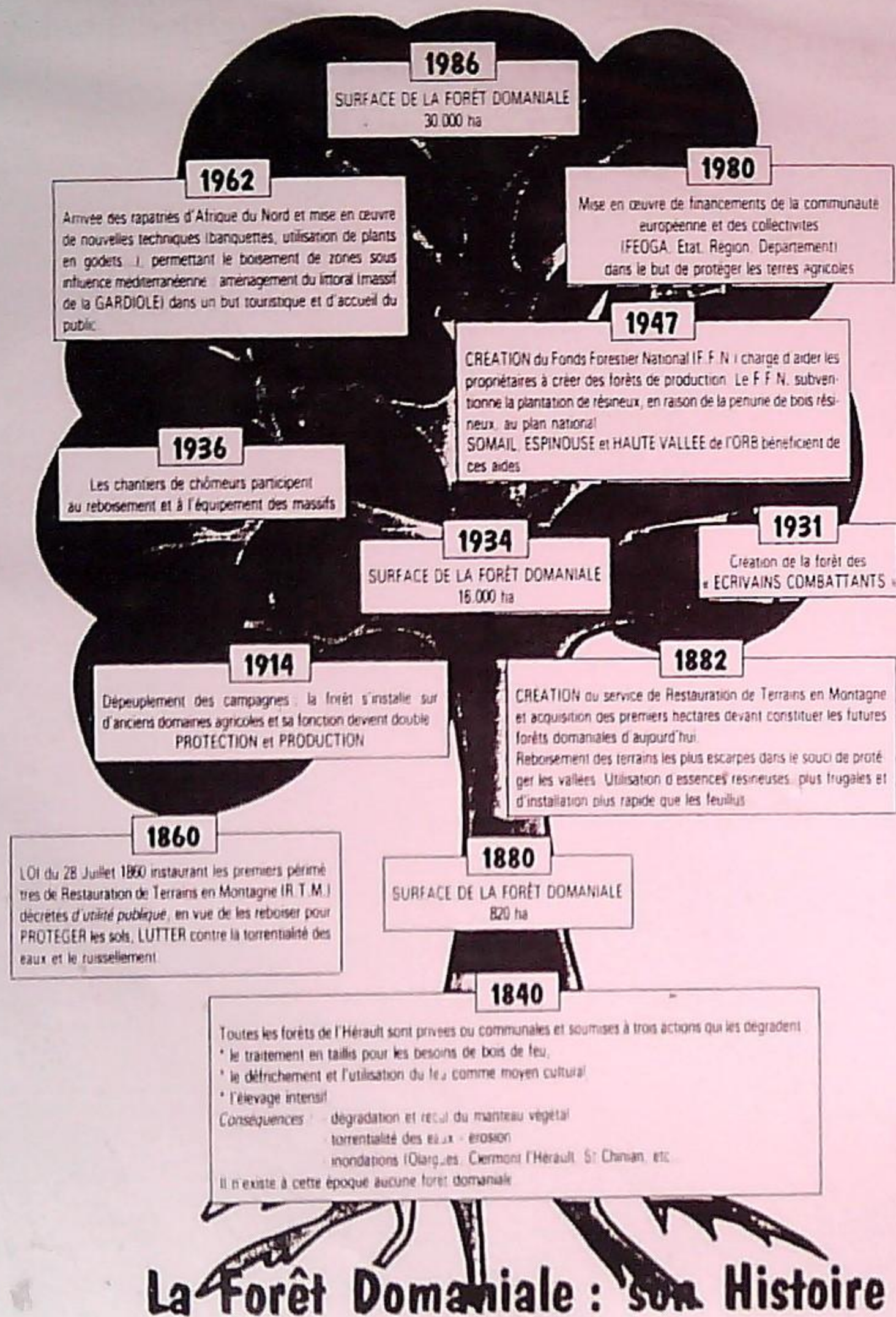
Peut-être dans le futur trouvera-t-elle un nouvel essor dans l'exploitation de la biomasse, mais il faudra être vigilant pour ne pas compromettre les équilibres biologiques.

Cette forêt est caractérisée par :

- une végétation bien adaptée à la sécheresse estivale,
- une flore variée et riche,
- l'abondance du chêne vert, mais aussi des résineux méditerranéens (pin d'Alep, pin pignon, cyprès, cèdres etc...),
- un couvert souvent incomplet qui permet le développement des broussailles, cause d'incendies.

Compte tenu de ces spécificités, les principaux problèmes que pose cette forêt sont liés à la défense contre l'incendie pour laquelle il convient :

- de mettre en œuvre une sylviculture adaptée (choix d'essences qui couvrent rapidement le sol),
- de créer des équipements fonctionnels (voies de pénétration, points d'eau bien répartis, coupe feu, etc...),
- d'assurer une surveillance en période de risques (guet armé ou non avec liai-sons radio...),
- de procéder à des débroussaillages le long des voies de pénétration.



La Forêt Domaniale : son Histoire

La forêt des Hauts Cantons ou forêt de production :

Si à l'origine les forêts des Hauts Cantons avaient pour vocation la protection des sols, elles sont aujourd'hui résolument tournées vers un double objectif : production et protection.

Située à la charnière des influences climatiques méditerranéennes et océaniques, bénéficiant de fortes précipitations, la forêt des Hauts Cantons présente une forte potentialité de production.

Hêtraie issue d'anciennes forêts de hêtres traitées en taillis et reboisements résineux s'y côtoient, constituant une mosaïque de peuplements souvent difficiles à gérer compte tenu de leur hétérogénéité.

Pour l'heure cette forêt jeune commence à entrer en production (30 000 m³ de bois par an). Cette production devrait tripler d'ici la fin du siècle. C'est dire quel rôle économique est appelée à jouer la forêt des Hauts Cantons dans les années à venir.

Longue à s'installer, la forêt est fragile. Il appartient à tous de veiller avec les forestiers à la protéger contre les maladies, le feu, l'action de l'homme lui-même (malveillance, négligence, pollution etc...).

*L'homme a besoin de la forêt
mais*

La Forêt, source de vie, a aussi besoin de l'homme.

LACAN Michel
Ingénieur des Travaux
des Eaux et Forêts

Office National des Forêts.



LA FORÊT

MERE DE VIE ET DE CULTURE

De tous les biotopes, la forêt est celui où l'on perçoit avec le plus d'évidence l'interdépendance de toutes les formes de vie : cette belle "loi de la jungle" si magnifiquement illustrée par Kipling.

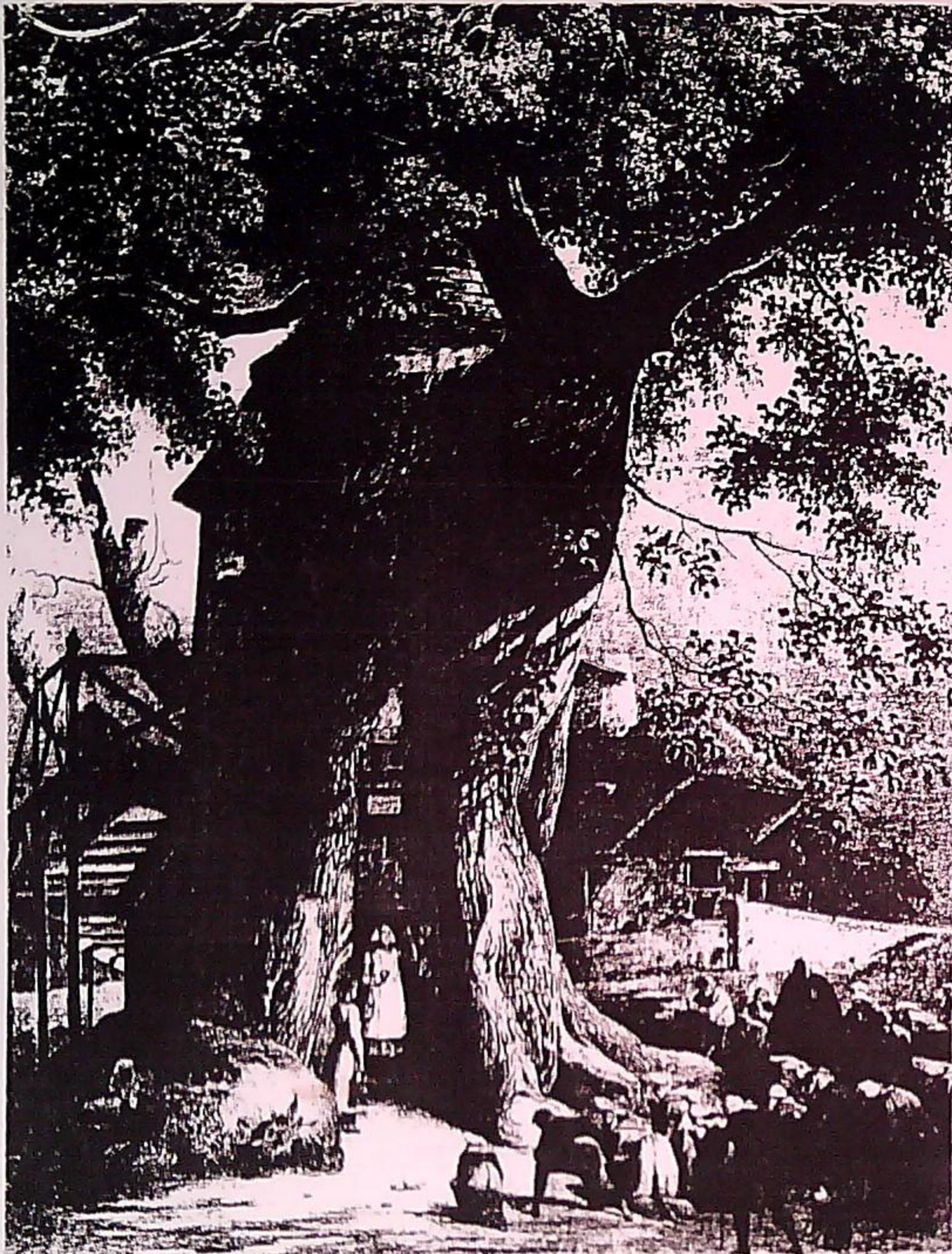
Dans la forêt primitive, les espèces animales s'équilibrent entre elles. Les rapaces diurnes et nocturnes protègent contre la prolifération des rats et serpents. Les loups et félins évitent le surpeuplement en cervidés qui anéantirait à la longue la forêt par un broutage excessif des jeunes pousses et des jeunes branchages. La destruction des loups en Pologne se traduisit bientôt par un recul dangereux de la forêt, et il fallut les réinstaller importés de Sibérie. En Scandinavie, leur disparition exige leur remplacement par un important corps de gardes forestiers dont l'une des missions est l'abattage du surnombre de cervidés.

La forêt n'est pas seulement un biotope, c'est-à-dire une unité de vie en soi ; elle constitue aussi un régulateur hydraulique et climatique indispensable à la vie des campagnes cultivées, en particulier dans les régions montagneuses. Feuillages, humus et racines ont une fonction d'éponge. Si un déboisement irresponsable, par incendies ou par coupes, détruit la forêt, le ruissellement des eaux de pluie et de fonte de neige aura bientôt entraîné toute la terre fertile. La double conséquence en sera la désertification des pentes et plateaux d'une part, et d'autre part de terribles alternatives d'inondations et de sécheresses pour toute une région.

Les sécheresses sont dues non seulement au tarissement des sources provoqué par la disparition de l'éponge forestière, mais aussi par le taux d'hygrométrie trop faible de l'atmosphère. Lorsqu'un nuage traverse une zone d'air humide, il y a condensation et pluie. Au contraire, le même nuage passera au-dessus d'une zone désertique sans laisser tomber la moindre goutte. La disparition de la forêt provoque donc des catastrophes dont l'agriculture et la sécurité de pays entiers peuvent souffrir.

LA FORÊT, SOURCE CULTURELLE

Pour mesurer l'importance culturelle de la forêt, qu'on me pardonne d'abord une petite digression, car nous vivons en un temps où les mots ont besoin d'être redéfinis pour être perçus et jouer leur rôle.



"Le chêne d'ALLOUVILLE-BELLEFOSSÉ"

Seine Maritime

Le mot "sacré" signifie étymologiquement "qui fait trembler". Trembler d'un mélange de curiosité et de crainte. De même, le respect est-il un mélange d'admiration et de crainte. La forêt inspire tout cela et invite au silence.

Survolons l'Europe, nous verrons au-dessous de nous une quantité de forêts sacrées : la Sainte-Baume, antique lieu de culte de Vénus, la forêt de Brocéliande, territoire de l'enchanteur Merlin, la forêt des Carnutes (aujourd'hui bien amaigrie, lieu de rassemblement annuel des Druides) de multiples forêts de chênes, comme celle de Tronçais, où les Druides venaient chercher le gui de chêne, le Heiliger Wald (forêt sainte) près de Haguenau en Alsace, la forêt de Teutoburg en Allemagne, la forêt de Bohême etc...

Inquiétante lorsqu'on la regarde de loin, demeure des loups et des brigands, la forêt est pourtant protectrice pour qui s'y est intégré. C'est pourquoi elle est l'archétype universel du temple, même chez les primitifs des déserts d'Australie. Elle est le refuge des proscrits de tous les temps et de tous les pays. Est-il besoin d'évoquer Robin Hood et les hommes de Sherwood ? Cartouche et Mandrin dont on montre les grottes dans presque toutes les grandes forêts de France ? Par contre, il y a des légendes moins connues qui évoquent aussi des maquisards forestiers : celle des petits lutins en cagoule qui viennent dans les villages la nuit, mais disparaissent à jamais si on les regarde ; celle des musiciens de Brême dont les animaux évoquent la lutte des corps de métier (berger, meunier, paysan et bourgeois) contre les chevaliers-brigands : ou encore celle des "Wilden Männle" ou bonshommes sauvages, souvenir de l'époque millénaire où les Celtes furent chassés des meilleures terres par les envahisseurs germaniques et se réfugièrent dans les forêts. En Alsace, en Suisse, en Allemagne du Sud, en Autriche on rencontre une foule d'auberges à l'enseigne "Zum Wilden Männle" et la plus grande rue de Mulhouse porte ce nom.

Aussi n'est-il pas surprenant que la forêt soit le théâtre principal des contes populaires européens. Le petit Chaperon Rouge rencontre le loup dans les bois. Le petit Poucet s'y perd. La Belle au Bois Dormant a son château protégé par une forêt impénétrable (ne s'agirait-il pas de notre inconscient ?). Blanche Neige, d'abord terrorisée, est prise en charge par oiseaux et chevreuils. Boucle d'Or est adoptée par de gentils ours dans la forêt. Existe-il un seul conte en Europe qui ne se déroule pas au moins en partie en forêt ?

Les contes modernes n'ont pas dérogé à cette tradition. Tarzan est un homme de la forêt. Les Gaulois d'Astérix tendent la plupart de leurs embuscades en forêt. Trappeurs des Montagnes Rocheuses, du Canada ou de Sibérie fascinent nos enfants. Mowgli est un enfant de la forêt, ami des loups et des panthères.

Dans son film "Excalibur", Boorman restitue le niveau religieux de la forêt lorsque Merlin y évoque, pour le futur roi Arthur, le Pandragon, ou vie universelle. Cette accession à la perception immédiate de cette vie par la

conscience individuelle transformée en conscience impersonnelle était l'initiation dionysiaque par laquelle l'homme antique se délivrait de la crainte de la mort. C'est pourquoi les Ménades vivaient en forêt leur ivresse dionysiaque. Liée plus fortement que l'homme à la vie impersonnelle par la maternité, il était inévitable que la femme antique fasse du culte de Dionysos une affaire de prêtresses.

Nous devons aussi à Boorman sa "Forêt d'émeraude" par laquelle il nous montre les côtés paradisiaques de "l'enfer vert du Brésil". Mais aussi l'expression d'un monde essentiellement matérialiste pour écraser les dernières Spiritualités forestières.

Pour les Germains de l'antiquité, la forêt était inséparable du divin. Le mot "Wald" (forêt) a donné naissance aux "Waldent" ou "Gewalten" par lesquels on désignait les dieux. Les temples étaient des bosquets sacrés (Heilige Haine).

Ce coup d'œil sur le sacré de la forêt ne serait pas complet si on omettait d'évoquer une théorie de l'écrivain Henri Vincenot. Selon ce dernier, l'art gothique n'a rien à voir avec les Goths, mais viendrait du breton "goat" qui signifie forêt. Sans être affirmatifs, remarquons pourtant trois faits :

La nef gothique ressemble incontestablement à une belle allée au-dessus de laquelle se croisent les branchages de deux rangées d'arbres nobles.

L'art gothique est plutôt rare dans les pays wisigoths (Provence, Occitanie, Espagne).

Par contre, il est nettement dominant dans le reste de la France, et surtout en Bretagne où aucune tribu germanique n'a jamais dominé.

LES ARBRES SACRES

Le chêne fut l'arbre des dieux majeurs : en Grèce, Zeus, son oracle y était le chêne de Dodone auprès duquel les prêtres interprétaient la musique des cloches d'airain. Il était en pays celtique l'arbre préféré des Druides et chez les Germains l'arbre de Thor et d'Odin.

Le frêne Yggdrasyl (l'âme du monde) était le symbole fondamental de l'univers tant pour les Celtes que pour les Germains.

Le bouleau était l'arbre des déesses de l'amour et de la beauté. Le hêtre, ou fayard, était non seulement l'arbre des fées, mais aussi celui de la connaissance. A la haute époque, on ne pouvait graver les runes que sur du bois de hêtre ou d'if. Une curieuse survivance linguistique de cette fonction est

constatable dans l'anglais et l'allemand modernes: en allemand on trouve la même relation entre Buch (livre) et Buche (hêtre).

Le tilleul était l'arbre de la douceur, de la concorde. Le mot "Linde" a conservé ce sens en allemand moderne.

Le sureau était l'arbre des rêves : dormant à son ombre, on faisait des rêves prémonitoires surtout dans le domaine de l'amour. Le terme de "Holdertraum" (rêve de sureau) subsiste en allemand moderne.

Le moyen-âge connut une importante survivance de la sacralité du chêne. Cet arbre noble fut associé à la fonction royale de justice. Saint Louis prononçait ses sentences sous le chêne de Vincennes. A la même époque, dans l'Allemagne livrée à l'anarchie par le "grand interrègne" le tribunal populaire antique de la Sainte-Vehme (dont les douze jurés de nos cours d'assise sont une survivance) délibérait sous un chêne et affichait la sentence sur le tronc de celui-ci.

Enfin, dans la société secrète de la Carbonara qui joua un rôle non négligeable au 19ème siècle, les officiers de Loge ont conservé l'antique sacralité des arbres. Le maître de la Loge charbonnière est le cousin du chêne, ses assesseurs les cousins du frêne et de l'ormeau, le gardien de la porte est cousin du cornouiller (bois de la trique), le secrétaire cousin du hêtre, l'aumônier cousin du tilleul, l'orateur cousin du charme.

DES HOMMES CONTRE LA FORET

Ravagée par les Romains pour se procurer le charbon de bois nécessaire aux fonderies des minerais de cuivre, d'étain, d'antimoine, et de fer, la forêt européenne, et surtout méditerranéenne, fut ensuite gravement entamée par les rois d'Espagne pour construire des bateaux de guerre capables de résister aux boulets de canon. Louis XIV et Napoléon Ier aggravèrent ces dommages. Dans les années soixante encore, le gouvernement du Général Franco fit dévaster de vastes surfaces de forêts pour faire des meubles de chêne d'Espagne, autrement dit pour échanger les richesses réelles du sol espagnol contre du papier monnaie, de valeur fictive.

LA FORET OU LA MORT !

Puis sont venus les immenses ravages de la pollution chimique : un tiers des forêts d'Europe centrale mortellement atteint, la mort des ormeaux en France, une foule de maladies pudiquement attribuées à des virus, mais qui ont leur cause profonde dans l'affaiblissement lui-même dû à la pollution.



"Celui qui saura garder longue mémoire..."

Ne nous voilons pas les yeux, sinon nous paierons notre lâcheté face aux évidences avec des larmes de sang. Nous sommes à l'heure historique où tous les problèmes ont atteint un degré de situation limite. Il en est ainsi de la démographie galopante, de l'engorgement économique et de tous les aspects de l'usure de la biosphère. On peut dire sans exagération : "La forêt ou la mort !". Car la forêt est la mère de nos corps et de nos âmes. Ceci reste vrai malgré l'aveuglement volontaire et les sourires supérieurs de certains responsables politiques et économiques dont la seule espérance est que la fuite en avant durera bien autant qu'eux. Leurs enfants et petits enfants s'en tireront comme ils pourront...

Aussi le devoir de tout être responsable et habité par le minimum d'amour sans lequel il ne peut y avoir de vie digne de ce nom est l'engagement lucide, mais infatigable. L'ennemi de la forêt est aussi omniprésent et insaisissable que les fantômes et loups-garous de nos vieux contes. Cette fois il ne vient pas de la forêt, mais contre elle : c'est l'esprit de lucre à court terme, le faux réalisme, la fatigue de vivre, le découragement, la "culture" du comptoir de bar, des médias, des mégapoles. C'est tout l'homme moderne, pauvre cheval éreinté par les cavaliers de la fuite en avant, lesquels redoutent le réveil des zombies qu'ils ont fabriqués et le retour à leurs conditions d'homme réfléchissant et responsable.

Odilon MOURLEYRE



CREDIT ILLUSTRATIONS :

Couverture : "Le Cerf se voyant dans l'eau." G. Doré et A. Sargent.
Page 2 : "Les Niebelungen" 1928 Fritz Lang.
Pages 4, 5, 9, 16 : "Traditions d'Europe". Editions Copernic.
Page 8 : Document O.N.F.
Page 10 : Lithographie de Joly. 1824
Page 15 : "Le Petit Poucet". G. Doré. (Archives Arthaud).
Nous remercions Monsieur Michel MARMIN pour sa collaboration.



L'AMI FINANCIER
Caisse d'Epargne Ecureuil

20, avenue Georges Clémenceau
34500 BEZIERS



Office National des Forêts

Service Départemental de l'Hérault
2, avenue du Maréchal Leclerc
BP 474, 34505 BEZIERS CEDEX
Tél. 67.76.22.53

Réalisation et composition :
POINT COMPO BEZIERS
Tél 67. 35. 06. 88



FORÊTS

LES ARBRES DE VIE

Les Dieux vivent dans les forêts

Robert Harrison résume bien, ainsi, l'enjeu plurimillénaire, le choix de civilisations que représente la forêt, avec ses mythes et ses réalités (1). Une forêt omniprésente dans l'imaginaire européen.

L'inconscient collectif est aujourd'hui frappé par la destruction des forêts, due à l'incendie, aux pluies acides, à une exploitation excessive. Un être normal — c'est-à-dire quelqu'un qui n'est pas encore totalement conditionné par la société marchande — ressent quelque part au fond de lui-même, quelle vitale vérité exprime Jean Giono lorsqu'il écrit de l'un de ses personnages : « Il pense : il tue quand il coupe un arbre ! »

Le rapport de l'homme à la forêt est primordial. Il traduit une vision du monde, le choix d'un système de valeurs. Car la forêt, symbole fort, porte en elle des références fondamentales. « Une époque historique, écrit Harrison, livre des révélations essentielles sur son idéologie, ses institutions et ses lois, ou son tempérament culturel, à travers les différentes manières dont elle traite ou considère ses forêts. » Dans la longue mémoire culturelle des peuples, la place donnée — ou non — aux forêts est un repère qui ne trompe pas.

Pour étudier la place des forêts dans les cultures et les civilisations, depuis qu'il existe à la surface de la terre des sociétés humaines, Harrison prend pour guide une grille d'analyse forgée par un Napolitain du XVIII^e siècle, Giambattista Vico, qui résume ainsi l'évolution de l'humanité : « Les choses se sont succédé dans l'ordre suivant : d'abord les forêts, puis les cabanes, les villages, les cités et enfin les académies savantes » (*La Science nouvelle*, 1744).

Ainsi, les forêts seraient à l'origine la matrice naturelle d'où seraient sortis les premiers hommes. Lesquels, en s'affranchissant du milieu forestier pour ouvrir des clairières, en se regroupant pour construire des cabanes, auraient planté les premiers jalons de la civilisation, c'est-à-dire de la conquête de l'homme sur la nature. Puis, d'étape en étape, de la ruralité au

◆
**« Détruire des forêts ne signifie pas
seulement réduire en cendres des siècles
de croissance naturelle. C'est aussi un
fonds de mémoire culturelle qui s'en va. »**
 ◆

phénomène urbain, de la rusticité à la culture savante, de la glèbe aux salons intellectuels, l'humanité aurait réalisé son ascension. On voit bien, ici, s'exprimer crûment cette conception tout à la fois linéaire et progressiste de l'histoire, qui triomphe au XVIII^e siècle avec la philosophie libérale des Lumières pour nourrir, successivement, l'idéologie libérale et l'idéologie marxiste. Mais cette vision de l'histoire plonge ses racines très loin, dans cette région du monde qui, entre Méditerranée et Mésopotamie, a donné successivement naissance au judaïsme, au christianisme et à l'islam, ces trois monothéismes qui sont définis, à juste titre, comme les religions du Livre.

TU NE PLANTERAS PAS...

Religions du Livre, de la Loi, du désert. C'est-à-dire religions ennemies de la forêt, car celle-ci constitue un

univers à tous égards incompatible avec le message des fils d'Abraham. La Bible est, à ce sujet, sans ambiguïté. Dans le Deutéronome, Moïse ordonne à ses errants dont il veut faire le Peuple élu de brûler, sur leur passage, les bois sacrés que vénèrent les païens, de détruire ces piliers de bois qui se veulent image de l'arbre de vie : « Mais voici comment vous devez agir à leur égard : vous démolirez leurs autels, briserez leurs stèles, vous couperez leurs pieux sacrés, et vous brûlerez leurs idoles. » L'affirmation du Dieu unique implique l'anéantissement des symboles qui lui sont étrangers : « Tu ne planteras pas de pieu sacré, de quelque bois que ce soit, à côté de l'autel de Yahvé ton Dieu que tu auras bâti. »

Cet impératif sera perpétué par le christianisme, du moins en ses débuts lorsqu'il rencontre sur son chemin, comme principal obstacle, la forêt et ses mythes. Très vite, l'Église pose en

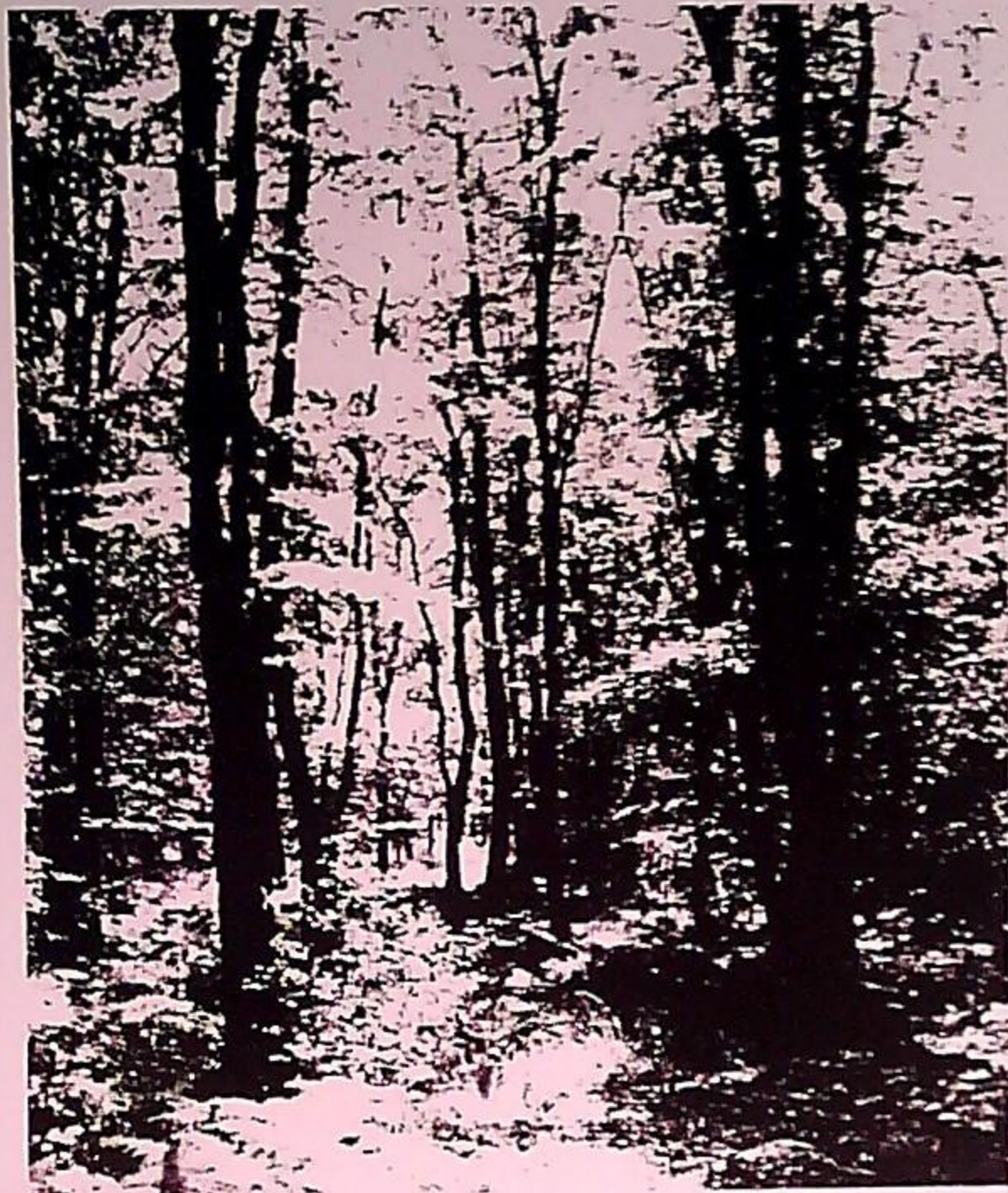
principe un face à face entre les notions de paganisme, sauvagerie et forêt (sauvage vient de *sylva*), d'un côté, et christianisme, civilisation et ville, de l'autre. Quand Charlemagne entreprend, pour se faire bien voir d'une Église dont il attend la couronne impériale, une guerre sainte en Saxe, bastion du paganisme, il donne pour première consigne à ses armées de détruire l'Irminsul, ce monument qui représente l'arbre de vie et qui est le point de ralliement des Saxons. Le message est clair : pour détruire la capacité de résistance militaire des païens, il faut d'abord éliminer ce qui donne sens à leur combat. Calcul erroné, puisqu'il faudra, après la destruction de l'Irminsul, encore trente ans de massacres et de déportations systématiques pour imposer la croix. Les clercs entourant Charlemagne n'avaient pas compris que pour les Saxons comme pour tout païen, les dieux vivent au cœur des forêts, comme le constata déjà Tacite chez les Germains de son temps. Autrement dit, tant qu'il restait un arbre debout, le divin est présent.

LA FORÊT-CATHÉDRALE

La soumission forcée des Saxons n'aura pas fait disparaître pour autant la spiritualité liée aux forêts. Car le christianisme a dû, contraint et forcé, s'adapter à la mentalité européenne, récupérer et intégrer les vieux mythes qui parlaient encore si fort, au cœur des hommes. Cette récupération s'exprime à travers l'architecture religieuse : « La cathédrale gothique, note Harrison, reproduit visiblement les anciens lieux de culte dans son intérieur majestueux qui s'élève verticalement vers le ciel, s'arrondit de tous côtés en une voûte semblable à celle des arbres rejoignant leurs cimes. Comme des ouvertures dans le feuillage, les fenêtres laissent pénétrer la lumière de l'extérieur. En d'autres termes, l'expression formelle de la cathédrale recouvre davantage qu'une simple analogie, car cette analogie repose sur la correspondance ancienne entre les forêts et la résidence du dieu » (2).

L'Église s'est trouvée, au Moyen

Age, confrontée à un dilemme : contre le panthéisme inhérent au paganisme, et qui voit le divin partout immergé dans la nature, il fallait décider d'une stratégie de lutte. Réprimer, pour extirper, éradiquer ? C'est la solution que préconisent de pieuses âmes, comme le moine bourguignon Raoul Glaber : « *Qu'on prenne garde aux formes si variées des supercheries diaboliques et humaines qui abondent de par le monde et qui ont notamment une prédilection pour ces sources et ces arbres que les malades vénèrent sans discernement.* » En favorisant les grands défrichements des XII^e et XIII^e siècles, les moines ont un objectif qui dépasse de beaucoup le simple intérêt économique, le gain de nouvelles surfaces cultivables : il s'agit, avant tout, de faire reculer ce monde dangereux, car magique, qui abrite fées et nymphes, sylves et sorcières, enchanteurs et ermites (dont beaucoup trop ont des allures rappelant fâcheusement les hommes des chênes, les anciens druides). Brocéliande est, comme Merlin, « *un rêve pour certains, un cauchemar pour d'autres* ».



synchrétisme, d'une nature longtemps perçue, par la tendance dualiste présente dans le christianisme, comme le monde du mal, du péché, est poursuivie par un saint François d'Assise. « *C'était en accueillant la nature, constate Georges Duby, les bêtes sauvages, la fraîcheur de l'aube et les vignes mûrissantes que l'Église des cathédrales pouvait espérer attirer les chevaliers chasseurs, les troubadours, les vieilles croyances païennes dans la puissance des forces agrestes* » (4).

La perpétuation du symbole de l'arbre et de la forêt se fera, à l'époque moderne, par la plantation d'arbres de la Liberté (5), les sapins de Noël, la branche verte placée par les compagnons charpentiers sur le faitage terminé de la maison...

L'ARBRE COMME SOURCE DE VIE

Mais, référence culturelle par excellence, la forêt reste, jusqu'à nos jours, un enjeu idéologique et l'illustration d'un choix de valeurs. Quand Descartes, dans son *Discours de la métho-*

peuple.

Inversement, en publiant les célèbres *Contes et légendes du foyer*, les frères Grimm, au XIX^e siècle, entendent redonner, par le biais de la langue, un terreau culturel, un ancrage à la communauté nationale populaire allemande. Or, significativement, la forêt est omniprésente dans leurs contes, en tant que lieu par excellence de ressourcement.

L'arbre comme source de vie. Il est encore parmi nous grâce à une œuvre qui a, par bien des aspects, une valeur initiatique. Henri Vincenot confiait un jour : « *Il y a dans la nature des courants de forces. Pour prendre des forces, c'est vrai que mon grand-père s'adossait à un arbre, préférence un chêne, et se pressait contre lui. En plaquant son dos, ses talons, ses mains contre un tronc d'arbre, il ne faisait rien d'autre que de capter les forces qui vivent et meurent en l'arbre. Il ne faisait qu'invoquer, pour y puiser une nouvelle énergie les puissances de la terre, du ciel, de l'eau, des rochers, de la mer...* » (

■ Pierre V

(1) Robert Harrison, *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*, Flammarion, 398 p., 145 F.

(2) Voir Roland Bechmann, *Racines des cathédrales*, Payot, 1981.

(3) *Les Étoiles de Compostelle*, Denoël, 1984.

(4) *Le Temps des cathédrales*, Nil, 1976.

(5) Jérémie Benoit, « *L'Arbre de Liberté : résurgence d'une mentalité indo-européenne* », in *Études indo-européennes*, 1991.

(6) Robert Harrison, op. cit.

(7) *Éléments*, n° 53.

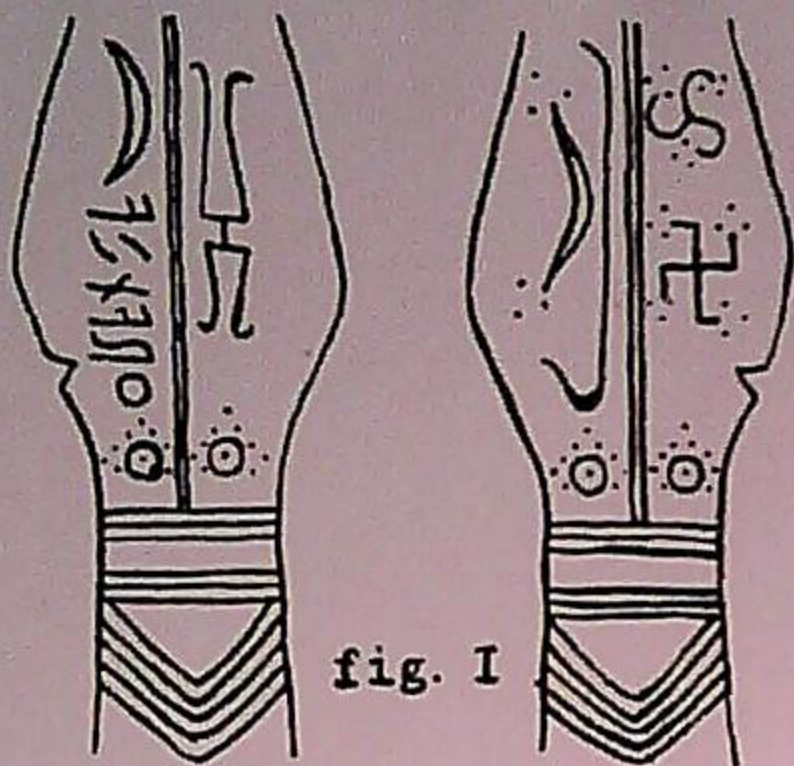


fig. 1



fig. 2

LANCE découverte à MÜNCHENBERG dans l'Altmark, ornée, comme les armes celtiques, de signes astraux.

Sur la 1^{re} face : foudres et inscription runique
Sur la 2^e face : croissant lunaire, swastika et triscèle.

J. DECHELETTE - Manuel d'archéologie - PARIS. 1913

MEDAILLE des UNELLI
(dépt de la Manche)

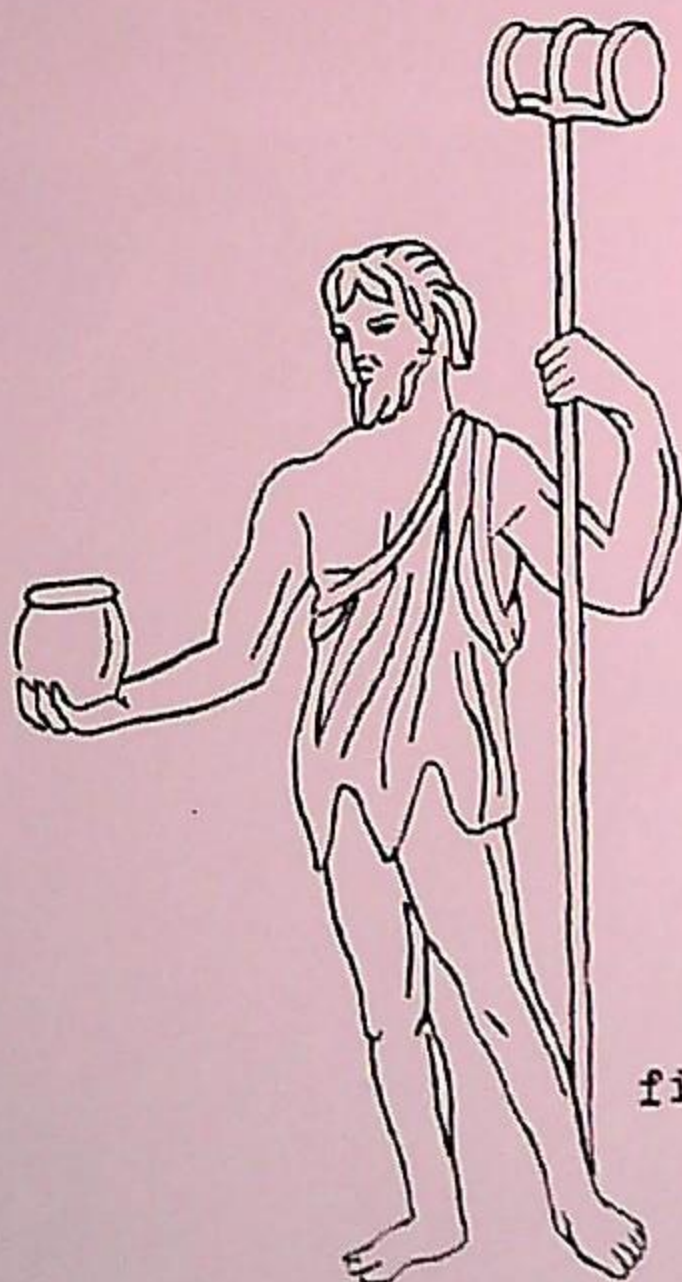


fig. 3

Le dieu au maillet SUCELLOS
(ORPIERRE, Hautes Alpes)



fig. 4

Dieu au barillet
(Bronze de VIENNE - France)

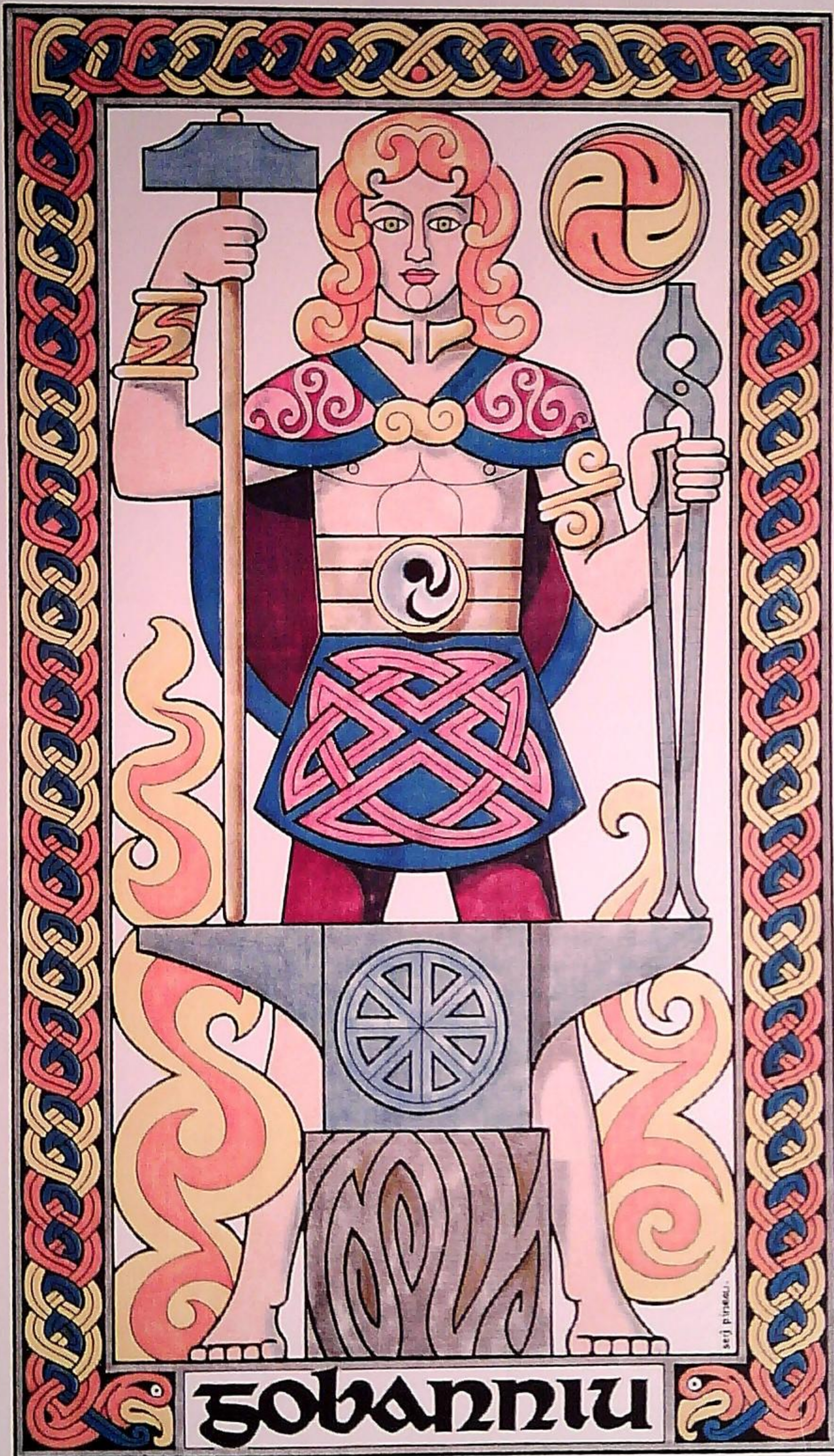
"GAULE" - Bulletin n° 4-5 - SECTION V

Iconographie : Esunertos

UPDA
AGD
DIPLO
...

ΣΟΪΒΡΙΑ





СВЯТЫЙ

Le dieu forgeron chez les Celtes

A une époque très ancienne et dès la fin de l'âge du bronze, environ vers 900 avant J.C., l'industrie du fer prend chez les Celtes une place importante. Les ateliers exhumés de Halstatt, les établissements miniers des vallées de la Haute-Loire, les industries du Mont-Beuvray, montrent que le travail du métal était pratiqué d'une manière industrielle sur toute l'étendue du monde celtique.

« Pour le traitement du minerai, la préparation et les diverses qualités du métal, leurs procédés paraissent avoir été aussi savants et aussi perfectionnés que ceux employés par les autres métallurgies antiques » (H. Hubert : les Celtes – tome2, p. 315).

Les techniques des grands forgerons Celtes supposent une initiation professionnelle et des traditions de métier. Parallèlement elles engendrent un comportement social, un rituel, des mythes et des symboles qui marqueront profondément l'histoire spirituelle du monde celtique. C'est ce que nous tenterons de montrer au cours de cette étude.

Un des traits les plus importants des divinités celtiques est sans conteste le caractère « technique » et industriels de ces figures, caractères qui apparaissent nettement accusés chez le « dieu par excellence » des Celtes du Continent et des Iles.

En Gaule «le dieu dont les effigies sont les plus nombreuses est LUG-UN, figure que César conformément au système qui lui fait donner des noms latins aux dieux des gaulois, l'assimile à Mercure. *« Ce dieu - dit-il - chez les Gaulois est considéré comme l'inventeur de tous les arts »* (OMPNIUM INVENTOREM ARTIUM).

Le forgeron en Irlande :

En celtique insulaire les littératures nous présentent le dieu LUG = LUGUS au début de son combat avec les adversaires de la « lumière » comme possesseur de tous les arts SAMHIL-DANCH littéralement « celui qui possède en même temps (SAMH) les nombreux (IL) arts ou techniques (DAN) ».

Ce dieu qui dans tout le domaine celtique synthétise les activités technico-magiques fait toutefois appel à des « spécialistes » lorsqu'il est question d'organiser l'armée qui doit combattre le monde obscur. Il apparaît alors que dans l'inventaire des forces divines qu'établit le dieu Lugus, les différents dieux correspondent tous à une fonction artisanale précise : hommes de métier « Fer Dàna. » Ces artisans divins patronnent chez les Celtes les métiers groupés en corporations.

Le premier des techniciens auquel s'adresse le « dieu aux connaissances multiples » est Goibniu le forgeron. En vieux celtique *Gobanniu (au génitif Gobanninos) « forgeron », vieil irlandais Goba, gallois Gofan (forgeron), breton Gof (forgeron), Dérivé : gallois Gobio (frapper), cornique Gof (forger), breton Govella (forger), lithuanien Kauju (frapper, battre le fer), slave Kovan (battre le fer).

Cet ouvrier est associé au combat des dieux de la lumière et de la vie mené contre les dieux des ténèbres et de la mort (pendant celtique de la bataille qui oppose les Suras aux Asuras de la mythologie védique). La coopération du forgeron et des dieux dans le combat pour la souveraineté du monde lui vaut une place privilégiée. Il est non seulement « l'artisan des dieux » mais il est un dieu lui-même.

Le dieu Lug (Lugus) laisse donc à Goibniu = * Gonanniu, le soin de forger les armes qui soumettront pour un temps les forces de désordre aux principes harmonieux des dieux de la science, de la vie et du bien. Aux Indes pareillement, le forgeron divin Tvashtri forge les armes d'Indra lors de son combat avec le dragon Vrtra. Héphestos forge la foudre grâce à laquelle Zeus triompha de Typhon. Dans la mythologie nordique Tor écrase le serpent Midgardhsormr avec le marteau Mjolnir forgé par les nains forgerons.

La « science » que déploie le dieu forgeron ne réside pas uniquement dans l'excellence et la valeur matérielle des armes qu'il forge pour les dieux, elle se révèle surtout dans l'« efficacité » magique dont il les investit. Chacun des coups portés par ces armes est irrémédiablement mortel : « Avec les armes fabriqués par moi, jamais un guerrier ne manque son coup. Et la chair que ce coup atteint cesse pour jamais de jouir des douceurs de la vie » (d'Arbois de Jubainville – Cours de littérature celtique T.2 – p.179 – « Seconde bataille de Mag-Tured »).

Sur le plan humain, les forgerons imitent le travail de leur patron surhumain, confiant une partie de la sacralité des activités du dieu aux armes frappées sur l'enclume. L'épée, la lance, se révèlent ainsi être animées de puissances magiques. Elles sont vénérées à l'égal de la divinité qu'elles ont pour charge de représenter dans les combats. Elles sont d'autre part prises comme garant de la véracité du guerrier. C'est sur les forces magiques attachées à ses armes que le guerrier prête serment. Nous trouvons dans la littérature épique insulaire une formule de serment, dans laquelle il faut probablement reconnaître un motif commun à l'ensemble du monde celtique : « Je jure par mon bouclier, par mon épée et par toutes mes armes » (DO-THONGU SA TAR MO SCIATH, TAR MO CHLAIDEB, OCUS DAR-M-THRELAM) (Windisch – Irische Texte, t.1 –p.838 – « Togail Bruidne da Drega »)

On peut se demander en quoi consistait les « forges » magiques attachées aux armes sorties des ateliers divins. Il apparaît que ces « forges » étaient intimement liées au principe électrotechnique de l'orage. Comme la foudre, les lances forgées pour les dieux par Goibniu (GOBANNIU) frappent à distance. L'épée du guerrier étincelle au moindre choc.

Rapidité, luminescence associées au caractère destructif, autant de points qui apparentent les armes à la puissance céleste, voir magique de l'éclair (fig). (En Germanie, à l'époque des grandes invasions, le symbole de la foudre figure sur les fers de lance).

Dans le conte gaélique le sort des fils de Tuirenn, la lance magique que découvre le héros Brian chez le roi Pisear a son fer plongé dans un chaudron plein d'eau afin qu'elle n'embrase pas la demeure. Une retranscription tardive d'Etain et Conaire, qui conserve néanmoins des réminiscences archaïques, évoque l'idée de l'arme de foudre « La lance flambe toute seule, part toute seule quand cela est voulu et nécessaire. Si son depositaire alors la manie mal, pas à temps ou pas comme il faut, elle se tourne contre lui, le brûle et le blesse » (Clémence Ramnoux – légendes irlandaises)

du cycle des Rois – Cahiers du Sud, 1951 – p. 377. Voir aussi : Revue Celtique XXII). Il nous faut encore citer au sujet de cette arme fulgurante, le « tour du tonnerre » (TORANN CHLES = TARAN KLESAS, pratiqué avec la lance fée par le fils du dieu Lug (*LUGUS) Cūchulainn qui expédie ainsi dans l'Autre monde une série de champions redoutables. (O'Rahilly – Earl Irish Mythology – p. 71).

Parmi les armes sur lesquelles le guerrier prête serment, figure nous l'avons vu, l'épée. Comme la lance, l'épée est investie du même pouvoir magique. En fait, elle est inséparable de l'arme de jet qui constitue, avec le bouclier, l'essentiel de l'armement du Celte.

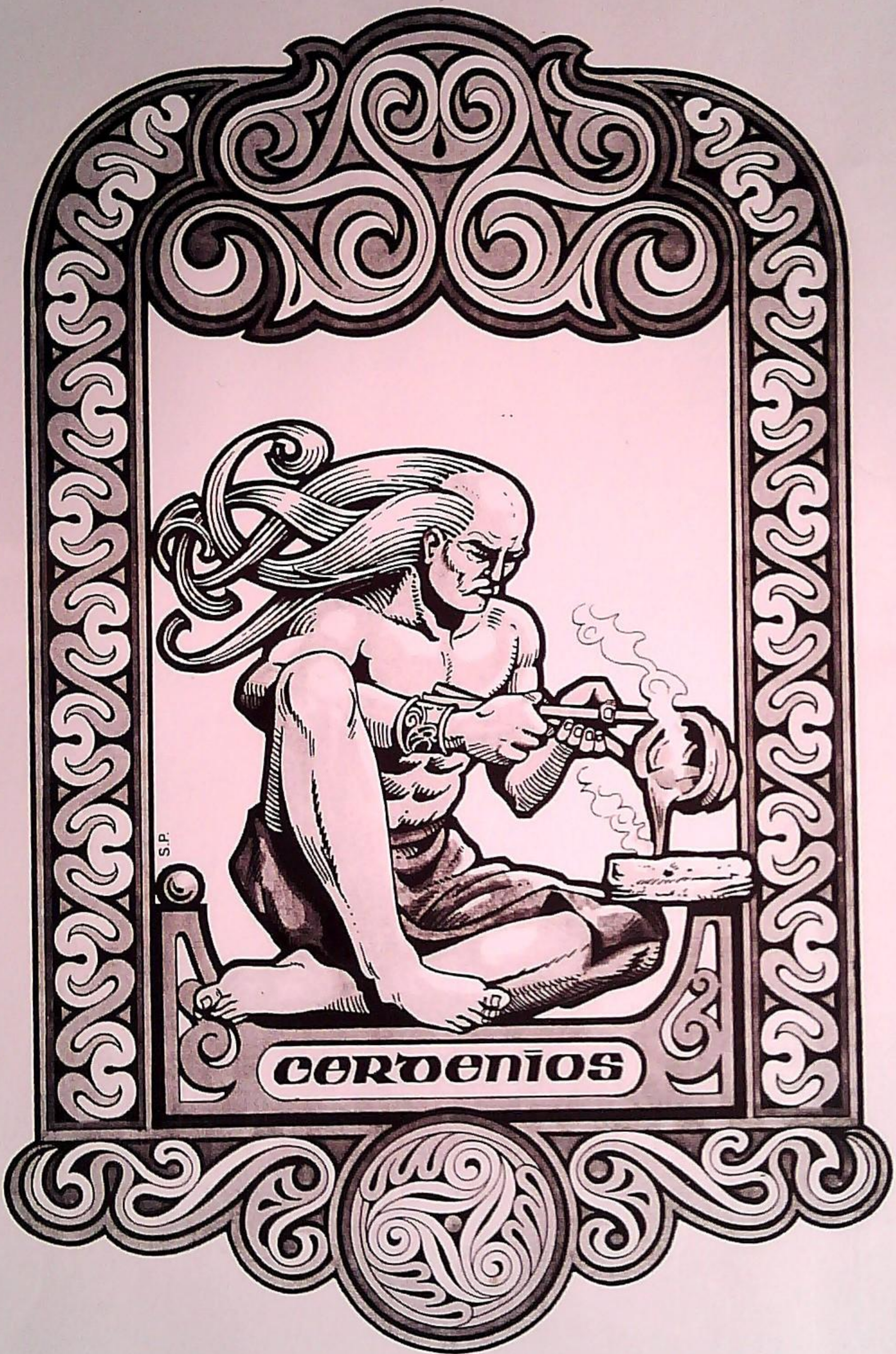
Une épée au caractère similaire à la lance est portée par le héros Cūchulainn : « elle illumine la nuit comme une torche » (O'Rahilly – p. 68). Il en est une bien plus merveilleuse encore, c'est celle dont nous parle la plus ancienne épopée de l'Irlande : « Cette épée redoutable dont Fergus Mac Roich était le détenteur, éclairait comme dix torches et pouvait couper les collines » (Thurneysen – Die irische Helden un König Sage - p.546 sqq.).

L'image de l'épée se retrouve en gaule associée à son tour à la foudre. Un exemplaire de la numismatique Gauloise, attribué aux Unelli (fig.2), exprime graphiquement ce fait. De l'épée que brandit l'aurige, part directement une ligne brisée dans laquelle il est facile de reconnaître l'éclair. Cette ligne s'en va rejoindre le sommet d'un maillet lui-même symbole du tonnerre. (En ce qui concerne l'affinité du tonnerre avec le maillet du forgeron, le vieux celtique se sert pour désigner ces deux choses d'un terme semblable = *MELDOS. Le bruit du maillet ou marteau sur l'enclume évoquant le bruit du tonnerre a semble-t-il engendré le rapprochement phonétique de mots philologiquement distincts (nirukta). A propos des formes « niruktiques » voir : Roger Vaillant (Catarnos), « Exemples de nirukta vieux celtique » dans Arevidia – N°3 – 1956).

Le Forgeron en Gaule :

C'est sous cet aspect artisanal et pacifique que se présente en Gaule le forgeron divin. Plus de 200 monuments figurés lui sont consacrés. Le dieu couramment désigné par le titre de « Dieu au maillet » y est représenté d'âge indifférent, le plus souvent barbu et chevelu, porteur d'une peau de loup ou vêtu d'une tunique courte descendant au genou. La tête du dieu est expressive avec une certaine majesté. Ses attributs sont : le maillet à long manche, quelquefois la masse (autel d'Oberseebach, stèle d'Entrain), le vase ou la coupe (fig. 3). Il est parfois associé à une divinité féminine NANTOSUELTA (Bas relief de Sarrebourg). Le dieu a porté le surnom de SUCELLUS sous les formes SUCAELO, SUCELLOS, SUCELOS, SUCELA, que l'on traduit généralement par « bon frappeur » * SU-KELLOS (Formé d'un préfixe gaulois SU, que l'on retrouve dans l'irlandais SU, le vieux breton HU avec le sens d' « excellence » sanscrit SU « bien, facile, bon » et d'un substantif KELLOS donné pour « frappeur » mais non retrouvé dans les langues celtiques).

Henri Hubert a été le premier à souligner avec raison dans ses « Divinités gauloises le parallélisme frappant du forgeron irlandais avec le dieu gaulois au maillet. (H. Hubert « Divinités gauloises, Sucellus et Nantosuelta, Epona, Dieux de l'Autre Monde – Macon – 1925 – Chapitre IV – p.14) Posant l'équation *GOBANNIU = SUKELLOS, il étudie particulièrement la figure du vase OLLA porté par SUKELLOS et fait remarquer que



S.P.

CERDENIOS

le forgeron *GOBANNIU est lui aussi détenteur d'un vase ou chaudron merveilleux objet de convoitise de tous les héros.

L'olla que présente le dieu gaulois au maillet est probablement le vase contenant le fameux FLED GOIBNNEN = *VKEDA GA+IBANNINOS = « festin du forgeron », festin ou beuverie sacré car comme le dit Hubert : « il s'agissait d'y boire le DECCH, la boisson qui rendait immortel ». Cette boisson mystique (probablement la bière KURMI ou *LINDA) spécialement préparée en vue de créer un état extatique est décrite dans le récit de la visite du roi Conn au palais de LUG comme un secret de la technique des dieux. C'est au forgeron qu'en reviennent la préparation et aussi la distribution, elle assure aux dieux et héros l'immortalité, elle est pour le poète génératrice d'inspiration et de science.

Ces beuveries rituelles dont la bière est le principal élément expliquent facilement la présence sur certains monuments gaulois d'un tonneau placé aux pieds de SUKELLOS. Pour le Docteur A. Morlet ces représentations figureraient le « Dieu des tonneliers ». Nous ne saurions cependant nous arrêter à cette interprétation secondaire. (Docteur A. Morlet « Le Dieu au Maillet était-il le Dis Pater des Gaulois ? » Revue Aesculape 1955 – Vichy).

Le rôle sacré d'échanson des dieux que nous pensons devoir attribuer, entre autre fonctions, à SUKELLOS est un trait également commun aux dieux forgerons des mythes Indo-européens : Héphaïstos sert aux dieux de l'Olympe l'ambrosie et le nectar céleste (Iliade – Livre 1 – vers 597-600). Tvashtri forge pour les Dévas la coupe dans laquelle se prépare le Soma.

Cette coupe ou chaudron qui était à la fois instrument de communion et de sacrifice, contenait nous l'avons vu, une boisson ou Festin mystique inépuisable dont *GOBANNIU dans le domaine Gaélique, SULELLOS en Gaule en assuraient la distribution. C'était dépasser la condition humaine, accéder à une existence extratemporelle et obtenir des dieux l'inspiration céleste qui devient celle de voyants ou poètes. A ces divers titres le forgeron a des accointances avec les mystères, l'initiation et notamment la poésie épique. Nous avons des traces de cet ancien état de chose, où le forgeron et ses confrères avaient un rôle à jouer avec les corporations bardiques. En Irlande aussi bien qu'au pays de Galles, on trouve le « chaudron » (COIRE en irlandais, vieux celtique *QORIOS, PIERE en gallois, vieux celtique *PARIOS associé aux bardes. Ils sont les « chanteurs forgerons ». Le chaudron est suspendu par neuf chaînes. En face de chacune de ces chaînes se place un homme armé d'une lance. Chacun de ces hommes met la pointe de sa lance dans un trou pratiqué à l'extrémité de la chaîne qui est devant lui. Puis ces neuf hommes chantent un poème. Les assistants mettent dans le chaudron le salaire qu'ils leur donnent. Ces neuf hommes s'appellent en irlandais CERDI-S, mot qui veut dire à la fois « poète » et « ouvrier du cuivre » (vieux celtique *KERDIS « artisan » de *KERDA « art », dérivé *KERDASTOS « bronzier ». Ils ont eux-mêmes fabriqué leur chaudron avant de chanter autour. Les bardes gallois appellent leur poésie KERDD et se confondent ainsi avec les « chanteurs forgerons d'Irlande ». (cf. d'Arbois de Jubainville : Les bardes en Irlande et dans le pays de Galles (dans Revue Historique – 1898).

La coopération entre le forgeron et la poésie ne se limite pas au monde celtique, certains aspects de cette sympathie apparaissent nettement attestés. Aux Indes, Visvakarman autre nom de Tvashtri le forgeron est appelé « Poète-Artisan »

dans les chants du Rig Véda. Le vieux scandinave LOTHASMITHR « chanson-forgeron » et aussi rhénan REIMSCHMIED « poetaster » soulignent efficacement l'intimité existant entre la profession du forgeron et l'art du poème. (Théodore H. Gaster *!thesousn – Ritual, Myth an Drama in the ancient Near East* (New-York, 1950), cité par Mircea Eliade).

Là ne s'arrête pourtant pas les fonctions du dieu forgeron. Un rôle plus important encore que les précédents lui est attribué. Ce rôle sur lequel les textes des vieilles littératures celtiques sont des plus discrets, c'est celui où *GOBANNIU apparaît comme bâtisseur sous le titre de GOBHAN SAER « Goghan l'architecte-charpentier » = *GOBANNE SAIROS. Collaborateur du Dieu suprême Lug dans la bataille pour la souveraineté du monde. Il bâtit pour BALAR grand-père du dieu LUG.

Il semble que nous soyons ici en plein cœur du mythe des origines. Les constructions exécutées par le forgeron céleste nous apparaissent non comme de simples édifications humaines, mais comme une mise en ordre, une organisation divine du monde à laquelle participe par ses connaissances techniques, son savoir faire et sa maîtresse du feu le forgeron des Celtes.

Construire et façonner le monde est encore, par singulier parallélisme, une des fonctions du dieu forgeron Tvashti. Avec le Marteau Sacré et quatre planches, sous l'épithète de l'universel charpentier construit le triple palais des Dêvas symbole des Trois Mondes.

Conséquence du mythe ? Où simple rencontre due à la coopération nécessaire des constructeurs entre eux ? On voit en Gaule les ouvriers en métaux fusionner avec les charpentiers dans les mêmes corporations (Stéfan Czarnowski – « l'arbre d'Esus, le taureau aux trois grues et le culte des voies fluviales en Gaule » - *Revue celtique* XLII – 1925 – p.34). Connaissant l'attitude religieuse des Celtes devant chaque acte important de la vie : « *Ils commencent toutes choses par les dieux* » nous nous demandons jusqu'à quel point l'étendue du culte de ce dieu indo-européen, sous son aspect de forgeron-charpentier, ne serait pas à l'origine de l'association de ces deux corporations artisanales dans le domaine gaulois ?

Le Forgeron en Grande – Bretagne :

Nous ne voudrions pas terminer cette étude sans mentionner l'existence pour la Grande Bretagne du forgeron divin. Nous n'avons à son sujet que le témoignage des Mabinogion, sortes de poèmes Lyriques corrigés par des bardes gallois du XI^{ème} siècle, dans lesquels on peut reconnaître des personnages de la légende celtique qui citent notamment un GOVANNON également forgeron.

Son nom (GOVANNON contient comme pour l'irlandais GAIBNIU, vieux celtique *GABANNIU, celui du forgeron *GOBANT – suivi d'un suffixe ONOS qui n'a pas de sens particulier.

Les quelques détails que l'on peut dégager des Mabinogion concernant GOVANON sont facilement superposables au caractère mieux dessiné du GOIBNIU irlandais. Ils confirment pour les deux pays l'existence d'un type commun de dieu forgeron. Tous les deux, compte tenu de leur fonction de forgeron ont en effet les mêmes liens de

parenté avec le dieu magicien LUGUS qui, sous le nom de LIEW en Galles, Lug en Irlande, est le neveu des deux grands artisans divins.

Ils ne travaillent « volontairement que pour un roi véritable ». C'est le cas du GOVANNON gallois (J. Loth – Les Mabinogion - Mabinogi de Kulhwch et Olwen – tome I – p.301). C'est également le cas du GOIBNIU irlandais oeuvrant pour le dieu roi NUADA, avec le concours du dieu LUG, dans la fameuse bataille de Mag Tured.

A l'époque où le christianisme s'implante dans les îles Britanniques, ils supportent tous les deux la même réputation de sorcier et de magicien. C'est ainsi qu'au Pays de Galles, un poète du Livre rouge qui semble se faire l'écho des idées de ses contemporains acquis à la nouvelle foi, énonce avec regret ou contrition qu'il a fréquenté « des hommes artificieux » (de magie) dont l'un est le forgeron GOVANNON (J. Loth – Les Mabinogion – Mabinogi de Mathh – tome 1 – p. 173, note 1).

En Irlande c'est l'apôtre Saint Patrice qui s'élève avec véhémence contre le sortilège des femmes, des forgerons, des druides, contre toute science qui perd l'âme de l'homme (H. D'Arbois de Jubainville – le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique – tome II – p.310) Et de cette science maudite est comprise naturellement « la science de GOIBNIU celle du forgeron divin » science diabolique que le saint apôtre considère comme ennemie.

Si mal vu, le souvenir de cette ancienne divinité a pu malgré tout, subsister en la prestigieuse cour du Roi Arthur, sous le nom de GOVYNYON HEN « Govynyon le vieux » père d'un Karnedyr (J. Loth – Les Mabinogion – Mabinogi de Kilhwch et Olwen – tome 1 – p. 271). Mais il va sans dire que comme tout nom propre non étayé de documents significatifs, l'identité de ce GOVYNYON HEN avec le grand dieu forgeron étudié ne peu être que conjecturale.

Résumé :

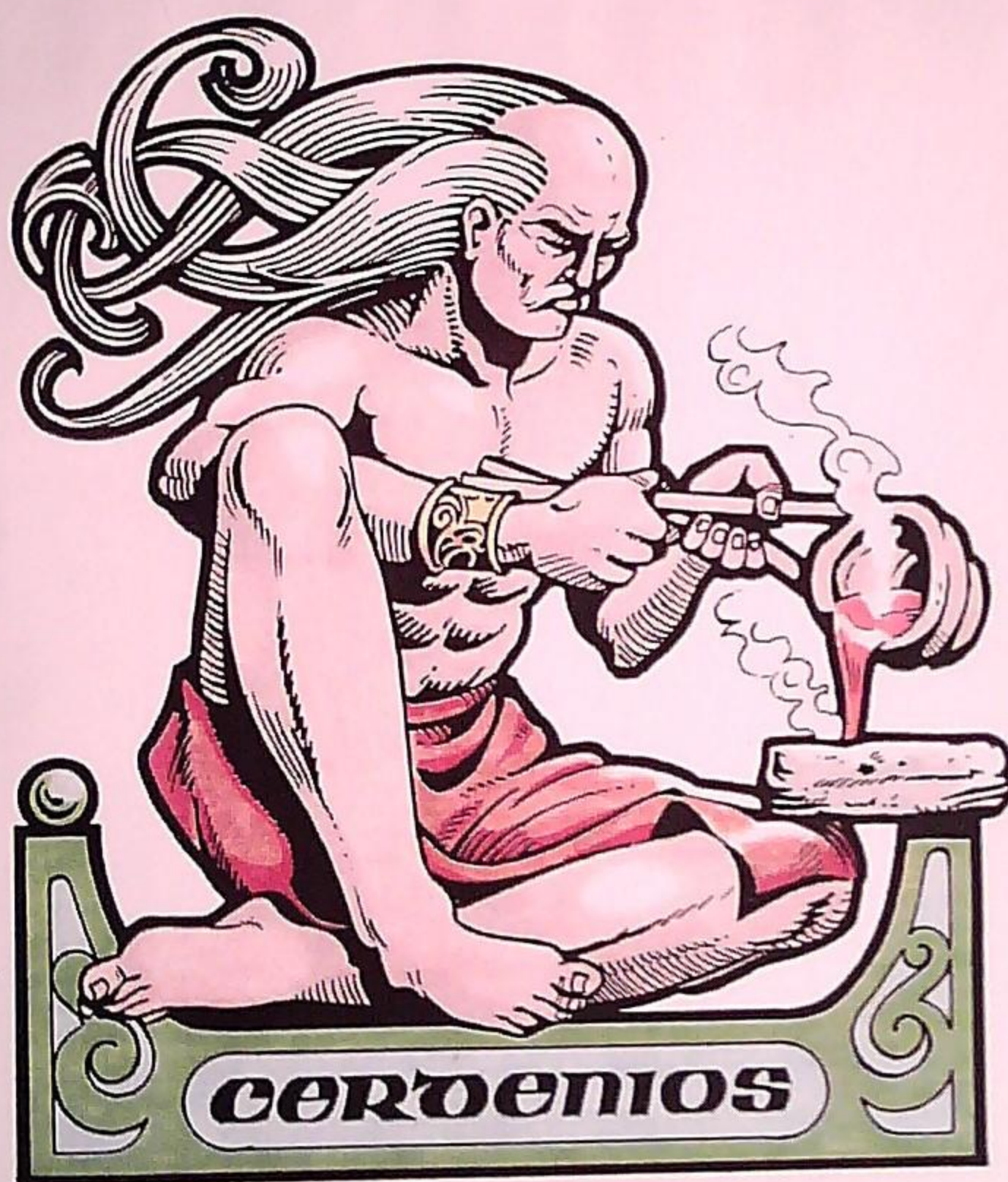
Essayant de grouper les résultats de nos recherches sur le forgeron, nous remarquerons en premier lieu la multiplicité de ses fonctions : maîtrise du feu, confection de lances foudroyantes pour les dieux, préparation et distribution de festins ou de boissons sacrées, relations avec la poésie épique, la charpenterie et l'architecture.

En cas de « dilatation fonctionnelle » n'est pas une forme isolée et particulière au dieu forgeron. Il faut reconnaître là un trait particulier et applicable aux principales divinités celtiques. Certains ont pu voir dans ces situations multiples un symbole de l'efficience et de l'omnipotence du dieu. Pour notre part, nous entrevoyons un complexe qui a des dessous insoupçonnés et qui prête naturellement à diverses interprétations, dont la moindre illustrée par le mythe irlandais dans lequel figure le forgeron révèle une « situation » en affinité avec une ou plusieurs des forces contribuant à l'équilibre et à la rénovation du monde.

Seule une divinité « céleste » peut amener pareil rétablissement. C'est le cas du forgeron GOIBNIU arrivant du ciel avec sa dynastie dans un monde soumis à l'anarchie (Bataille de Mag Tured). Aussi, l'origine « chtonienne » qu'on a voulu

revendiquer pour le dieu gaulois SUKELLOS ne nous semble guère correspondre au vrai visage qu'ont dû s'en faire les Gaulois. L'étude des types Indo Européen du dieu forgeron est à ce sujet pleine de précieux renseignements.

Replaçons donc le forgeron des Celtes à sa place légitime qui est celle des divinité célestes ne dédaignant pas de patronner les activités diverses, de distribuer leurs bienfaits à la peuplade des hommes fidèles à ses dieux et à ses origines.



Foudre

FOUDRE : Loucetos – Loucetinna – Loucetomaros « Le feu sacré ».

La Foudre, ou éclair, est dans de nombreuses traditions, le véhicule du Feu Céleste. Lumière vivifiante ou destructrice du Monde Supérieur qui se communique par ce moyen aux mondes humains et naturels.

L'aspect du double trident n'est pas particulier à l'Inde. On le trouve figuré dans le monde Celtique, Gréco-Romain et Proche Oriental, avec le sens du double pouvoir, créateur et destructeur.

La massue du Dagda crée une frontière entre deux Mondes (provinces) ce qui vient du Ciel et de la Terre.

La Penpedula ou Foudre de Lugus (lance) est à la fois le courant ascendant et descendant de l'énergie, ou puissance du Feu. CECTIS ou SHAKTI du feu

La foudre c'est la création qui surgit du néant à l'état encore chaotique ou qui s'anéantit dans un incendie d'Apocalypse (Dict. des Symbolismes à Foudre).

Mais comme la hache ou le marteau des dieux ne se contentent pas de briser, ils façonnent et fertilisent. La foudre engendre et détruit à la fois, elle est vie et mort ; c'est la signification du double tranchant de la hache, des deux extrémités du VAINA (foudre binolien) de la massue du Dagda, du Maillet de Sucellos.

Le maillet est le bruit du tonnerre, précédant l'éclair. L'Epée serait l'arme de la puissance et de l'origine de la foudre. Forger le fer dont elle est composée fait jaillir les étincelles. Et le maillet fait retentir les coups du tonnelier.

La roue à six rais du petit TARANIS du Châtelet contient en elle-même le symbole de la Foudre, telle qu'on la trouve associée à la roue sur l'autel de Vauvert (Nimes) ou encore sous celui de Landouzy (forme) de l'autel trouvé à Galié (Tarbes).

Les autels consacrés en Gaule à « Jupiter » TARANUS portent habituellement sur la face principale la roue à huit rais. Les faces latérales sont alors ornées de Foudres de formes simplifiées ressemblant au chiffre 100 dont le rayon (raie) vertical apparaît plus long que les rayons diagonaux.

Le Morlochot irlandais ou « Grand Eclair » pour un plus ancien *LOUCETOMAROS, encore dénommé TEINE DI AIT, fréquent dans les Annales, est le « feu destructeur » c'est-à-dire un Feu venant de l'espace ou mieux du chemin céleste. Ce feu connu comme dévastateur semble être un signe de la colère des Dieux. C'est par la foudre que le Haut Roi D'Irlande Loegaire, après un manquement à sa parole sera foudroyé et détruit.

Le Gaimlochad * GIAMOLOUCETOS « l'éclair froid de l'hiver » serait l'aspect (négatif) de l'éclair, chargé de détruire, ou l'Olcotenes – gén. Edoi - OLC TEINE « le mauvais feu des Fothads (Gianaig – 4. 8.). Le STOIBTHENE « pouvoir destructif qui punit le parjure ».

* **Straibotenia :**

Nom ou épithète du Dieu du tonnerre (T.F. O' Rahilly – Eriu – vol. XIII – p. 186), plus expressément c'est « l'éclair personnifié ». C'est aussi un nom commun exprimant la manifestation lumineuse et matérielle de l'orage. En vieil Irlandais SRAIPHTINE ou SROIBHTHEINE, composé de SRAIB « souffre » et de TEINE « Feu ». SRAIBTINE DO NIM « foudre du ciel » (Laws. V. 190).

Sans doute STRAIF ou SRAIBH, le nom de la lettre ogamique Z (=st) est le même mot. (T.F. O' Rahilly – Eriu – vol. XIII – p. 135. d'après le symbole graphique Z de cette consonne latine).

Aux Indes :

La Foudre d'Indra fut façonnée par le Forgeron Tvashtri. Elle a la forme d'une massue et est supérieure à toutes les autres armes. Indra couple les montagnes et fit voler la tête de Vritra.

Le Mahabharata compare la foudre au pénis. Les Tantras en font le symbole de la force sexuelle envisagée comme l'énergie fondamentale.

Tvashtri (Le Façonneur) représente l'industrie, l'artisanat des armes. Il est un aspect de la sécurité et du progrès comme artisan du Ciel. Il forge le tonnerre et cisèle la coupe de Sama. Représentant un art qui appartient originellement à l'Inde prévoyante, il est un anti-dieu, un Asura. Il garde dans sa maison le breuvage sacré, qu'Indra le guerrier viendra boire. Indra, pour lui voler ses vaches tua le fils du Façonneur, un fils à trois têtes appelé « Forme du Monde ».

Tvashtri porte une hache de Fer. Il est beau, habile et donne prospérité et longue vie, ainsi que force sexuelle. C'est lui qui fait croître la semence dans la matrice. Il a une fille « nuage » (Saranyu) qu'il marie à la loi ancestrale (Virasvat). Elle devint la mère des dieux jumeaux de l'agriculture les Ashvins. (Rig Veda – 10 – 17 – 1 : 2). Dans les Purâmas, il est lui-même identifié soit au Grand Architecte (Vishva-Karman) le Constructeur de l'Univers, soit au Progéniteur (Prajapati).

Le Dorje est le symbole masculin qui mène à l'illumination et représente VAPAYA « la Méthode ». Drilbu son complément, la clochette rituelle, est interprétée comme le symbole féminin et incarne Prajna « la Sagesse ». Associés l'un à l'autre ces deux éléments reflètent le dualisme de la réalité phénoménale dont seule la méditation peut venir à bout.

La foudre manifeste les Volontés et les Toutes Puissances du Dieu suprême. Son aspect est bipolaire. Il symbolise généralement les deux pouvoirs : créateurs et destructeurs de la divinité. Civa et Vishnu dans l'hindouisme, Indra dans le Védisme qui réunit les deux valeurs comme Zeus et Jupiter.

En Chine :

En Chine, la Mère de l'Eclair tient un miroir dans chaque main. Lorsque les reflets des deux miroirs se croisaient, l'éclair crépitait et jaillissait.



FRENE - OLNOS - ONNOS - OSCELA

Cet arbre joue un rôle important dans la littérature scandinave, où le frêne IGGDRASILL est l'arbre du dieu Odhin, le soutien et le créateur de l'homme.

Arbre des régions tempérées, très commun en France, le frêne (*Fraxinus*) fait partie de la famille des oléacées. Une espèce (*fraxinus excelsior*) fournit un bois blanc très dur et sans noeud, propre au charonnage. Les Celtes utilisaient la flexibilité de ce bois pour fabriquer la jante des roues de char. Il est utilisé en ébénisterie, en menuiserie et comme bois de chauffage. Ses feuilles donnent un fourrage, et servent à faire une boisson fermentée - la frênette -. Une variété à folioles rondes (*fraxinus ormus*) donne un purgatif.

D'un aspect jaune blanc, élastique, de cintrage et travail facile, il sert à fabriquer des manches d'outils. C'est le plus élastique de tous les bois. Il se tourne très bien. Sa loupe est l'une des plus belles pour faire des vases, mais elle est assez difficile à tourner.

Le frêne s'accommode de la plupart des sols. Il se trouve bien de toutes les situations y compris de l'atmosphère polluée par les fumées, les vents violents et le voisinage de la mer. C'est le meilleur des bois de chauffage « *sec ou pourri, il est bon pour une reine* ». Les branches vertes ou sèches brûlent aussi bien. C'est l'arbre par excellence à planter et à rabattre pour le bois de chauffage.

C'est sur trois baguettes de frêne sauvage qu'Einigan Gwar inscrit toute la Science par lui aperçue sous la forme de trois rayons de lumière.

« Bile Dathi, Bile Tortain et Crach Uisnig qui croissent au milieu des plaines servant de lieu de réunion à trois assemblées irlandaises sous des Frênes ».

Frêne, arbre sacré.

Le terme irlandais désignant les arbres sacrés était BILE pour un ancien BELION. Un des plus célèbres était le BILE TORTAIN. Il est question de cet arbre dans le livre d'Armagh, manuscrit du neuvième siècle (*Livre d'Armagh*, fol.15, cité par Whitley Stokes dans *The calender of Oengus*, p.CCXXIV). La chronique irlandaise, connue sous le nom de *Chronicon Scotorum*, parle de lui sous l'année 622. Il est un des cinq arbres célèbres d'Irlande qui tombèrent sous le règne des fils d'Aed Slane (657-664) : or, c'était un frêne. Le BILE DATHI - autre arbre sacré - qui périt à la même époque, était également un frêne.

Ce court traité sur les cinq arbres qui périrent au temps des fils d'Aed Slane - « *Tuitset na craiba narchlé i-re mac Aeda Slane* » - se trouve dans le *Livre de Leinster*, (p.199-200), ainsi que dans le manuscrit, connu sous le nom de *Livre Jaune de Lecan*, conservé à la Bibliothèque du Collège de la Trinité de Dublin sous la cote (J.2.16, fol.344). On y lit : « *Unnius in Tortain... Unnius immoro craeb belaig Dathi* ». Cf W.M. (Hennessy, *Chronicon Scotorum*, p.76). Ces deux frênes se trouvaient à Uisnig, c'est-à-dire dans l'ancien Centre religieux de l'Irlande.

C'est au moyen de la fumée du bois de frêne, de son observation mais aussi de l'effet stupéfiant développant le sens subtil, que s'opérait en Irlande la CAPNOMANCIE. Le médecin tirait des pronostics sur l'état de ses patients en observant la fumée sortant du toit de ses malades. Il devait exister des règles de connaissances traditionnelles d'observation.

La CAPNOMANCIE était encore utilisée en Bretagne armoricaine à la fin du XVIIIème siècle. Cambry, dans son « *Voyage dans le Finistère, ou l'état de ce département en 1794 et 1795* », relate l'usage de consulter l'aspect de la fumée - sans préciser quel type de bois était utilisé - afin de connaître le sort d'un défunt dans l'autre-monde : « *S'élève-t-elle avec facilité, le mourant doit habiter la demeure de bienheureux. Est-elle épaisse, il doit descendre dans les antres du désespoir, dans les cavernes de l'enfer* ».

Le frêne était également associé au rituel d'envoûtement dans l'Irlande ancienne. Le vout consistait en une pièce de viande de chien ou de cheval (animaux nobles) embrochée sur une branche de frêne.

Le frêne était aussi lié à la Connaissance. C'est sur trois baguettes de frêne sauvage, qu'Einigan Gwar inscrit toute la Science par lui aperçue sous la forme de trois rayons de lumière. Lorsqu'il mourût, l'un des trois magiciens de l'île de Bretagne, MENW « esprit, intelligence » vit trois de ces baguettes poussant sur sa tombe ; elles sortaient de sa bouche. Il apprit ainsi toutes les sciences, et les enseigna ; à l'exception du nom de Dieu (Passage manifestement influencé par la Bible).

Dans le Dialogue des Deux Sages, FERCHERTNE jure DAR NINU (NINU, accusatif pluriel de NIN « frêne »). Dans une version plus moderne, il jure DAR MA LITRE « par mes lettres ». NIN était donc employé dans le sens de lettre, et laisse supposer que le frêne était le plus souvent employé pour y inscrire les signes de l'écriture ogamique.

Par ailleurs, les druides irlandais se tenaient sur des claies en frêne des montagnes pour se livrer à la divination.

En Irlande, la baguette de frêne gouverne les « esprits ». *Magie et divination celtique*, (Arzel Ewen, p.16).

... « *Sur des claies de frênes des montagnes ils étendaient, la face crue vers le haut, les peaux des taureaux qui avaient été offerts en sacrifice, et de cette façon, ils avaient recours à leurs « geasa » pour évoquer les démons dans le but d'acquérir la connaissance, de même que le sorcier le fait dans le cercle aujourd'hui* ». (Thomas F. O'Rahilly, "Early Irish History and Mythologie", p.324).

« *Les druides montèrent sur leurs claies de frêne des montagnes, et on leur donna de la bière nouvelle* ». (Vie de Berach (Keating)).

Il existe deux noms pour désigner le frêne chez les Celtes : En gaélique NIN -NION « frêne de la plaine », v. gall. NIHN, v.bret. NIHN et ONN, gall. ON, moy. bret. OU-NN "frêne", bret. mod. ONNENN, d'un vieux celtique ONNO-OLNOS.

Frêne (lance en) *Mabinog.I*, 370.
Frêne sauvage, *Mabinog.II*, 317.

FRENE.

Rev. Celt., XLIV, 1927, p. 318:

nion = frêne, nom d'un des signes de l'ogam

luis = orne (sorte de frêne), nom d'un des signes de l'ogam.

vx-celt. ONN

irl. uinseann,

moy-corn., gall. & bret. onn, corn. on.

Rev. Celt., XLII, 1927, p.12: l'arbre tutélaire du territoire ou de la tribu qui croit au milieu de la plaine où se réunit l'assemblée de fête: "Bile Dathi", "Craeb Uisnig", "Bile Tortan" sont des frênes.

Ogam: "Magie et divination celtiques" par Arzel Even:
p.14: en Irlande, la fumée du bois de frêne sert à la divination: effet stupéfiant développant le sens subtil?
p.16: en Irlande, la baguette de frêne gouverne les esprits
p.21: rituel d'envoûtement dans l'Irlande ancienne: le rôt consiste en une pièce de viande (chien ou cheval) en brochette sur une branche de frêne.

FRENE

(1204)

"Early Irish History and Mythology" by Thomas-F. O'Rehilly:

p.324: divination par les druides:

upon wattles of mountain- :

ash they spread, raw side :

uppermost, the hides of :

bulls that had been offer- :

ed in sacrifice..... :

p/324:"Vie de Berach":

Druids went on wattles of :

mountain-ash, and new ale :

was given to them. :

FRENE.

Etudes Celtiques, 1948, p.108: en Irlande, l'if, le frêne, l'épine noires étaient des arbres sacrés.

R.C., XLII, 1925, p.69: A l'époque païenne, en Irlande, le froment était particulièrement estimé; le grain de froment avait évincé comme plus petite unité de longueur le grain d'orge conservé par les Gallois.

Roger Vaillant - Catarnos

Fraternité

FRATERNITE DU SANG – SERMENTS Contrats d'Amitié et de Paix :

L'on connaît l'expression « Lien de Sang ».

Liens Fraternelles : 3 liens fraternels : celui de l'enseignement, celui du serment, celui du versement du sang.

Le sang est censé contenir la force vitale de l'individu, il représente donc la Vie et la transmission. C'est pourquoi toutes les personnes ayant les mêmes ancêtres sont considérées ayant le même sang. (Ashley Montagu, l'Héritage, Marabout Université, p. 64 à 66).

Ce qui explique l'intérêt qui a été apporté au fait de partager le sang, afin de créer des liens fraternels entre des individus ayant les mêmes centres d'intérêts et les mêmes obligations, entre des êtres de naissance différente.

Chez les Indo-européens, ce type d'alliance a souvent été utilisé. C'était une manière de dépasser le stade de l'amitié afin de partager ce que la vie apporte de bonheur et même de malheur.

Coutume celto-germanique, usage existant en Irlande (cf. Eugène O'Curry, Nanners and Customs, tIII – p. 435, 455, 459. Giraud de Barry Topographia ibernica – Dist.III, c.22 éd. Du Maître des Rôles, p. 167) – voir texte suivant :

« Ad majorem amicitiae confirmationem et quasi negotii consummationem sanguinem, sponte ad hoc fusum, uterque alterius bibit ».

Le terme technique irlandais être CRO-COTAIG, littéralement « de sang amitié », qu'on trouve dans le Tain bo Cuailnge, épisode de Ferdiaid (Livre de Leinster, p. 88, col.2, l. II). Cette expression est souvent remplacée par des équivalents. Ainsi dans l'épisode de Ferbaeth : BITH –CHOTAIG « éternelle amitié » Lebor na H-Uidre, p.73, col. I - L 1) CAIRDES « amitié » (ibid, p. 73, col 2, l. II) ; (Livre de Leinster – p.74, col. 2, li. 30,37,38), COMMAND « mutuelle obligation » (ibid l.30,38). Ferbaeth et Ferdiaid avaient été camarades, condisciples élevés par la même éducatrice MUIIMME, dans la même (école). Il y avait entre eux un lien formé par la parole (l'enseignement). BRIATHAR *BRETRA, par le serment LUGE *LUGIO et sanctionné par le sang, CRO *CROUS.

Da naisc ar mummi gom-blad
Ar cro cotaig is oentad,
Con-na-betis ar Ferga
Eter Fini Find Elga

(Livre de Leinster – Page. 88, colonne.2 – lignes 11, 12).

« Puisque Lia notre mère nourricière avec gloire notre amitié de sang et notre union, afin que ne fussent nos colères entre races de belle Irlande ». (O'Curry, Manners and Customs, tome III, pages 458-459).

L'historien Giraldus Cambrensis rapporte que les irlandais scellaient leurs ligues par un rite d'alliance par le sang. Chaque partie buvant quelques gouttes du sang de l'autre. D'autres textes attestent la réalité de cette coutume : Saint Cairnech ayant réussi à liguer le Hy Neill et les Cian Nachta, fit mêler dans un vase du sang des deux tribus pour écrire le traité qui par là était inviolable.

L'alliance par le sang, si petite que soit la quantité de sang utilisée, a pour but de faire courir le même sang dans les veines des parties intéressées et de créer en conséquence, ou de confirmer, entre elles une parenté.

La Revue des traditions Populaires (tome XXII, N°6, contient p. 201) une note de Mr. René Basset, citant un passage de Mathieu Paris, où sous la date de 1236 est mentionnée la Fraternisation par le sang contractée par des Irlandais et par des habitants de Galloway en Ecosse et sur l'île de Man. Ils versèrent de leur sang dans un vase, le mêlèrent et le burent.

René BASSET (in Revue Celtique XXIX, p.206).

La Fraternisation par le sang entre des Irlandais, des Ecossais et des habitants de l'île de Man.

Lucie GUILLAUME : (Coutumes bretonnes – VI)

Fraternité bretonne (in Revue des traditions populaires – 1902 – p. 501).

frondes

FRONDE :

TELMEDOVIA – nom de lieu en Bretagne (Ploudalmézeau). Arme de jet fait d'une poche de cuir souple tenue par des attaches que l'on fait tourner et qui par l'effet de la force centrifuge, projette au loin pierres ou balles.

La fronde est une arme favorite des guerriers du cycle mythologique et du cycle d'Ulster (Dottin, Manuel d'Antiquité Celtique p.210).

L'usage de la Fronde est mentionné dans : (César B.G. 35 – 43 ; VII 81).

Dans la bataille livrée par Ambiorix à Sabinus, L. Cotta légat, fut blessé au visage d'un coup de fronde. (César – B.G. V – 35).

Des balles de fronde brûlantes faites d'une argile fusible rougie au feu, sont jetées sur le toit des maisons couvertes de chaume où s'étaient réfugiés les soldats de Cicéron, et aidées par la violence des vents les maisons prirent feu et celui-ci se dispersa sur tous les points du camp. (César. B.G. V.43).

TABALLO – v. irl. TABALL, « Fronde à tablette ou à manche de bois de la Fronde à poche de cuir ou TAILM ».

M.L. Soejsted Jonval (Etude Celtiques – I - 49) fait observer que la fronde bien qu'utilisée par les gaulois est, dans l'épopée irlandaise d'Ulster, une arme d'importation récente encore peu utilisée.

La TAILM v. irl. est une Fronde à poche de cuir et à courroie.

Le brittonique – gall. TELM « lacet, nœud coulant, piège », répond à l'irl. TAILM, bret. TALM « Fronde, coups de tonnerre », v. bret. Plur. TALMORION – gl. FUNDITORIBUS – n. bret. TARMER « Frondeur »

TABALLO- « Fronde », irl. TABAIL, gall. TAFL. bret. TAOL « coup, jet »

*TELMIA « Frondeur »

*TELMIO « Fronde »

TELMIDOVIA – nom de lieu d'Armorique.

Fumée

FUMEE - DEUO-, DITACA

DEUO- « fumée, vapeur brume », v.irl. DEA, moy. irl. et irl. DE, gall. DEW (*Revue Celtique*, 1925, p.85).

DITACA « fumée », m.irl. DETHACH, irl. DEATHACH (*Revue Celtique* 1926, p.369).

Fumée MUCOS, v.irl. MUCH, gall. MWG, bret. MOG, FORMUCHA « il recouvre, il cache », *VERMUCU.

Fumée, vapeur, brume, sont étymologiquement liées à une racine celtique *DEVO-, en tous cas, ces mots ont été sentis, plus ou moins, comme apparentés au nom des dieux DEVON.

A la fois Maîtres du Feu et de l'Eau, les druides gouvernent également la fumée. Ils savent à la fois la diriger, la contraindre, mais également en interpréter les signes selon l'observation de son aspect, de sa consistance, de son opacité, de sa couleur, de la manière dont elle se répand à travers les directions prises dans les différents quartiers du ciel. Ils l'utilisent en instrument de divination, mais également comme simple camouflage par la défense FORMUCHA « elle recouvre, elle cache », ou encore comme moyen d'aveuglement pour détourner un adversaire.

Dans l'histoire de l'Expulsion des Dessi (texte publié dans la revue *Eriu* III), les druides d'un des partis dirigent une fumée sur le camp ennemi. Dans « le rêve d'Oengus », c'est à la fumée qui s'élève du toit d'une maison qu'un Fathliaig - c'est-à-dire un médecin versé sans la divination - diagnostique la maladie du propriétaire de celle-ci (*Revue Celtique* III, 344, l.12).

Une pratique semblable utilisée par Fingin - Faithliaig, médecin du roi d'Ulster Conchobar - est citée dans le récit de la Tain : Il reconnaît la maladie d'un homme à voir la fumée de sa maison, ou à entendre ses soupirs.

Au cours des temps, et sous le mode d'expression chrétienne, de la pratique divinatoire du diagnostic du corps accordé à la fumée, l'on passera à la pronostication de l'âme. Vers la fin du XVIII siècle, Jacques Cambry, dans son ouvrage « *Voyage dans le Finistère* » (an VII de la République), notera que, de son temps, on consultait encore la fumée pour tirer des pronostics sur le sort de l'âme des trépassés en route vers l'Autre Monde : « s'élève t-elle avec facilité, le mourant doit habiter la demeure des bienheureux. Est-elle épaisse, il doit descendre dans les antres du désespoir, dans les cavernes de l'enfer ».

En Basse Bretagne, si pendant l'agonie la fumée du foyer est épaisse et revient sur vous en tourbillon, elle est présage du séjour de l'âme dans les séjours infernaux. Anatole le Bras « La légende de la mort chez les Bretons armoricains » P.367-368 - Paris - Champion - 1923.

Funérailles

FUNERAILLES – INHUMATION – BOSTOGARIOS

BOSTOGARIOS duquel sort le vieil irlandais BASGAIRE « claquement des mains » LU 2409 (batterie en signe de deuil) « lamentation » (cf. sont rapport avec BOSTOPRENNOS « la crécelle »).

Au second siècle de notre ère, il est fait mention du druide Dergdamsa qui demanda la permission au vainqueur du Roi de Munster Mog-Neid, en guerre alors avec son suzerain le Roi Suprême d'Irlande, de célébrer les funérailles du vaincu. L'ayant obtenu, il prononça son élégie, l'enterra avec toutes ses armes et ses vêtements sous une vaste tombe puis chanta un lai (laoid) qui débute ainsi : « *La tombe (feart) de Mog Neid est sur la plaine de Tualaing ; avec lui est la lance sur son épaule ; avec lui sa massue qui frappait si vite ; avec lui son casque ; avec lui son épée* ». (O'Curry, The battle of Magh Leana) (Cath Mhuighe Leanna).

Dans l'Irlande païenne, le bouleau « arbre heureux » protège l'homme après sa mort. Todd, dans son Irish Nennius, (p. 207), rapporte l'histoire extraite d'un manuscrit ancien : les moines de Clonmacheise ayant appris qu'un Païen venait d'être enterré à leur cimetière, firent ouvrir la tombe et y trouvèrent le cadavre d'un homme barbu et de grande taille, ensanglanté et enveloppé de branches vertes de bouleau.

Un texte traditionnel concernant l'inhumation résout le problème du rapatriement d'un corps : « *Si un arbre tombe au Sud ou au Nord, l'arbre reste où il tombe* ».

Les textes celtiques de littérature païenne irlandaise sont suffisamment précis sur ce point : « *Le guerrier est inhumé à l'endroit où il tombe ; c'est là qu'on érige son cairn et qu'on grave son ogam* ».

L'épopée irlandaise fait connaître l'ogam comme un élément important des devoirs funèbres : « *Ogum il-lia, lias nas lect* » = ogam dans la pierre, pierre au dessus de la tombe ». OGMO UER LECCA – LECCA UXOS LECTOS. Variante : « *Ogum i llia, lia uas lecht* ». (D'Arbois de Jubainville « Inhumation et incinération chez les Celtes » (bulletin de la Société des Antiquaires de France – 1886).

Funérailles – deuil.

« *Ils (les gaulois) attachaient une grande importance aux funérailles et y déployaient une somptuosité toute exceptionnelle* ». (César de Bello Gallico, VI – 19).

« *Elles jetèrent une clameur aiguë de deuil et de lamentation et elles battaient leurs mains l'une contre l'autre* ». (Geste de la Branche Rouge).

L'homme est alors placé : « FO THALMAN TLACHE » = « sous la protection de la Terre ». UO TALAMONO TALACTA ;

Funérailles – Inhumation ou Incinération :

Chez les peuples indo-européens à l'époque dite du bronze, l'incinération domine sûrement. A Hallstatt même, l'incinération est très répandue. Les deux modes de sépultures (crémation et inhumation) sont usités à l'époque du Fer. Tout le monde est d'accord pour reconnaître que l'incinération – qui paraît avoir été propre à la

famille indo-européenne à l'époque du bronze et dès la fin de l'époque néolithique dans certains pays, en Armorique par exemple - indique une grave évolution dans les idées religieuses.

C'est un progrès sur les conceptions de la survivance de l'homme matériel à l'époque néolithique. L'âme est délivrée par le Feu des liens du corps. Cette variation dans les usages funéraires a l'avantage de montrer que pendant les mille ans qui précèdent l'ère chrétienne, les croyances religieuses des Celtes ont du subir d'assez profondes modifications. Chez les Celtes des Iles Britanniques, à l'époque du Bronze, les deux modes de sépultures sont en vigueur.

Rites funèbres : TRENÆ

Serait le neutre pluriel de TRIAN « tiers ». Il suggère une tripartition des cérémonies en trois temps, ou en trois sortes de rites - soit TRIANON :

1 – « Qu'on chante sa plainte »

2 – « Qu'on creuse sa tombe »

3 – « Qu'on dresse sa pierre »

(Trois temps, trois rites).

Rites : orientation.

De l'ensemble des orientations, il ressort que les sépultures étaient le plus souvent disposées de manière à ce que le mort regardât le Soleil levant (le lever du soleil).

L'orientation normale – la tête à l'ouest, les pieds à l'est - est d'autant plus constante à l'époque de la Tène que la nécropole est plus ancienne. Ainsi, à la Tène 1 tout au moins, les Celtes avaient assez bien conservé l'ancien rite observé sur les territoires à l'âge du bronze et au premier âge du fer (C'est l'orientation traditionnelle du prêtre au temple), la Face au soleil levant.

Derniers rites : TIGUMOENII .

L'irl. TONACH (masc. The. En -O-) désigne la toilette du mort. Nom verbal NIG- « laver » *TONIGO ou TONIGA « lavage ou bain funéraire ».

Les derniers rites, (acc.) *TIGUMOENION sont ceux qui entourent la mort d'un individu, irl. THIGMAINE « ses dernières cérémonies ». Selon les textes païens ils comportent trois mouvements principaux : on creuse la tombe, on chante la plainte, et l'on tue le bétail du défunt. Selon d'autres textes irlandais : on creuse sa tombe, on chante sa plainte (MARVONATU), on dresse sa pierre.

Un rite pratiqué chez les Celtes de Grande-Bretagne, d'Irlande et probablement de Gaule, consistait à laver les corps des morts. L'irlandais TONACH, *TO-NIG-O (ou TO-NIG-A-) désigne le « bain funéraire », tout comme le gallois ENNEINT « bain funéraire ». AN-NIG-ANTIO- de la racine NIG « laver ».

Un autre rite de l'Irlande païenne consistait à envelopper les cadavres avec des branches de bouleau fraîchement coupées qui devaient protéger l'homme après sa mort et le soustraire à l'influence des mauvais esprits qui étaient ainsi éloignés des

tombes. Le bouleau était considéré comme un végétal de « bon augure » (voir fiche bouleau). C'est l'arbre de la naissance ou re-naissance, la 1^{er} lettre de l'alphabet ogamique.

L'épopée irlandaise fait connaître les éléments importants des devoirs funèbres : L'usage habituel après avoir creusé la tombe et y avoir déposé le cadavre était de recouvrir le tout de terre et de planter dans le tertre ainsi formé une pierre levée, sur laquelle on inscrivait en ogam le nom du défunt, après quoi les **lamentations rituelles** se faisaient entendre.

Ainsi dans la Tain, après le meurtre d'Étarcomol par Cūchullain : Cladar a fert satir a lia, scribthair a ainm n'ogaim, agair a gubea « On creusa sa tombe, on éleva son tertre, on exécuta son jeu funèbre (CLUICHE CAINTECH), on inscrivit son nom en Ogam »

Dans le Tochmarc Etaine (Revue celtique III, 353, I.5.6.) à propos Ailill Anguba « *s'il meurt qu'on élève son pilier et sa pierre et qu'on écrive son nom en ogam* »

Parfois on se borne à mentionner l'érection de la pierre, sans ajouter mention d'inscription en Ogam. Ainsi dans la tain « *Medb dit... que l'on creuse sa tombe et que l'on élève sa pierre* » (il s'agit d'un guerrier de sa suite qui venait de se noyer).

Les lamentations rituelles sont désignées par le nom NUALGHUBNA « gémissement rituel sur une mort », ou encore irl. MARG-NAD, gall. MARWNAD « chant funèbre, élégie », d'un vieux celtique MARVO-NATU, litt. « clameur funèbre », NATU « clameur poème », NUALGHUBNA de *NOUSLO- « clameur, cri » + BUBA « deuil ».

« *Sur la tombe des héros on dressa une pierre funéraire, leurs noms en ogham fourchu écrit au dessus de chacun* » (Le Valet malcommode – p. 133). « *Ils lui décernèrent funérailles et lamentations comme c'est l'usage, et ils élevèrent sur sa tombe un tertre immense, à voir de loin, depuis appelé le Mont de la Morte, et ils plantèrent une pierre debout où on lit, gravé en ogham fourchu, son nom et son lignage* » (Iconographie dans The Course of Irish History - p. 63, fig.21, d'une pierre oghamique du 5/8^{ème} siècle).

Dans (Journal of the conty Kildare Archaeological Society, tI, N°5, 1894 – p. 281-285), Notice de Miss Margaret Stokes, sur une croix de pierre de date fort ancienne, qui existe encore aujourd'hui à Castledermot, représentant la mort dans le tombeau, le personnage est assis, les jambes repliées et les mains croisées au dessus des genoux, dans une posture qui ressemble à celle de certains squelettes dans les tombeaux païens.

Dans les plus anciennes compositions irlandaises, le souvenir est gardé de cérémonies comprenant des sacrifices funèbres justifiant l'intervention des druides. Le rituel s'y développait selon trois séquences :

- « *Que sa tombe soit creusée* »
- « *Que sa plainte soit faite* »
- « *Que ses quadrupèdes soient tués* »

L'immolation des animaux par le feu, avec les biens des mourants était chose habituelle. Cette coutume est rappelée par Pomponius Mela : « *les Gaulois* » écrivait – il « *brûlent et enterrent avec les morts les objets à l'usage des vivants* ». « *autrefois on envoyait à l'autre monde la reddition des comptes et le paiement des dettes, il se trouvait des gens qui de leur plein gré, se précipitaient dans le bûcher de leurs proches pour aller vivre avec eux* ».

Les funérailles étaient suivies par un festin *MARUOUESTIS.

Rites funéraires : tours rituels (pratique du tour à gauche).

Dans la description des funérailles de Lycurgue, Stace nous dit que les guerriers, avec les enseignes renversées en signe de deuil faisaient, suivant la coutume, trois fois le tour du bûcher en allant à gauche. Puis, sur l'ordre de l'augure, les guerriers refaisaient leur évolution, mais cette fois en allant à droite autour du bûcher afin, dit le poète, d'abolir le deuil ainsi que les présages funestes.

Cette même coutume et son explication, est donnée dans le rituel brahmanique. Quand le bûcher était prêt, l'officiant en faisait trois fois le tour par la gauche en récitant des vers du Rig-Véda. A cette circumambulation à gauche, en succède aussitôt une autre à droite : « *Dans la première marche, explique le rituel brahmanique, le sacrificateur s'en va chez ses ancêtres, c'est-à-dire dans le royaume des morts : dans la seconde il revient dans ce monde qui est le sien* ».

Goblet d'Alviella (*Croyances, Rites, institution* » Paris – Geuthner – 1911 – t.1 – P.15) rapproche ce rite de la marche que le prêtre fait par la gauche autour du catafalque pour l'asperger et l'encenser dans la cérémonie catholique romaine (Cuillandre, P. 285/286).

Dans le rituel d'enterrement observé dans les Highlands, le cercueil n'est jamais porté à rebours de la course du soleil. Il en est de même dans les Comtés voisins de l'Ecosse.

Rites funéraires - Crécelles : BOSTOPRENNOS ;
Lamentations funèbres : EGCAOINE (vieil Irlandais)

Vieil Irlandais BASCHRANN « crécelle », objet rituel des cérémonies funèbres : littéralement « bois de mort, mortuaire ».

Les crécelles à moulinet étaient appelées « ténèbres » dans les Alpes. Elles étaient utilisées au moment de la Semaine Sainte. Pour modèles de crécelles (cf. « L'objet paysan » de Jeanne et Michel Sonkin).

Samonios et la crécelle :

Les ténèbres du **jeudi et du vendredi saint** donnèrent lieu, dès le moyen Age, à une riche iconographie transposant souvent les croyances dans un monde d'objets miniatures. **Crécelles, Martelels et Claquois**, aux sonorités inquiétantes, remplaçaient les cloches dont on avait rendu muet le battant en signe de deuil.

On observera que le claquement des mains, la crécelle et objets de martèlement, remplacent chez les Celtes les cris funèbres. Le claquement de mains funèbre est

appelé BOSTOGARIOS. GARIOS étant le nom habituel du cri, de la parole, expression du vivant ; alors que le mort est privé de parole. Le BASGAIRE irlandais, ou claquement des mains en signe de deuil a le sens de lamentation BAS pour *BOSTA désigne la paume de la main.

Les Irlandais anciens n'auront pas été sans rapprocher les premiers termes de BASGAIRE « claquement funèbre des mains » *BOSTO-GARIOS, avec le nom de la crécelle objet funéraire. BASCHRAN-N pour BOSTO-PRENNOS avec un des noms de la mot BAS *BASTO- tiré du terme verbe BA « mourir ».

La BASCHRANN « crécelle » est employée à l'époque chrétienne en place de la cloche pendant les périodes de deuil. (Fél. 62 – 22).

Lors de la mort du fameux Rob Roy, en 1736, les vieilles femmes chantaient le « CORONACH » « chant de la grue » en criant et en claquant des mains.

Rite funéraires : Tombe cf. BOSTOGARIOS – TIGULECTOS « signe qui marque la tombe » (cf. VERTO -).

Plus précisément « dernière pierre », « stèle funéraire », v. irl. TIUGLECHT « tombe ». Il s'agit de la pierre levée que l'on dresse au dessus de la tombe (FERT) du défunt, et à l'angle de laquelle on écrit parfois son nom et la lignée en Ogam.

Chez les Celtes de l'Est - dans la cuvette des Karpates (Boïens, Tectosages, Trocni, Tolistobogi – le rite traditionnel le plus répandu fut l'inhumation sous tombe plate. A partir du 3^{ème} siècle avant notre ère, ce rite accuse un changement important : l'incinération devient méthode courante. Peut-être faut-il y voir l'influence des **populations indigènes** soumises par les Celtes.

Mais les nécropoles laténiennes des 4^{ème} et 2^{ème} siècles avant notre ère, présentent des sépultures où les guerriers sont ensevelis avec toutes leurs armes, et celles des femmes avec leurs bijoux. (Cf. Les Celtes de l'Est de Milkos Szabo).

« L'âge du bronze final voit la généralisation de la sépulture par incinération » (Pierre Roland Giot) L'inhumation sous tumulus devient la règle courante, au moins pour les nobles, chefs et princes pendant la période de la Tène (succédant à la culture de Hallstatt). Elle est suivie par l'inhumation sous tombe plate, l'usage du tumulus persistant cependant localement.

La conception préchrétienne d'ERDATE est difficile à préciser. Seul d'Arbois de Jubainville en a proposé une interprétation comme le jour où le guerrier retrouve sa couleur. Mais l'étymologie en reste inconnue *ARE-DAT.

« Neill mon père, ne m'a pas permis de croire, et je veux être enterré sur les hauteurs de Tara comme les guerriers, en tenue de guerre, parce que les païens ont coutume d'être armés dans leurs sépultures, les armes prêtes et le visage tourné vers l'ennemi jusqu'au jour d'ERDATE, ce qui pour les MAGI (c'est-à-dire les Druides) est le jour du jugement du Seigneur ». (Stokes, Tripartite Life II, 308).

Le moyen gallois ARGYVREIN « sépulture » = ARECOMREGNIA, pl. ARECOMREGNIOI « sépulti », d'une racine FEG- « rigide » : cf. irl. Moy. RIGIN « raide », irl. REN « id », agll. REIN « id ».

Nom de la tombe :

TIUGLECHT (irl. anc), TILECHT de *TIGULETOS « la dernière pierre », composé de TIGU « dernier, final » et de LECTOS « pierres entassées, tombe ».

ARGYVRIN (moy. gall.) « Sépulture » au sens métaphorique = ARECOMREGNIA - plur. ARECOM-REGNIOI « sépulti », d'une racine REG- « rigide » : Cf. irl. moy. RIGIN « raide » (le fait de lier les morts pour les ensevelir).

Traditions en Bretagne : Rosporden – Lokronan.

A la mort, on accroche le trépied du foyer, on vide l'eau des récipients, on renverse le balai (on ne balaie pas jusqu'à ce que le corps ait quitté la maison). Pendant l'exposition du corps, on met une assiette de gros sel sur la poitrine du mort (contre les mauvais esprits). Quand le cercueil est au fond de la fosse des mottes de terre sont lancées dessus (vieux rite).

Agonie :

Vieil irlandais CETEGA, mod. CEADEAGA > *CINTUANCAVOS ;

Mort :

« BAS DERBH, AIMSER INDERBH »
BASIN DEMNOS, AMSERA INDEMNOS « la mort » (dans le celtique la plupart des adjectifs suivent le nom).
« *Certaine la mort, incertain le temps* » . (Forcel ar Brennain, historiette sur Brendan).

Inhumation :

Vieil irlandais, formule : dat. « FO THALMAN TLACHT » , « sous la protection de la Terre » (*VO TALAMU TALACTOS).

Lamentation funèbre en Irlande – CAOINE

Funérailles : cf. BOSTOPRENNOS – BOSTOGARIOS – MARVONATA –
USCANATOS – UCSNATOS – CINTUANCAVOS – ANIGANTIOS – TONIGA –
TIGUMOENII – TIGULECTOS – VERTO- - ARECOMREGNIA, pl.
ARECOMREGNIOI .

SEDOS IN NEMON
NEMOS ARE DUMNON
DUMNOS UO NEMON
NERTOS SI PAPON .